
SUR LE CHEMIN DE LA GUERRE MONDIALE

(Février-mars 1913)

Le 22 janvier 1913, l'élection de M. Poincaré à la présidence de la République avait entraîné, de plein droit, la formation d'un nouveau cabinet, où M. Aristide Briand s'était réservé la présidence du Conseil et le ministère de l'Intérieur, en confiant le portefeuille des Affaires étrangères à M. Jonnart.

Depuis un an, M. Maurice Paléologue occupait le poste de directeur des Affaires politiques au Quai d'Orsay. Plusieurs fois, M. Briand, depuis son installation à l'hôtel de la place Beauvau, était venu assister aux délibérations quotidiennes de M. Paléologue avec M. Jonnart.

Les notes qui suivent sont extraites du journal de M. Paléologue.

Lundi, 3 février 1913.

BRIAND me fait appeler au ministère de l'Intérieur, « pour quelques instants de causerie sur les affaires courantes ».

La cigarette au coin de la bouche, il se promène de long en large dans son cabinet ; je remarque immédiatement que, sur sa table, il n'y a pas un dossier, pas un livre, pas une feuille de papier.

— Je ne veux pas, me dit-il, avoir l'air d'intervenir sans cesse dans vos entretiens avec votre ministre. Alors je vous ai prié de venir me voir pour m'exposer très sommairement cet imbroglio balkanique, auquel je vous avoue que je n'entends rien... Allez ! je vous écoute.

— Si je vous comprends bien, monsieur le Président, vous désirez surtout savoir en quoi le problème balkanique intéresse la politique française et comment il pourrait, à la longue, déchaîner un conflit européen.

— C'est cela, ... c'est cela même. Ne vous arrêtez donc pas aux précédents historiques de la situation actuelle. Exposez-moi cette situation comme elle est, aujourd'hui, 3 février 1913, et montrez-moi comment une guerre générale pourrait en sortir.

Mon thème ainsi déterminé, je concentre l'attention de Briand sur le point qui me paraît le plus grave dans la crise balkanique, je veux dire la sourde querelle qui se poursuit entre Vienne et Belgrade au sujet des accroissements territoriaux que réclame la Serbie. L'extension du territoire serbe jusqu'aux rives de l'Adriatique serait considérée par l'Autriche comme un *casus belli*. Et fatalement les armées russes marcheraient au secours de la Serbie. D'où la mobilisation des armées allemandes et, par conséquent, des armées françaises. Je conclus :

— Tant que la paix ne sera pas rétablie dans les Balkans, la querelle austro-serbe pourra, du jour au lendemain, provoquer une action militaire de l'Autriche...

Tout en continuant de marcher, la cigarette aux lèvres, Briand me pose plusieurs questions judicieuses. Et je constate, une fois de plus, son étonnante faculté d'assimilation; mais, pour comprendre les affaires, il a besoin d'en parler. Il n'étudie pas les affaires, il les « cause » : bonne méthode d'ailleurs, qui était celle de Talleyrand et de Morny.

Quand nous en avons fini avec le problème oriental, Briand me demande :

— Et nos rapports avec l'Allemagne?... Le président Fallières m'a dit que vous l'avez fortement impressionné là-dessus, il y a quelques jours. Cependant vous ne l'avez pas tout à fait convaincu. Il vous juge trop pessimiste et, quand il parle de vous avec M^{me} Fallières, il vous surnomme le *Prince noir*.

— Je ne savais pas que j'eusse l'honneur d'intervenir dans les conversations matrimoniales de M. le Président de la République.

— Maintenant, le *Prince noir* a la parole.

Comme je viens de constater que, chez Briand, le sens historique n'existe pas et que le déterminisme antérieur des faits lui est indifférent, je lui expose, à grands traits, nos relations avec l'Allemagne, telles que je me les figure, aujourd'hui, 3 février 1913 :

— Le danger que la crise balkanique fait courir à la paix générale n'est pas le seul qui nous menace. J'en aperçois un autre qui m'inquiète beaucoup plus, parce qu'il nous mettrait directement aux prises avec l'Allemagne ; c'est le danger, dont notre attaché militaire à Berlin, le lieutenant-colonel Serret, me parlait dernièrement et qu'il qualifiait ainsi : *le danger d'une agression brusque sous un prétexte forgé.*

— Qu'est-ce que cela veut dire?... De quels prétextes l'Allemagne pourrait-elle se couvrir pour nous tomber dessus ?

— Elle en a dès maintenant plusieurs, qu'elle entretient avec sa méthode habituelle et dont elle alimente périodiquement la francophobie de la presse nationaliste.

— Lesquels, par exemple ?

— En voici deux... et tous les deux sont relatifs au Maroc, qui demeure, pour l'opinion allemande, un point névralgique. Le premier de ces prétextes est fondé sur l'arrestation d'un caïd rebelle, le caïd Guellouli, que nous avons pris les armes à la main et que nous avons le droit de fusiller, mais à qui nous avons accordé la vie sauve parce qu'il se réclame de la protection allemande. Cette soi-disant protection n'a aucune valeur juridique. N'importe ! La chancellerie de Berlin, alléguant la dignité du Reich et fomentant sous main la colère des journaux pangermanistes, nous harcèle pour obtenir la libération du caïd insurgé... Voici le second prétexte : le recrutement de notre Légion étrangère, où viennent s'enrôler beaucoup de soldats allemands. Les feuilles pangermanistes nous accusent de favoriser la désertion dans les rangs de l'armée allemande, pour faire payer nos conquêtes par du sang allemand. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous n'avons jamais commis à cet égard la moindre faute, la moindre incorrection, et que tous les soldats allemands, qui sont venus s'enrôler dans notre Légion étrangère, l'ont fait de leur plein gré, sans aucune invite de notre part. Mais n'importe encore ! La presse d'outre-Rhin ne cesse de fulminer contre *les scandales intolérables de la Légion étrangère*... Ces campagnes de presse, qui

ne s'arrêtent pas, me démontrèrent que l'Allemagne veut avoir, à tout instant, un prétexte national de nous adresser une sommation humiliante, qu'elle soutiendrait jusqu'au bout.

Je termine, en citant au président du Conseil une phrase que le lieutenant-colonel Serret m'a souvent répétée. « Quand l'Allemagne jugera l'heure venue de nous déclarer la guerre, j'ignore de quel prétexte elle se servira pour mettre le feu aux poudres; j'ignore si nous verrons ce prétexte surgir dans les Balkans, à la frontière des Vosges, au Maroc, en Chine, dans la lune; mais ce que je vous garantis, c'est que l'Allemagne portera immédiatement son principal effort contre la France pour obtenir, à nos dépens, une victoire foudroyante dès l'ouverture des hostilités. »

Pendant que je lui rapporte cette prophétie d'un officier dont j'ai tant de fois reconnu le solide jugement, Briand arrête sa marche et cesse de fumer. Puis, quand je me tais, il reprend :

— Vous me faites froid dans le dos!... S'il en est ainsi, — et je le crains, car le général Joffre pense comme vous, — il va falloir évidemment que nous rétablissions d'urgence le service de trois ans.

Mardi, 4 février 1913.

Entretien avec l'ambassadeur d'Angleterre. Je lui rapporte la ferme et loyale réponse que le roi Georges a faite naguère au prince Henri de Prusse et que nous connaissons par une confidence du souverain britannique à Paul Cambon (1).

Sir Francis Bertie s'en déclare enchanté mais non surpris.

— Cette réponse vous donne la mesure exacte de nos intentions pour le cas d'un conflit européen... Si l'Allemagne attaque la France, je ne doute pas que mon Gouvernement se prononcerait aussitôt contre l'Allemagne et vous savez comme il se prépare à cette éventualité. Mais, jusqu'à la dernière

(1) Le roi Georges, recevant le prince Henri de Prusse, frère de l'empereur Guillaume, avait jugé bon de le mettre en garde contre les périls de la politique austro-hongroise dans les Balkans. Ému de cet avertissement, le Prince avait alors demandé : « Si la crise balkanique dégénérât en conflit européen, l'Angleterre y interviendrait-elle par les armes et contre nous ? » Le Roi lui avait répondu : « Assurément, elle interviendrait au conflit, dans certaines circonstances. » Le prince Henri s'était aussitôt récrié qu'à Berlin on n'imaginait pas la possibilité d'une guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre.

minute
Croyez
reste,

—
attaque
je regr
monde
sation
frappé,
le Roi
guerre
d'Allen
Haldan
reur G
savaie
la défe
gulièr

J'in
toujou
la Fra
feld, a
ment
meille
Russie
indubi
se dre

To
loi mi
Au
effets
procu
dats a
accroi
dès le
Le
pour

(1) P

minute, il entend garder la pleine liberté de sa décision finale. Croyez-moi : c'est la meilleure méthode à suivre ; c'est, du reste, la seule que nous permettent nos traditions politiques.

— Moi non plus, je ne doute pas que, si l'Allemagne nous attaque, vous vous déciderez finalement à nous secourir. Mais je regrette que vous n'affirmiez pas un peu plus, aux yeux du monde, la probabilité de cette décision finale... Dans la conversation du roi Georges et du prince Henri, ce qui m'a beaucoup frappé, c'est la surprise effarée du Prince à s'entendre dire par le Roi que l'Angleterre n'assisterait pas indifférente à une guerre franco-allemande. Même surprise chez l'ambassadeur d'Allemagne, le prince Lichnowsky, quand le lord-chancelier, Haldane, lui a confirmé les paroles de Georges V... Si l'empereur Guillaume, l'état-major de Berlin et l'opinion allemande savaient que l'Angleterre se dresserait à côté de la France pour la défense de l'équilibre européen, la paix générale serait singulièrement raffermie.

J'invoque à cet égard l'autorité de Bismarck, qui, vers 1887, toujours obsédé par le cauchemar d'une coalition possible entre la France et la Russie, ne cessait de répéter au comte de Hatzfeld, ambassadeur à Londres : « Une alliance officielle, hautement déclarée, de l'Allemagne et de l'Angleterre, serait la meilleure garantie de la paix générale. Jamais la France et la Russie n'oseraient tenter la fortune des armes, si elles savent indubitablement que, dans un conflit européen, l'Angleterre se dressera contre elles, à côté de nous. »

Lundi, 10 février 1913.

Toute l'Allemagne s'intéresse passionnément à sa prochaine loi militaire.

Aussitôt que cette loi entrera en vigueur, elle aura deux effets immédiats : « 1^o elle rehaussera la *qualité* de l'armée, en procurant aux troupes mobilisables un plus fort noyau de soldats actifs, à la fois plus jeunes et mieux instruits ; 2^o elle accroîtra de beaucoup la *quantité* des hommes mobilisables dès le premier jour.

Le général Joffre m'a prié de venir le voir, cet après-midi, pour étudier avec lui et le général de Castelnau (1) le pro-

(1) Premier sous-chef de l'État-major.

gramme d'une coopération franco-anglaise contre l'Allemagne; il me dit :

— Les déclarations que le général Wilson, chef des opérations militaires au *War-Office*, m'a faites le mois dernier, sont trop catégoriques pour que je n'en tiennne pas compte. Vous vous rappelez son point de vue : *Si l'armée française prend l'initiative de pénétrer en Belgique, l'armée belge passera du côté des Allemands. D'autre part, notre opinion publique pourrait nous enjoindre de faire respecter la neutralité belge. Cela nous placerait vis-à-vis de vous dans une situation très embarrassante...* Je vais modifier en conséquence le plan de manœuvre, dont je vous ai parlé plusieurs fois, et j'orienterai mon dispositif de concentration un peu plus à l'Est...

Naturellement, je m'abstiens de formuler un avis quelconque sur des questions techniques telles qu'un plan de manœuvre et un dispositif de concentration. Mais je rappelle que, dans la pensée du ministère des Affaires étrangères, l'entrée de nos troupes sur le territoire belge a toujours été conditionnée par la menace indéniable d'une irruption allemande à travers la Belgique. Pour établir aux yeux du monde le caractère indéniable de cette menace, les gouvernements français et britannique sommeraient l'Allemagne de s'expliquer, dans le plus bref délai, sur ses intentions à l'égard de la neutralité belge, aussitôt que notre service d'espionnage aurait constaté la réunion massive de forces allemandes aux environs d'Aix-la-Chapelle.

Le général Joffre estime que cette sommation prémonitoire à l'Allemagne serait de beaucoup la solution la plus avantageuse; car elle concilierait nos obligations internationales et nos intérêts stratégiques.

Le général de Castelnau est plus réservé: il persiste à douter que l'Etat-major allemand puisse mettre en première ligne des unités de réserve assez nombreuses pour étendre sa manœuvre débordante jusqu'à Liège et Namur; il croit que nos ennemis se borneront à faire passer leur aile droite par le duché de Luxembourg et peut-être aussi par l'extrémité de la Belgique méridionale, pour frapper le grand coup décisif en Lorraine.

Revenant aux déclarations restrictives du général Wilson, notre chef d'Etat-major me demande :

— Vous ne pensez pas que nos amis anglais se disposent à nous lâcher ?

— Nullement !... Certains propos que le roi Georges a tenus, il y a une quinzaine de jours, au prince Henri de Prusse et plusieurs entretiens que j'ai eus à cette occasion avec Sir Francis Bertie, me prouvent que nos amis anglais aperçoivent clairement toutes les éventualités possibles et qu'ils veulent se mettre en mesure d'y faire face avec promptitude. C'est ainsi que notre conseiller à l'ambassade de Londres, Joseph de Fleuriat, vient de m'écrire personnellement pour m'annoncer l'arrivée imminente de « spécialistes » anglais que le *War-Office* a chargés d'inspecter nos ports de la Manche. Cette enquête est confiée à deux armateurs anglais, MM. Fletcher et Roydon, qui sont accompagnés de deux secrétaires, lesquels sont en réalité deux officiers de marine. Pendant leur voyage, ils se feront passer pour des ingénieurs, accomplissant une mission technique. Je les ai recommandés à l'État-major de la Marine et à la Sûreté générale, afin qu'ils puissent opérer en toute liberté.

— Voilà qui est excellent ! s'écrient le général Joffre et le général de Castelnau.

Jeu, 13 février 1913.

Sous l'inspiration de X..., notre Service cryptographique a réalisé, en ces derniers temps, de nouveaux prodiges, où la perspicacité, la clairvoyance, la pénétration, le flair, l'étrange instinct qui fait découvrir les énigmes et les hiéroglyphes, touchent à la divination magique.

C'est ainsi qu'on m'apporte, ce matin, le déchiffrement d'un télégramme ultra-secret qui a été expédié hier de la Wilhelmstrasse, à l'adresse de l'ambassadeur, le baron de Schœn ; ce télégramme a été chiffré avec une table extrêmement compliquée, dont l'emploi est réservé à la correspondance la plus confidentielle.

Il y est question d'un litige franco-allemand qui n'a en soi nulle importance mais que la Chancellerie de Berlin exploite obstinément pour attiser contre nous les colères nationalistes.

Voici le résumé du litige. Un caïd marocain, Guellouli, a été pris, les armes à la main, dans l'insurrection qui a mis récemment à feu et à sang la province de Mogador. Empri-

sonné à la Kasbah de Mékinez, il a invoqué un diplôme de « protégé allemand », qui devait le soustraire à notre juridiction. Ce diplôme, s'il est authentique, a perdu toute valeur par le fait seul que le titulaire exerce la fonction officielle de caïd. Au surplus, le fait de sa rébellion oblige le Gouvernement impérial à lui retirer sa protection. Là-dessus le traité de Madrid est formel et péremptoire. Schœn m'a entretenu souvent de cette affaire; je l'ai toujours amené à reconnaître que son Gouvernement n'a plus le droit d'intervenir en faveur du caïd rebelle; mais il m'a répondu chaque fois : « Peut-être ne sommes-nous plus fondés juridiquement à couvrir ce bandit. Notre opinion publique ne nous permet pas néanmoins de l'abandonner aux rigueurs de la justice marocaine, laquelle n'est, du reste, que la très humble servante de l'autorité française. — Alors, nous porterons l'affaire devant le tribunal de La Haye. — Oh ! non, pas cela !... Notre opinion publique se révolterait... » Dans chacune de ces conversations, je sentais que l'ambassadeur était *in petto* de mon avis, mais que les instructions de la Wilhelmstrasse ne lui permettaient pas de céder. Je m'appliquais donc surtout à gagner du temps, à laisser la dispute s'éteindre et se désenvenimer peu à peu.

Or, ce matin, à dix heures, un des plus habiles magiciens de notre Service cryptographique m'apporte un télégramme urgent de Berlin.

Dans ce télégramme, le secrétaire d'État à l'Office impérial des Affaires étrangères, Jagow, s'adressant à l'ambassadeur Schœn, lui ordonne d'envoyer immédiatement le baron de Lancken (1) à Rabat, pour y régler l'affaire Guellouli avec le général Lyautey. Un fonctionnaire de la Wilhelmstrasse, qui connaît tous les détails de cette affaire, se tient prêt à rejoindre Lancken en cours de route. Le télégramme conclut : *La mission du baron de Lancken fera comprendre au Gouvernement français l'importance que nous attachons, en raison de notre opinion publique, à ce que satisfaction nous soit donnée dans l'affaire Guellouli.*

Sur le coup de onze heures, mon huissier m'annonce l'ambassadeur d'Allemagne :

— Faites entrer.

(1) Le baron de Lancken, ministre plénipotentiaire, faisant fonction de conseiller à l'ambassade d'Allemagne à Paris.

Schoen a le visage souriant, l'air détaché; il me dit :

— Cela vous étonne de me voir dans votre cabinet à cette heure ?

— Oui, cela m'étonne un peu. Je croyais que vous vous étiez imposé la règle de ne jamais sortir le matin, de consacrer toutes vos matinées au travail de votre chancellerie.

— C'est vrai, mon cher directeur. Mais, depuis hier soir, j'éprouve le besoin de venir causer amicalement avec vous... Et voici pourquoi : j'ai reçu hier soir, par la poste, une lettre d'un jeune ami très fidèle, que j'ai dans les bureaux de la Wilhelmstrasse. Et cette lettre, qui est toute privée, me trouble beaucoup : elle me confirme que l'affaire Guellouli devient grave ; que notre opinion publique n'accepte plus vos échappatoires ; enfin, que, dans ces mêmes bureaux de la Wilhelmstrasse, on est excité au plus haut point contre la France et qu'on me reproche sévèrement de n'être pas assez énergique... Tout cela, je vous le répète, me trouble beaucoup : j'en arrive à me demander si l'excitation, qui règne dans les bureaux de la Wilhelmstrasse, ne risque pas bientôt de se communiquer aux sphères supérieures et si je ne suis pas à la veille de recevoir des instructions qui me seraient fort désagréables à remplir. C'est pourquoi ce matin j'ai dérogé à toutes mes habitudes pour venir causer librement avec mon ami Paléologue.

Je le remercie de sa confiance, dont il m'a déjà donné mainte preuve, et je poursuis :

— Croyez-vous que, dans mes bureaux, on ne soit pas également très excité sur l'affaire Guellouli ? Mais vous avez pu constater que cette généreuse excitation n'atteint aucunement nos sphères supérieures et que M. Jonnart conserve une parfaite sérénité. Notre position juridique est si forte !

Après un silence, qui lui crispe soudain le visage, l'ambassadeur me répond :

— Je vous affirme que je vous parle encore à titre personnel, ce qui nous permettra une entière franchise l'un vis-à-vis de l'autre... Eh bien ! je ne puis vous laisser ignorer que l'état de notre opinion publique nous oblige à vous demander, pour le moins, que nulle résolution définitive n'intervienne à l'égard du caïd Guellouli sans que le Gouvernement impérial ait eu la possibilité de se convaincre lui-même, par ses moyens propres (c'est-à-dire à l'exclusion des autorités fran-

çaises), que les griefs énoncés contre ce caïd sont incontestables.

Je lui fais observer : 1^o que le traité de Madrid, en son article 5, annule explicitement le privilège d'immunité dont se réclame le caïd Guellouli ; 2^o que, dans le cas même où le diplôme de protection serait valide, Guellouli a été pris les armes à la main, en rébellion ouverte contre le Maghzen et que, par suite, le Gouvernement impérial n'a plus le droit de le couvrir.

Schœn reprend, d'un ton plus vif :

— Le Gouvernement impérial ne conteste pas les affirmations de vos autorités militaires ; mais la rébellion de Guellouli ne peut être normalement établie à nos yeux que par un fonctionnaire allemand. Or, le général d'Esperey a refusé au consul d'Allemagne à Casablanca tout rapport direct avec le caïd, qui d'ailleurs a été conduit sous escorte à la Kasbah de Mékinez.

— Les actes de rébellion, imputés au caïd Guellouli, sont indiscutables et de notoriété publique. Bien plus : comparissant devant le général d'Esperey, le caïd a reconnu par écrit sa participation aux troubles qui ont ensanglanté récemment la province de Mogador. Ainsi, d'après toutes les doctrines militaires, nous avons le droit de le fusiller. Nous lui avons fait grâce néanmoins pour ménager l'opinion allemande. Et vous m'en avez plusieurs fois remercié.

Schœn insiste, dans les termes les plus pressants, pour me démontrer que l'excitation de l'opinion allemande impose au Gouvernement impérial la nécessité de mettre un de ses fonctionnaires *en contact direct avec le caïd Guellouli*. Comme je ne cède rien de ma thèse, l'ambassadeur reprend, d'un air découragé :

— Alors, il faut que je vous parle plus clairement, quoique toujours à titre privé ; j'appuie, mon cher directeur, sur ces mots : *à titre privé*. La lettre que j'ai reçue hier soir m'informe que mon Gouvernement a *résolu* d'envoyer à Mékinez un délégué spécial, qui, par ses propres moyens, enquêtera sur l'arrestation du caïd Guellouli. M. de Jagow a même désigné le conseiller de mon ambassade, le baron de Lancken, pour se rendre immédiatement au Maroc et diriger l'enquête. Je vous en avise, à titre privé.

Puis, relevant la tête et redressant le buste, il devient très pâle. Froidement, je lui déclare :

— Ainsi donc, c'est la politique d'Agadir que vous allez recommencer. Mais je présume que vous ne vous faites pas d'illusion sur les conséquences de cette récidive... La situation sera beaucoup plus grave qu'il y a deux ans; car, depuis, l'Allemagne a signé le traité du 4 novembre 1911 et reconnu solennellement le protectorat de la France au Maroc... J'ajoute que votre conseiller, M. le baron de Lancken, qui est assurément un fort galant homme, n'est que trop bien connu à Paris pour son esprit combatif et l'ardeur de son nationalisme... Ne vous y trompez pas, monsieur l'ambassadeur : la manifestation que votre Gouvernement prépare, sera considérée par le peuple français comme une provocation et il la relèvera.

Schœn proteste des conciliantes intentions qui animent la chancellerie de Berlin :

— Je vous l'assure; nous ne désirons qu'apaiser au plus vite ce pénible incident.

— Si vous cherchiez à l'envenimer, procéderiez-vous d'une autre façon ?

— Vous me désolez !... Sincèrement, vous croyez que la situation serait encore plus grave qu'au mois de juillet 1911 ?

— Oui, je le crois... En 1911, pour affirmer l'intransigeance de votre politique, vous avez expédié une canonnière, la *Panthère*, dans le plus petit et le plus excentrique des ports marocains, le port d'Agadir. Et vous vous rappelez comme il s'en est fallu de peu que cette manifestation ne déclenchât la guerre... Aujourd'hui, nouveau coup de théâtre ! Mais ce n'est pas dans une petite rade inconnue qu'il va se produire; c'est à Mékinez, dans la troisième capitale et ville sainte de l'empire chérifien... Et voici tout le scénario de ce coup de théâtre : on verra débarquer à Rabat un haut fonctionnaire allemand, M. le baron de Lancken, ministre plénipotentiaire, conseiller à l'ambassade impériale de Paris; un secrétaire de la Wilhelmstrasse et un interprète l'accompagneront. Il exigera de M. le général Lyautey qu'on lui procure les moyens de se rendre à Mékinez et d'entrer en rapport direct avec le caïd Guellouli, emprisonné à la Kasbah. Je suppose que, pour cette mission ostentatoire, M. le baron de Lancken revêtira

son uniforme des Cuirassiers blancs avec son casque à l'aile éployée d'or, ce bel uniforme qui lui vaut tant de succès aux réceptions de l'Élysée. Une fois en contact direct avec le caïd rebelle, M. de Lancken éprouvera sans doute le besoin de recueillir çà et là d'autres témoignages... Vous figurez-vous ce que les Marocains penseront de cette procédure, conduite à grand orchestre par un haut fonctionnaire allemand sous le regard mortifié des autorités françaises? Hein! comme ils respecteront ensuite le protectorat de la France!... Mais ce n'est pas tout. Pendant que M. de Lancken éblouira les habitants de Mékinez par son bel uniforme, vous représentez-vous les enthousiasmes et les fulminations de votre presse nationaliste?... Enfin, pour comble, c'est dans cinq jours que M. Poincaré va s'installer comme Président de la République au palais de l'Élysée. Et vous lui offrirez la mission Lancken, c'est-à-dire une insulte nationale, pour don de joyeux avènement!.. N'ai-je pas le droit de vous dire, monsieur l'ambassadeur, que les relations de nos deux pays seraient encore plus tendues qu'en 1911?

— Mais alors?... Car, je vous le répète, l'envoi de Lancken au Maroc est déjà *résolu*; je m'attends à recevoir aujourd'hui même l'avis officiel.

— Je ne sais pas ce que le Gouvernement de la République décidera; je lui proposerai, moi, de porter notre dispute devant le tribunal de La Haye.

— Mon Gouvernement s'y refusera.

— C'est donc à moi de vous dire : *Mais alors?*

Après un nouveau silence, Schœn, qui, loyalement, n'essaie plus de me cacher son trouble, reprend :

— Notre conversation ne peut en rester là... Vous voyez dans quels sentiments amicaux je suis venu causer avec vous. Aidez-moi. Cherchons, par exemple, si les télégrammes, que vous avez reçus dernièrement du général Lyautey, ne contiendraient pas quelques appréciations, quelques détails, dont je pourrais, moi, faire usage dans un esprit de conciliation, vis-à-vis de mon Gouvernement.

Je prends aussitôt sur ma table une liasse de télégrammes, provenant de Rabat, et j'en lis à haute voix plusieurs fragments qui attestent, chez le général Lyautey, un constant souci de ménager la susceptibilité de l'Allemagne.

Schœn crayonne vite quelques notes, dont il compte se servir pour calmer l'impatience de son Gouvernement. Puis il se retire.

Sur le pas de la porte, il me dit encore :

— N'est-ce pas ? Il demeure entendu que notre conversation n'était pas officielle, mais tout officieuse, et même privée... Je reviendrai vous voir demain pour savoir si vous avez quelque chose de neuf à me communiquer.

Aussitôt Schœn parti, je téléphone au ministère de l'Intérieur, où les ministres tiennent un conseil de cabinet, sous la présidence de Briand, et je fais avertir Jonnart que j'ai à lui parler d'une affaire importante, sur laquelle il voudra sans doute délibérer avec le président du Conseil.

En réponse, il m'appelle immédiatement place Beauvau.

Quand j'arrive, le Conseil de cabinet vient précisément de finir : je croise, dans le vestibule, tous les ministres et sous-secretsaires d'État qui gagnent leurs voitures. Introduit auprès de Jonnart et de Briand, je leur rapporte ma conversation avec Schœn.

Très émus l'un et l'autre, ils s'exclament plusieurs fois, au cours de mon récit :

— Une enquête allemande au Maroc!... Mais c'est inadmissible!... C'est une prétention folle!... Ce serait la négation même de notre protectorat!... Et c'est Lancken, cet insolent personnage, qui mènerait l'enquête!... Et l'on s'imagine, à Berlin, que nous accepterons cela?... Nul doute, l'Allemagne veut la guerre!...

Pour plus de précision, Jonnart me fait relire à haute voix le télégramme déchiffré de la Wilhelmstrasse : *Veillez ordonner au baron de Lancken de se rendre à Rabat immédiatement...* La formule est péremptoire. De quelques ménagements que l'ambassadeur ait enveloppé sa démarche, — et ces ménagements lui font grand honneur, — le télégramme de la Wilhelmstrasse lui notifie un ordre, qu'il doit exécuter sans délai.

Briand, qui se rassérène le premier, conclut posément :

— Vous avez eu raison de dire à l'ambassadeur d'Allemagne que l'opinion française, toute l'opinion française, considérerait l'envoi de Lancken au Maroc comme une intolérable provocation et qu'elle la relèverait... Vous avez été heureuse-

ment inspiré aussi en montrant à M. de Schœn, pièces en mains, que le général Lyautey s'est constamment préoccupé de ménager les susceptibilités germaniques... Enfin, je ne saurais trop vous approuver d'avoir sans cesse mis en avant le tribunal de La Haye... Vous avez posé la question sur un terrain excellent, un terrain où nous sommes impeccables et nous devons nous y maintenir.

Après un examen plus minutieux de la question, nous arrêtons les termes de la réponse que l'ambassadeur d'Allemagne doit venir chercher demain. Cette réponse, je l'énoncerai à titre officieux et privé, comme les déclarations que Schœn m'a faites ce matin ; elle est ainsi conçue :

« 1^o La procédure d'enquête, envisagée par le Gouvernement impérial, porterait une grave atteinte au prestige de la France au Maroc. 2^o Si le Gouvernement impérial persistait dans son intention d'enquête, le Gouvernement de la République se verrait obligé de déférer le litige au tribunal de La Haye, qui prononcerait sur le droit du Gouvernement impérial à protéger le caïd Guellouli et, subsidiairement, sur le droit dudit Gouvernement à réclamer, pour un de ses agents, la faculté de communiquer directement avec le caïd. »

Après une courte réflexion, Briand me demande :

— Comment vous figurez-vous que M. de Schœn accueillera cette réponse ?

— Je ne doute pas qu'il s'en montre ouvertement très contrarié, très froissé ; mais je présume que, dans son for intérieur, il n'en sera pas trop mécontent et qu'il s'en servira pour dire à Berlin : « Voyez où cette affaire peut vous mener ! La France ne cédera pas et elle aura le monde entier pour elle. Vous allez donc au-devant d'un échec humiliant ; car on ne déchaîne pas la guerre pour les beaux yeux d'un caïd Guellouli ! » Ce qui m'autorise à penser de la sorte, c'est que j'ai beaucoup pratiqué Schœn depuis plus d'un an ; que nous avons pu souvent déchiffrer ses télégrammes les plus secrets et que je l'ai toujours vu prodiguer courageusement à Berlin les conseils de sagesse.

— Que Dieu vous entende ! soupire Jonnart.

Le président du Conseil nous dit enfin qu'il se rendra vers trois heures à l'Élysée pour mettre le Président Fallières au courant de notre délibération et qu'il ira voir ensuite M. Poincaré

pour l'informer de la surprise que l'Allemagne lui ménage comme don de joyeux avènement.

Jonnart, qui me ramène au quai d'Orsay dans sa voiture, me demande, avec un reste d'émotion :

— Croyez-vous que l'Allemagne pousse l'affaire jusqu'au bout... jusqu'aux mesures extrêmes?

— Oh non!... Je crois, — et c'est l'opinion du général Joffre, — que l'État-major allemand évitera de nous attaquer, aussi longtemps que la nouvelle loi militaire n'aura pas réalisé tous les grands effets qu'il en escompte; cela nous assure probablement une année de répit. Je crois plutôt que l'idée folle de la mission Lancken est attribuable au nouveau secrétaire d'État, Jagow. Son précurseur, Kiderlen, avait la main dure et la parole brutale; il affectait volontiers l'arrogance bismarckienne; j'imagine que Jagow qui, pendant son ambassade à Rome, passait pour un personnage cauteleux et médiocre, veut lui aussi jouer les Bismarck... Le chancelier de fer a laissé d'impérissables souvenirs à la Wilhelmstrasse. Depuis 1870, le coup de la dépêche d'Ems, les tactiques fondées sur les emballements irrésistibles de l'opinion française, demeurent une des traditions les plus vivaces de la diplomatie allemande.

Ce soir, quand je porte au ministre ma signature, il me fait prier de monter à son appartement, où je le trouve sur sa chaise-longue, le visage pâle et contracté. Il me dit, avec un sourire mélancolique :

— Une grave opération, que j'ai subie jadis, m'expose fréquemment à des névralgies cardiaques, très douloureuses. La moindre émotion suffit quelquefois à les réveiller. Mais cela n'a aucune importance. Demain il n'y paraîtra plus... Montrez-moi votre signature.

Nous expédions prestement les affaires courantes. Et, pour chacune d'elles, qui sont parsemées sur tous les points du globe, je vois comme son esprit a peine à s'y intéresser, tant il est obsédé par la grave question qu'il rumine depuis ce matin, la question des rapports franco-allemands. Aussitôt que, de son écriture nerveuse, trépidante, il a signé mes dépêches, il reprend à nouveau le problème que pose devant nous la démarche de Schœn.

— Plus j'y pense, dit-il, et plus j'approuve les fermes déclarations que nous avons arrêtées avec le président du Conseil. Nous ne pouvons pas rester quotidiennement exposés à des alertes comme celle de l'incident Guellouli... L'heure est venue de montrer à l'Allemagne que nous sommes capables encore de vigueur nationale.

Il me confirme donc les instructions qu'il m'a données, place Beauvau, pour l'entretien que je dois avoir demain avec Schœn.

Puis, s'abandonnant à ses réflexions sur la précarité de la paix générale, il me rapporte des conversations très curieuses qu'il eut avec le roi Édouard, pendant l'excursion que les souverains anglais firent dans le nord de l'Algérie, au printemps de 1907.

Comme gouverneur général, il les accompagna, durant toute une semaine, au travers de la Kabylie et les reçut d'ailleurs magnifiquement. Plusieurs fois, Édouard VII lui confia les craintes que la politique allemande lui faisait concevoir pour le maintien de l'équilibre et de l'ordre européens. C'est ainsi qu'un soir il lui dit :

— En vous obligeant à lui sacrifier Delcassé, l'Allemagne a pris le goût de vous humilier... Ne lui en laissez pas prendre l'habitude!... Cela vous mènerait loin...

Dans leur dernière conversation, au palais de Moustapha, le Roi s'exprima d'une façon plus libre encore :

— Ce qui m'inquiète surtout, c'est le caractère de mon neveu Guillaume. Je le connais bien; j'ai tant parlé de lui avec sa défunte mère, ma très noble sœur, l'impératrice Victoria!... Il a certes une intelligence remarquable : il s'intéresse à tout, il comprend tout, il s'assimile tout; mais il n'a aucun jugement et il n'est pas le maître de ses nerfs... Malgré ses allures provocantes, je ne le crois pas belliqueux, d'abord parce qu'il n'est pas courageux et puis parce qu'il sait qu'il n'entend rien à la stratégie... Mais les armées et les flottes sont des choses dangereuses, avec lesquelles on ne joue pas impunément. Par ses bruits de sabre et ses fanfaronnades, il s'est composé peu à peu, devant son miroir et devant le monde, un rôle de malamore auquel il ne peut plus renoncer. Dans une heure grave, il sera le prisonnier de ce rôle; sa puérile vanité ne lui permettra ni concession ni recul... Monsieur le Gouverneur

général, je parierais n'importe quelle somme qu'un beau jour, Guillaume vous déclarera la guerre. Pensez-y constamment et tenez-vous prêts!

Vendredi, 14 février 1913.

Hier et cette nuit, l'ambassade d'Allemagne et la Wilhelmstrasse ont échangé plusieurs télégrammes que, malheureusement, nos cryptographes n'ont pas réussi à déchiffrer.

Ce matin, à onze heures, le baron de Schœn se présente à mon cabinet. Il ne sourit plus aujourd'hui et c'est d'un air grave qu'il prend la parole :

— Je viens vous demander quelle suite M. le ministre des Affaires étrangères compte donner à ma démarche d'hier. Le Gouvernement impérial me presse de répondre à ses instructions.

— M. le ministre des Affaires étrangères a bien voulu ratifier les opinions que je vous ai présentées, à titre personnel. Après en avoir délibéré avec M. le président du Conseil, il m'a chargé de vous faire savoir officieusement que...

Et je lui donne lecture de la déclaration en deux articles, sur le texte de laquelle Briand et Jonnart se sont accordés hier, place Beauvau.

Schœn m'écoute, d'un air encore plus grave. Puis, d'une voix sèche, il reprend :

— Ainsi, vous repoussez notre demande?

— Nous ne la repoussons pas : nous la déclinons... D'ailleurs, le Gouvernement de la République offre au Gouvernement impérial un excellent moyen de régler ce litige, sans qu'il en coûte le moindre sacrifice à la dignité de la France ou de l'Allemagne, un moyen auquel vous n'avez pas le droit de vous dérober. Comme je n'ai cessé de vous l'affirmer hier, nous sommes résolus à porter notre dispute devant le tribunal de La Haye.

— Vous me désespérez... M. Briand et M. Jonnart ont-ils bien pesé toutes les conséquences possibles du refus que vous me notifiez?

— Le refus que je vous notifie ne porte que sur la mission de Lancken à Mékinez, sur votre prétention d'ouvrir une enquête officielle dans un pays régulièrement soumis au protectorat de la France. Mais, en même temps que ce refus, je

vous offre une solution positive, une solution que l'Allemagne est moralement et juridiquement obligée d'accepter : le recours au tribunal de La Haye.

L'ambassadeur reste silencieux, le front plissé par ses réflexions. Puis il me demande :

— Pouvez-vous me donner par écrit la déclaration que vous m'avez lue tout à l'heure ?

— Oui, je vais vous en faire une copie ; mais je ne vous la remettrai qu'à titre officieux. La question est trop grave pour que ce ne soit pas le ministre lui-même qui vous la remette officiellement.

— J'accepte d'autant mieux que, moi aussi, je vais continuer de vous parler à titre officieux ; car mes instructions sont formelles et je n'ai pas le droit d'engager mon Gouvernement sur la solution qui me vient à l'esprit... Pendant que vous écrivez, laissez-moi réfléchir un instant.

Il se lève et se dirige vers l'embrasure d'une fenêtre, où je le vois tirer un papier de sa poche et griffonner quelques mots.

Quand il revient s'asseoir, il me dit, avec un vif accent de courage et de franchise :

— Pour éviter que notre différend ne crée une situation périlleuse entre nos deux pays, je vais prendre sur moi une lourde responsabilité, mais sous la réserve que mon Gouvernement ne me désavouera pas. Voici donc la déclaration que, personnellement, je suis prêt à vous remettre..,

Et le crayon à la main, corrigeant çà et là quelques mots, il me lit cette note :

En proposant de charger un fonctionnaire de liquider, d'accord avec le général Lyautey, l'incident de Guellouli, le Gouvernement allemand n'a nullement songé à une mission officielle. Toute idée de contrôle ou de contre-enquête était loin de son esprit.

Ce qui a prévalu dans ses considérations, c'était la pensée que dans des conversations officieuses et amicales, au cours desquelles on lui permettrait peut-être de consulter le dossier, ce fonctionnaire pourrait, sans aucune difficulté, recueillir des renseignements dont la précision et la nature justifieraient devant l'opinion publique l'annulation immédiate de la protection de Guellouli.

Il est bien entendu que dans le cas où il semblerait au Gou-

vernement de la République pouvoir entrer dans ces idées, le choix de la personne qui serait chargée d'entrer en relations officielles avec le général Lyautey serait subordonné à la convenance de ce dernier.

Je m'empresse d'accepter cette déclaration qui nous satisfait pleinement sur le point capital de notre désaccord. L'Allemagne abandonne sa prétention de faire « acte souverain » au Maroc, en y ouvrant une enquête officielle : nous ne réclamons rien de plus. Quant à la procédure accessoire que l'ambassadeur nous suggère, je fais, pour le principe, quelques réserves :

— La note que vous venez de me lire et dont je vous remercie amicalement, aiguille notre litige sur une autre voie, sur une voie qui nous mènera certainement à une liquidation pacifique de notre dispute. Mais je pense à une procédure un peu différente de celle que vous me suggérez. Laissez-moi le temps d'y réfléchir.

En me quittant, Schœn me dit, avec un bon rire :

— Ouf !... Ouf !... Mais la déclaration que je viens de vous remettre va peut-être me coûter mon ambassade.

— Il vous restera du moins la conscience d'avoir bien rempli votre devoir professionnel.

Aussitôt Schœn parti, je descends au cabinet du ministre où je trouve Jonnart en conférence avec Briand. Je leur expose rapidement la solution intervenue.

Ils s'exclament, tous les deux, comme Schœn :

— Ouf !... Ouf !...

Puis Briand me demande :

— Pourquoi n'avez-vous pas accepté, purement et simplement, la procédure finale que vous a suggérée l'ambassadeur ? Elle me semble inoffensive.

— Parce que toute question, qui se pose entre l'Allemagne et l'Empire chérifien, doit se résoudre exclusivement par une négociation directe entre Berlin et Paris. C'est le principe fondamental de notre protectorat... Maintenant que la mission Lancken ne nous inquiète plus, nous avons le temps de négocier.

— Mais négocier pour obtenir quoi ?

— Pour obtenir que l'Allemagne se contente de recevoir, à Berlin et par notre ambassadeur, la communication officielle des principaux documents qui établissent l'incontestable culpabilité du caïd Guellouli.

Briand et Jonnart m'autorisent à poursuivre la négociation dans cet esprit.

A trois heures de l'après-midi, je me rends à l'ambassade d'Allemagne où je déclare à Schœn :

— Le gouvernement de la République approuve les résultats de notre conversation, sous réserve de quelques modifications à introduire dans la procédure finale.

Vendredi, 21 février 1913.

Le lieutenant-colonel Serret, notre attaché militaire à Berlin, officier laborieux, instruit et d'un jugement droit, vient me faire ce matin une longue visite (1) :

— Les armements actuels de l'Allemagne, me dit-il, n'ont pas pour seule cause la crise balkanique. Cette crise n'a fait que précipiter l'exécution d'un programme adopté depuis longtemps... La loi militaire de juin 1912, éclos un an après celle de 1911, accusait déjà, dans l'esprit de l'État-major allemand, la ferme résolution de nous infliger, dès l'ouverture des hostilités, une défaite écrasante que nous ne puissions plus réparer... Sous le nom du général de Moltke, c'est toujours le général de Schlieffen qui règne à la Königsplatz. L'idée maîtresse de l'*Oberst-Heeresleitung* est toujours de nous surprendre par une offensive brusquée, une offensive à large envergure qui se développerait au travers de la Belgique. C'est pour assurer l'exécution infaillible de ce plan que de nouveaux crédits vont être demandés au Reichstag.

Après m'avoir donné quelques renseignements sur la destination probable de ces crédits, le lieutenant-colonel Serret poursuit :

— On n'a pas compris, en France, que la liquidation de l'affaire marocaine a profondément humilié l'Allemagne, qui avait cru nous imposer de haute main toutes ses volontés. Les pangermanistes poussent des cris de rage, quand ils nous voient installés en maîtres au Maroc; ils ne cessent de répéter qu'à la conférence d'Algésiras comme au lendemain d'Agadir, nous avons mystifié l'Allemagne, nous avons bafoué la puissance allemande... Or l'empereur Guillaume, ses généraux, ses

(1) Ce m'est un pieux devoir de rappeler ici que le lieutenant-colonel Serret, promu colonel puis général pendant la Guerre mondiale, est mort en héros sur la terre d'Alsace, le 6 janvier 1916.

ministres et tout le peuple allemand ne veulent plus que de pareils faits se reproduisent. L'Allemagne n'admet pas qu'une nation de soixante-huit millions d'âmes, une nation qui se croit et se proclame la première du monde, soit tenue en échec par quarante millions de Français corrompus et dégénérés... Sur ces entrefaites, la guerre éclate dans les Balkans. Et voici que l'armée turque, instruite par des officiers allemands, s'effondre au premier choc. Nouvelle et cuisante humiliation pour l'Allemagne... Faut-il s'étonner que l'État-major allemand veuille se mettre en mesure de nous casser les reins, à la première occasion qui se présentera?...

Je réponds au lieutenant-colonel Serret que je partage complètement son avis quand il attribue à l'État-major allemand le projet de nous casser les reins par une attaque soudaine et foudroyante ; je continue :

— Je ne crois pas que l'Allemagne ait résolu de nous attaquer dès maintenant ; elle attendra sans doute que la nouvelle loi militaire ait produit tous ses effets utiles. Mais, dans les conversations que j'ai eues, ces derniers temps, avec Schœn, au sujet de l'affaire Guellouli, un détail m'a beaucoup frappé : c'est le ton inflexible et péremptoire sur lequel cet ambassadeur, qui est plutôt conciliant, a toujours repoussé ma proposition de soumettre notre dispute au tribunal de La Haye. Sa réponse n'a jamais varié : *Oh ! non, pas cela !... Notre opinion publique ne l'accepterait pas !...* J'en conclus que le jour où l'Allemagne trouvera l'occasion propice, elle passera brusquement à l'action militaire, sans le moindre souci des controverses diplomatiques et des procédures arbitrales (1).

Serret m'approuve entièrement. Il conclut que nous devons rétablir au plus tôt le service de trois ans, si nous voulons être en état de parer à une offensive brusquée de l'Allemagne.

(1) Le 29 juillet 1914, l'empereur Nicolas, qui, depuis quelques jours, se tenait en rapports constants et directs avec l'empereur Guillaume, lui proposa de soumettre le litige austro-serbe au tribunal de La Haye. Le Kaiser ne daigna même pas répondre à cette proposition et, le 1^{er} août, il déclara la guerre à la Russie.

On sait d'ailleurs aujourd'hui en quel langage de caserne le *Kriegsherr*, le « Seigneur suprême de la Guerre », appréciait les doctrines d'arbitrage, si péniblement édifiées en 1898 par la Conférence de La Haye : « Peu m'importent ces niaiseries ! Je continuerai, dans l'avenir, à ne compter que sur Dieu et sur ma bonne épée. Quant aux protocoles de La Haye, je p... dessus. »

Samedi, 22 février 1913.

De trois à quatre heures, visite à Poincaré. C'est la première fois que nous sommes en tête-à-tête depuis son installation à l'Élysée. Accueil très affectueux.

Dès les premiers mots, il me confie « la sensation d'étouffement » qu'il éprouve « sous les lambris du palais présidentiel ». Et je me rappelle qu'il y a dix-huit ans, mon noble et cher ami, Casimir-Périer, me tenait, dans ce même salon, le même langage!...

Le Président continue :

— Je me crois en prison, ou plutôt je crois habiter, comme disait Dostoïevsky, *la Maison des Morts*!... Tiens : regarde les livres que j'ai trouvés sur la table de l'excellent Fallières. Un *Code civil* de 1902 !... Et puis je vois bien que désormais le meilleur de mon temps va être absorbé par le cérémonial, par le protocole, par ce que je déteste le plus au monde : la vie de représentation et d'apparat, de formalisme et de niaiseries... Ah! cher ami, comme je regrette l'année de suractivité que je viens de passer avec toi !

Je lui objecte, — ce que j'ai tant de fois répété à Casimir-Périer, — que le Président de la République est investi de pouvoirs considérables, de pouvoirs très supérieurs à ceux de la Couronne d'Angleterre, puisqu'il nomme effectivement les ministres et qu'il préside leurs délibérations (1). Je conclus :

— Il est, somme toute, l'arbitre souverain des partis.

— Souverain, non !... Car il n'a que rarement l'occasion de le jouer, son rôle d'arbitre. Et les votes parlementaires limitent si étroitement son action personnelle!... Enfin, je ferai pour le mieux. D'abord, je ne serai pas une simple machine à signer; il faudra qu'on m'explique et qu'on me justifie ce qu'on me demandera de signer... Je n'exerce mes fonctions que depuis quatre jours. Eh bien! j'ai déjà écrit à trois ministres pour leur réclamer des explications sur les projets de décret.

(1) En 1893-1894, j'étais chef du cabinet de Casimir-Périer, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères. Quand il fut élu Président de la République, le 27 juin 1894, mes fonctions au Quai d'Orsay ne me permirent pas de le suivre à l'Élysée; mais je lui faisais de fréquentes visites, où sa confiante amitié me permettait de lui parler très librement.

— Il me semble que tu t'assignes là un très beau programme, dont je te félicite cordialement.

Puis il me parle de la politique étrangère et des surprises dangereuses que l'affaire Guellouli nous réserve peut-être encore :

— Briand, me dit-il, est maintenant résolu à rétablir le service de trois ans, service obligatoire, sans nulle dispense, égal pour tous...

Je lui rapporte enfin la conversation que j'ai eue hier avec le lieutenant-colonel Serret, notre attaché militaire à Berlin. Il en est fort impressionné.

Ce soir, je dîne à l'ambassade d'Italie, avec mon ministre, Jonnart, le ministre de la Guerre, Étienne, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie et la comtesse Szecsen, l'ambassadeur des États-Unis et M^{me} Myron Herrick, Clemenceau, Francis Charmes, etc...

A la fin de la soirée, Clemenceau me saisit brusquement par le bras :

— Je ne vous demande pas vos secrets, mon cher directeur : mais je vais vous dire les miens. La situation extérieure me paraît chaque jour plus inquiétante. *Nous n'avons quelque chance de sauver encore la paix que si nous avons une armée forte. Donc il faut revenir immédiatement au service de trois ans. Et surtout, pas de dispenses ! La même corvée pour tous ! Sinon le pays ne comprendrait pas.*

Là-dessus, il me serre la main, à me broyer les doigts.

Lundi, 24 février 1913.

Le lieutenant-colonel Serret m'écrit de Lunéville, en date d'hier, pour me confirmer ses déclarations verbales du 21 février. Il termine sa lettre par ces mots :

« Si nous ne savons pas faire aujourd'hui tous les sacrifices nécessaires, nous aurons à subir, dans quelques années, soit une humiliation complète, la déchéance finale, soit une guerre dans des conditions encore plus pitoyables qu'il y a quarante-trois ans. »

Jeudi, 27 février 1913.

La Chancellerie de Berlin a fini par accepter que, pour liquider l'affaire Guellouli, nous lui communiquions simple-

ment, « par mesure de courtoisie », les principaux documents qui établissent la culpabilité du caïd rebelle.

Hier, Jules Cambon a communiqué ces documents au secrétaire d'État, Jagow ; il s'en est acquitté avec son habituelle maîtrise, faite de bonne humeur et de patience, d'adresse et de fine raison.

A trois heures, Schoen vient me témoigner comme il est heureux que « notre malentendu, qui devenait inquiétant », soit terminé.

En le remerciant à nouveau de l'aide loyale qu'il m'a prêtée, je lui dis :

— Quel dommage que les relations de la France et de l'Allemagne ne soient pas conduites exclusivement par Jules Cambon et vous !

Un sourire de scepticisme attristé lui passe dans les yeux :

— Nous ne serions pas moins obligés, lui et moi, de compter avec tout ce qui sépare si malheureusement nos deux pays... et qui ne s'améliore pas.

— Ce doit nous être, monsieur l'ambassadeur, un motif de plus pour suivre la règle que s'était imposée Richelieu : *enlever à la Fortune mauvaise tout ce qu'on peut lui enlever.*

Samedi, 1^{er} mars 1913.

Jules Cambon nous adresse, de Berlin, des conseils très judicieux sur la nécessité de mettre notre organisation militaire en état de répondre efficacement à une offensive brusquée de l'Allemagne ; il conclut que « nous serons d'autant plus respectés dans l'avenir que nous aurons montré aujourd'hui une résolution plus ferme... »

A sa dépêche officielle n° 84 il a joint pour moi une lettre privée, dans laquelle il m'explique l'objet précis de sa dépêche : il a voulu permettre au gouvernement de révéler aux commissions des Chambres le danger qui menace notre indépendance et notre intégrité nationales. Il termine par ces mots : *J'ai toujours pensé qu'avec l'Allemagne il faut joindre beaucoup de courtoisie et même de prévenance dans la forme à beaucoup d'énergie dans le fond.*

Dimanche, 2 mars 1913.

Conférence de trois heures, cet après-midi, avec Jonnart. Pièces en mains, je m'applique à lui démontrer que les

probabilités d'une guerre avec l'Allemagne et, pour mieux dire, les probabilités d'un grand conflit européen, s'accroissent de jour en jour ; qu'un incident banal peut suffire désormais à précipiter la catastrophe. Je conclus par ces mots :

— Nous devons nous fortifier, sans retard ; nous devons rétablir au plus vite le service de trois ans.

— J'en ai parlé hier encore avec le président du Conseil, le ministre de la Guerre et le ministre de la Marine. Je n'ai pas eu besoin de les convaincre. Notre décision est prise. Dans quelques jours le gouvernement déposera un projet de loi pour rétablir le service de trois ans... Mais la Chambre y consentira-t-elle ?

— La Chambre y consentira si le Gouvernement a le courage de lui parler ferme, de lui prouver que le salut de la France est en cause.

— Nous sommes dans une situation terrible !

— Elle a du moins l'avantage de ne nous laisser aucun doute sur ce que le devoir patriotique nous commande.

Mardi, 4 mars 1913.

L'ambassadeur de Russie et M^{me} Iswolsky offrent ce soir un grand dîner en l'honneur du Président de la République et de M^{me} Poincaré.

.....
Dans la soirée, Briand me saisit au passage pour me confier que, ce matin même, le Conseil supérieur de la Guerre s'est réuni à l'Élysée, sous la présidence de Poincaré ; qu'il a participé à la délibération comme président du Conseil, ainsi que le ministre de la Guerre, Étienne ; et que le Conseil, par un vote unanime, a reconnu la nécessité de rétablir le service de trois ans. Il ajoute :

— Cette affaire Guellouli, dont nous avons parlé récemment, n'a en soi aucune importance. Mais elle a une grande valeur de symptôme ; elle m'a ouvert les yeux ; elle m'a fait comprendre comment, d'un jour à l'autre, l'Allemagne peut mettre la main sur la poignée de son sabre en nous laissant le choix entre une humiliation nationale ou l'invasion de notre territoire... Nous n'avons plus le droit de cacher la vérité au pays...

Jeudi, 6 mars 1913.

Le Gouvernement dépose devant la Chambre un projet de loi tendant à rétablir le service militaire de trois ans.

Cet acte de vigueur nationale sera-t-il compris par le pays ?

Comme premier indice favorable, j'enregistre les déclarations savoureuses de Clemenceau dans *la Liberté*. On y sent vibrer toutes les énergies de son patriotisme révolutionnaire :

« La question militaire, a-t-il dit au rédacteur de *la Liberté*... Oh ! c'est bien simple. Je suis pour le rétablissement du service de trois ans, et sans dispense aucune... J'ai entendu dire autour de moi qu'en forçant les Chambres à revenir sur la loi de deux ans, on leur imposerait un *medi culpâ* très pénible... Un *medi culpâ* ! On peut bien faire un *medi culpâ* pour la patrie. Moi, ça ne me gêne pas du tout. Et, s'il s'agit du salut de la France, je suis prêt à faire des *medi culpâ* toute la journée... Voici d'ailleurs un petit fait qui éclaire pour moi d'une façon lumineuse les véritables sentiments du pays. Au début de la semaine dernière, je m'entretenais de la question avec un de mes amis politiques, un parlementaire, qui, lui, manifestait la plus visible répugnance au rétablissement du service triennal. La discussion a été vive entre nous. Ce que je l'ai attrapé !... Eh bien ! depuis lors, mon ami est allé faire un tour dans son département. Je l'ai revu hier. Il est totalement retourné. « J'ai parcouru les foires, les marchés, m'a-t-il dit, j'ai causé avec beaucoup de paysans et tous m'ont affirmé que si le service de trois ans est nécessaire, ils l'accepteront sans la moindre difficulté »... Voilà ! Le pays est prêt à tous les sacrifices pour que la patrie ne puisse être humiliée. »

Commentant ces déclarations avec Jonnart, je lui dis :

— L'Allemagne, une fois de plus, a manqué de tact. Elle ne se doute pas du service qu'elle nous a rendu par son absurde projet d'envoyer Lancken pirader à Mékinez !

MAURICE PALÉOLOGUE.

GENS DE MER

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

C'EST fut par hasard que l'opérateur du *Phoque Blanc* perçut l'appel du *Pétrel*.

La goélette commandée par Fitcher était, elle aussi, malmenée par la tourmente, mais, plus au sud, elle en ressentait moins les effets, et, chargée de sacs de grain tassés et bien arrimés, elle courait moins de risques.

Habituellement, Fitcher, ses officiers et Peters, l'opérateur américain, demeuraient assez tard dans la nuit au carré, à jouer aux cartes et au jacquet. Ils menaient belle vie, et le généreux capitaine marquait à son compte les vins fins et les liqueurs. Mais ce soir-là, la mer donnant quelque souci à Fitcher, il avait quitté le carré dès la fin du repas, et l'opérateur s'était enfermé chez lui. Installé dans un fauteuil équilibré pour ne pas être déplacé par le roulis, il s'était coiffé du casque et avait ouvert un livre.

Tout en lisant, il suivait la course des ondes sur l'océan. Dans le nord, les postes américains recueillaient le flot quotidien des radios lancés par les courriers transatlantiques. *L'Olympic*, un Anglais, était à moins d'une journée de New-York ; les passagers fixaient des rendez-vous pour le lendemain. Tout d'un coup, la *Savoie* se mit à brouiller les réceptions par un appel intempestif et se vit infliger une semonce. Parfois

Copyright by Edouard Peisson, 1933.

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

des silences duraient de une à deux minutes, puis les émissions de tons et de musicalités différentes reprenaient. Ce fut durant un de ces silences que l'opérateur du *Phoque Blanc* perçut nettement l'appel S.O.S. Il saisit un crayon et écrivit : « S.O.S... S.O.S... S.O.S... *Pétrel*, navire engagé... » Puis, il y eut une espèce de plainte, et il n'entendit plus qu'une émission musicale, très faible, d'un Espagnol qui annonçait son arrivée à Punta-Delgada pour le matin suivant.

Peters était un garçon trop bien équilibré pour que ses sens lui fissent entendre des émissions qui n'existaient pas. La pensée ne lui vint pas qu'il avait pu être abusé par son oreille. Une chose aurait pu se produire : que son détecteur se fût dérégulé. « Mais non, pensa-t-il, puisqu'au même moment j'ai entendu une autre émission. » Il attendit pendant une ou deux minutes. Comme sur un ordre, les émissions les plus rapprochées avaient cessé. Il se disposait à lancer un appel, lorsqu'une puissante voix d'un timbre élevé émit : « *Pétrel*, avons entendu votre appel. Donnez votre position. » L'indicatif de l'*Olympic* suivait.

Le grand paquebot avait lui aussi perçu l'émission de la goélette. Bon ! Celui-ci était d'un excellent secours ; un navire rapide et un poste puissant. Peters se sentit soutenu.

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que l'*Olympic* interrogea : « Un autre navire a-t-il reçu l'appel de détresse du *Pétrel*? Répondez et donnez votre position. » Peters répondit le premier, et, comme la route du *Phoque Blanc* était tracée sur une petite carte fixée au-dessus du bureau, il n'eut aucune peine à déterminer sa position approchée. Il reprit l'écoute à temps pour capter une réponse d'un cargo anglais qui naviguait plus au sud sans faire parler de lui, et qui s'étonna lui aussi de ne pas avoir reçu les coordonnées géographiques du navire en perdition. Puis répondit un navire qui négligea de faire savoir son nom et sa nationalité, mais qui indiqua qu'il se trouvait par 40° de latitude nord, et 30° de longitude ouest, et qu'il n'avait entendu que le signal caractéristique S.O.S., sans arriver à déchiffrer le nom du navire, une autre émission ayant brouillé sa réception.

Ils étaient donc quatre à avoir reçu le signal de détresse, mais tous les quatre l'avaient reçu incomplet. L'*Olympic* lança impérativement : « *Un navire a signalé qu'il était en détresse.*

Cessez les émissions pendant cinq minutes. Taisez-vous. » Puis :
« *Pétrel, Pétrel, donnez votre position. Pétrel...* »

Tout le monde se tint coi. Il n'y eut plus qu'une espèce de concert lointain sur les côtes d'Europe, mais il n'était guère gênant.

L'oreille de Peters fouillait l'océan à des centaines de milles, mais c'était un désert dont le silence n'était troublé que par le craquement si caractéristique des parasites.

A ce moment, le lieutenant du *Phoque Blanc* ouvrit la porte du poste, et cria un retentissant : « *Hello, boy!* »

— *Shut up*, répondit Peters.

Le lieutenant referma avec précaution la porte et, étouffant le bruit de ses pas, vint jusqu'à la table d'opération.
« Qu'est-ce qu'il y a? » murmura-t-il. Peters fit glisser devant lui son cahier de réception.

— Le *Pétrel*? Pas de position?

Le crayon de Peters courait à nouveau sur le papier. « *Ici Olympic. Pétrel, Pétrel, donnez votre position.* » Le lieutenant souffla : « Je vais prévenir Fitcher », et il disparut.

Fitcher et Balam s'étaient rencontrés pour la première fois sur un appontement de Portland, attendant la vedette qui les conduirait à bord de leurs navires mouillés à trois cents mètres l'un de l'autre.

— Vous êtes Balam du *Pétrel*, je suis Fitcher du *Phoque Blanc*.

Balam avait grogné, comme il en avait l'habitude, de sorte qu'il fallait bien prêter l'oreille pour le comprendre : « Hum! hum! C'est vous Fitcher. » Puis, il avait toussé trois fois et glissé un coup d'œil en dessous. Il était gros, un peu vouté, et s'habillait négligemment.

« C'est vous Fitcher. » Assurément, il n'en avait jamais autant dit sur un homme d'un seul coup. Cela équivalait chez lui aux plus exubérantes démonstrations. Mais Fitcher, qui était un homme très calme, un grand et bel homme, droit, fier, avec une pointe de mépris inscrite aux coins des lèvres, qui jugeait un homme d'un coup de son œil gris, avait souri et, avec un brin de malice dans le ton, avait interrogé :

— Vous avez déjà entendu parler de moi?

Qui n'avait pas entendu parler du capitaine Fitcher? Ah!

celui-ci avait eu une étonnante vie. Fallait-il qu'il ait de l'aplomb pour poser cette question !

Il parlait, et, tout en l'écoutant, Balam, parfois, relevait la tête ou glissait la main sous sa casquette qu'il rejetait en arrière, et se grattait le crâne. « Comment ? c'était celui-ci, Fitcher ! » Oh ! oh ! Voilà qu'il se souvenait de toutes les histoires que se racontaient les femmes des capitaines au long cours et les officiers eux-mêmes dans les carrés.

Fitcher avait brusquement quitté sa famille à seize ans, et son père alors avait constaté la disparition de six pièces de cent sous dans la boîte où il plaçait ses économies. Quatre ans plus tard, le jeune homme revenait. Il portait un bleu de chauffe propre, un tricot rayé et des espadrilles. Son père apprit qu'il avait fait trois campagnes à bord d'un morutier et qu'il avait coulé avec son bateau au cours de la dernière saison de pêche.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

Il avait déjà cet air de révolté, cette manière de rejeter la tête en arrière.

— Je ne sais pas, répondit-il, tandis que son regard aigu coulait sous sa paupière à demi baissée, comme s'il fouillait l'avenir.

Il avait fait son service dans la marine. Puis, un nouveau trou de plusieurs années. Et de nouveau Fitcher s'était montré, bien habillé cette fois et quelques billets dans son portefeuille.

— Je suis capitaine au long cours, et j'embarque comme lieutenant aux Transports internationaux.

Quelques années de calme suivirent. Il y aurait bien eu certaines peccadilles à reprocher à Fitcher, mais elles ne dépassaient pas celles que tout jeune marin de commerce commet. Il fut nommé commissaire ; deux mois plus tard, il quittait le bord, à Buenos-Ayres, en emportant cinq à six mille francs. Lorsqu'un ancien racontait cette affaire et qu'il en arrivait à ce point, il ajoutait : « Il n'était pas seul. Oui, lui, Fitcher, s'était laissé tourner la tête par une femme. Elle ne le quitta pas avant qu'il n'eût dépensé l'argent. Puis, fini, l'oiseau s'envola. »

Fitcher était demeuré trois ans à Buenos-Ayres. Vêtu comme un vagabond, il s'embauchait parfois pour embarquer du charbon, et, le soir venu, s'asseyait au carré des cour-

riers qui se trouvaient à quai. On ne lui refusait jamais un repas. Puis, il disparaissait dans l'énorme ville pendant des semaines et, lorsqu'il revenait sur le quai, il était encore plus misérable que devant.

Un beau jour, on le retrouva à Alger, capitaine d'un remorqueur, et devenu une espèce de pirate en espadrilles et bleu de chauffe, avec pour second Lehuby, devenu maître d'équipage à bord du *Phoque Blanc*.

Tout d'abord, il s'était contenté de piller du charbon, de faire le commerce des filins de coco et de raffer des caisses de légumes sur les chalands qu'il remorquait. Mais, un matin, on lui signala une goélette abandonnée à une quarantaine de milles au large du port et chargée de poteries. Le chargement lui importait peu ; même s'il avait été soigneusement arrimé, il ne devait pas en rester grand chose. Mais la goélette, qu'un bateau sauveteur avait réussi à prendre à la remorque, valait ses vingt mille francs d'avant-guerre. Le soir Fitcher appareilla. C'était de la folie. Un ouragan battait la ville et des lames énormes se brisaient sur la jetée ; le port était consigné. Il s'était attaché sur la passerelle et franchit la passe, nul ne sait comment. Au delà de la jetée, il se perdit dans la nuit...

Dans la matinée du lendemain, le bateau sauveteur rentra au port et son capitaine raconta que les amarres qu'il avait réussi à frapper à bord de la goélette s'étaient rompues dans la nuit et qu'il n'avait pas réussi à retrouver le petit navire.

Une journée passa, une nuit encore. A l'aube suivante, la tempête se calma et l'on vit Fitcher rentrer avec la goélette à sa remorque.

Pour sa part, Fitcher avait touché deux billets de mille. Lorsqu'on lui parlait de l'aventure, il avait son petit sourire au coin des yeux. Il avait rencontré plus tard le capitaine du bateau de sauvetage et l'avait invité à dîner. « Je vous dois bien ça », lui dit-il.

Ainsi s'établit la réputation de Fitcher. A quelque temps de là, son armateur lui proposa une affaire qui ressemblait étrangement à ce que les tribunaux appellent baraterie. Fitcher dit : « Ce n'est pas l'aventure qui m'effraie. Je veux bien sauver des navires, même à la barbe des sauveteurs officiels. Quant à en couler un. Non. »

Il avait quitté son remorqueur et on ne l'avait revu à Alger

qu'en 1918 avec trois galons d'or sur les manches. Ce fut alors, après avoir été démobilisé, qu'il était parti pour Portland prendre le commandement du *Phoque Blanc*.

Bien entendu, Balam connaissait toutes ces histoires, et, tandis que Fitcher lui posait des questions auxquelles le second du *Pétrel* répondait par des « oui » et des « non », il jetait parfois des regards sur son interlocuteur. Ainsi c'était ce grand garçon qui avait fait tout cela, ce grand garçon qui se tenait maintenant à côté de lui, si calme, qui allumait si négligemment ses cigarettes, qui disait bonjour aux uns et aux autres d'un simple hochement de tête. Dans sa naïveté, Balam se disait : « Vraiment c'est à ne pas y croire, on a dû exagérer », et il en était presque à envier la vie étonnante de cet aventurier. La sienne, et Dieu sait si l'imprévu y tenait sa place, lui paraissait monotone.

Fitcher était beau parleur et, comme tout beau parleur, il ressentait un plaisir à exercer une sorte de fascination sur son interlocuteur. Balam se laissa influencer d'autant plus qu'il était, lui, un silencieux.

Le refus de J.-F. Nau de toucher sa main l'avait profondément blessé. Lorsqu'il eut pris le large et vu le *Pétrel* à trois ou quatre milles devant mettre le cap au nord-nord-est, il s'était dit avec rancune : « Tu vas dans le nord, toi, tu te feras rogner les ailes. »

Au moment où son lieutenant vint le prévenir que le *Pétrel* était en détresse, il se promenait sur le pont. Dans la tourmente qui emportait son grand voilier, il était heureux et calme. Comme ils étaient loin les souvenirs d'un passé trouble ! Il n'y avait plus que ce qu'il aimait par dessus tout : cette bonne chose de sentir un navire emporté par la mer.

— Le *Pétrel* est en détresse.

— Comment ? Où ça ? Qui vous l'a dit ?

— L'opérateur vient de recevoir l'appel, mais il n'a pu connaître la position.

— Bon ! Ça va ! Je verrai ça.

Il quitta brusquement la dunette et se rendit dans la chambre de navigation où il se mit à feuilleter les instructions. « Oui. Je sais. Éviter les calmes de la zone des tropiques, monter en latitude jusqu'au quarante et unième degré. Mais,

là, vous tombez dans une bonne tourmente et, si votre chargement est mal fait (car il savait que le *Pétrel* avait pris du grain en vrac à San Francisco), vous risquez de chavirer. »

A ce moment, il pensa que le renseignement donné par son lieutenant pouvait être erroné ou incomplet, et il alla au poste interroger l'opérateur.

— Rien de nouveau, dit celui-ci. A vingt-deux heures, j'ai reçu l'appel du *Pétrel* : « S. O. S., navire engagé... »

— Engagé, fit Fitcher en secouant la tête.

— C'est tout. Je me suis demandé si mon détecteur n'était pas dérégulé, mais ce n'était pas possible ; au même moment j'entendais une autre émission.

— D'autres navires ont-ils entendu ?

— Oui, l'*Olympic* et deux cargos. Et l'*Olympic* ne cesse d'appeler le *Pétrel*.

— C'est tout ?

— Oui.

— A quoi attribuez-vous l'arrêt brusque de l'appel du *Pétrel* ?

— Une diminution d'intensité, peut-être, ou une avarie.

Il se tut un instant, puis ajouta :

— A moins que...

Fitcher haussa les épaules et secoua la tête ; il ne voulait pas que l'on envisageât le pire.

— Si vous avez quelque chose de nouveau, prévenez-moi, n'hésitez pas à me réveiller.

Et il alla se jeter sur sa couchette.

Avant l'aube, il se réveilla et resta de longues minutes, allongé, les yeux ouverts. « C'était bien ça, le *Pétrel* s'était engagé à la suite d'un coup de roulis trop violent, le chargement de grain s'était versé tout d'un côté. »

Le pire était que personne ne connaissait la position du *Pétrel*. Fitcher sauta du lit, gagna la chambre de navigation et se mit au travail. Il avait ouvert le même livre que feuilletait si souvent Nau. Ce livre disait : « Au mois de mars, un voilier doit atteindre les positions suivantes... »

Fitcher marqua les points sur la carte, les relia entre eux au crayon et le dernier avec les Bermudes.

« Bon, c'est parfait. Maintenant, estimons la vitesse du *Pétrel*. Il a dû marcher un peu moins vite que le *Phoque Blanc*,

car, dans le nord, il a certainement trouvé une mer plus « formée » que celle que j'ai rencontrée. »

Grâce à cette estime, il marqua, pour chaque jour, depuis le départ, la position supposée du *Pétrel*. « Hier au soir, il devait se trouver par ici. » Il prit son compas et mesura la distance qui séparait les deux voiliers. « Bigre ! à cent vingt milles dans le nord-ouest. »

C'est alors que se présenta l'opérateur de T. S. F., pâle et échevelé, car il avait veillé toute la nuit. Fitcher l'interrogea.

— Avez-vous les positions des navires qui ont reçu l'appel du *Pétrel* ?

— Les voici, répondit l'opérateur en passant son carnet à Fitcher.

— Merci. Voulez-vous me laisser ça un moment ? Allez dormir une heure ou deux, puis reprenez la veille.

Demeuré seul, il pointa sur la carte les positions des autres navires, mesura l'angle de route à suivre pour rejoindre la position supposée du *Pétrel*, puis il monta sur la dunette.

Le jour se levait à peine, et le soleil, à l'horizon, jetait une lueur de sang sur la mer démontée et la voilure réduite du *Phoque Blanc*. Il s'approcha de l'officier de quart, — c'était le lieutenant qui l'avait prévenu de l'accident survenu au *Pétrel*, — et regarda longuement les lames.

— Appelez la bordée de quart. Il faut serrer le vent. Gouvernez au nord 15 est. Calculez une variation. Et puis, tenez, — il tira un carnet de sa poche, écrivit quelques mots et détacha un feuillet, — vous donnerez ce télégramme à l'opérateur lorsqu'il se réveillera : c'est pour prévenir la Compagnie que je vais à la recherche du *Pétrel*.

II

Ce matin-là, comme le capitaine Cruchat arrivait en voiture à la Compagnie, un boy en uniforme sauta sur le marchepied de la voiture et dit :

— Commandant, le directeur vous attend dans votre bureau.

— Bon ! et il ajouta pour lui-même, en jetant un regard à sa montre : Qu'est-ce qu'il me veut ?

Le directeur, dès qu'il l'aperçut, lui tendit un billet :

— Commandant, on a apporté ce télégramme à mon domicile ce matin.

Le père Cruchat se saisit du papier et lut : « Le *Pétrel*, navire français, a signalé qu'il se trouvait engagé, n'a pas donné sa position et n'a pas répondu aux appels qui ont été lancés. »

— Eh bien ? dit le directeur.

— Bien, bien. Ça va, je vais voir.

Il se mit à arpenter son bureau sans souci de son pilon qui brusquement, et en dépit du mistral, se mit à le faire souffrir. Il s'assit enfin, étala le papier devant lui et le relut en pesant tous les mots.

« Voyons... Le *Pétrel*... en détresse... n'a pas donné sa position... N'a pas répondu aux appels. » Il eut cette espèce de sifflement qu'il avait l'habitude de faire glisser entre ses lèvres lorsqu'il avait un problème difficile à résoudre ou à prendre une décision qui engageait sa responsabilité. « Ffui... Ah ! Le *Pétrel*. Schooner de la série des cinq mâts, à machines auxiliaires. Diable ! c'est le navire de J.-F. Nau. »

Il revit le jeune capitaine dans ce même bureau, là, à cette place, foulant à grandes enjambées ce même tapis, et lui, Cruchat, pendant ce temps, admirait cet entrain, cette ardeur, ces doutes que manifestait Nau et qui prouvaient son honnêteté professionnelle.

Le capitaine Cruchat eut vite mis la main sur le dossier du *Pétrel*. Il rechercha les rapports adressés régulièrement par J.-F. Nau ; l'un d'eux avait été mis à la poste peu avant le départ de San Francisco, et, celui-là, le capitaine Cruchat le relut plusieurs fois. « Ah ! se dit-il, le chargement de grain a été mal arrimé. »

Il sauta au rapport suivant : « Mauvais temps entre Panama et les Bermudes ; avaries de machines ; le chargement s'est affaissé. Ai fait mettre en place planches et épontilles. » Il revint au télégramme : « N'a pas donné sa position... N'a pas répondu aux appels. » Il est sur l'eau avec une avarie à son poste... ou au fond. Il y a peut-être une dizaine d'hommes dans une embarcation, il faut les rechercher. De toute manière, il faut les rechercher. De toute manière, il faut agir comme si le *Pétrel* était sur l'eau. »

Il demeura quelques minutes immobile, la tête dans les

main, les yeux fermés, et lorsqu'il les rouvrit, il s'aperçut seulement que le directeur n'était plus là.

Il sortit de son bureau, et on le vit gravir péniblement les cinq étages qui conduisaient au bureau des cartes, des instructions et des instruments nautiques.

— Donnez-moi le routier de l'Atlantique, un compas, un rapporteur et tous les bulletins de l'Office de météorologie que vous avez reçus depuis trois mois.

Il se mit au travail afin de calculer la position approximative où se trouvait le *Pétrel*, puis il rédigea un avis aux navigateurs les invitant à rechercher le *Pétrel* dans la zone qu'il indiquait et qui avait pour centre 38° de latitude nord et 33° de longitude ouest. A la vérité, le capitaine Cruchat avait tenu insuffisamment compte du mauvais temps et de la force des vents. Ses calculs se trouvaient ainsi faussés et il situait le *Pétrel* plus au sud et plus à l'est qu'il n'était réellement.

Avec le papier au bout des doigts, il sortit du bureau. Au rez-de-chaussée, il se heurta au directeur. Mais avant de l'écouter, il appela un employé. « Vite. Que ce télégramme soit expédié sans retard comme avis exceptionnel aux navigateurs.

— Voici, dit le directeur, un télégramme du capitaine Fitcher.

— Fitcher! Fitcher du *Phoque Blanc*? Que dit-il?

Il lut : « Ai capté appel détresse du *Pétrel*. Me porte à son secours... »

— Fitcher? Il sait, lui, où se trouve le *Pétrel*? Ah! si Fitcher sait...

Mais le directeur le calma d'un geste.

— Les femmes du *Pétrel* sont là. Il faut les recevoir.

— Ah!... Bon.

Un poste de radio à terre s'était ému de la perturbation dans le trafic provoquée par les appels concernant le *Pétrel*. L'*Olympic* l'a renseigné. La nouvelle est passée des uns aux autres jusqu'à se trouver parmi les dépêches de la dernière heure du journal que M^{me} Nau la mère vient de déployer sur la table. « Qu'est-ce que ça veut dire? Le *Pétrel* engagé? Personne ne sait où il se trouve. Est-ce possible? Jean-François en danger et personne auprès de lui? »

Avant tout, il ne fallait pas que Fanny connût cette dépêche, à cette heure surtout...

Comme ces quatre lignes chargées de malheur se sont vite répandues dans la ville ! Beaucoup plus tard dans la matinée, elles ont touché la maison de Guyon l'aîné. Là, sur la table de cuisine, se trouvait encore la dernière lettre du père. Que disait-il ? « Cette petite qu'il aimait tant faire sauter sur ses genoux, il aurait pu ne plus la revoir. » C'est que c'est tout son bien. « Femme, quand j'arriverai... »

Ici, c'est la fiancée de Michel. Elle a lu la nouvelle dans le tramway, en se rendant à l'atelier. Elle est devenue toute blanche ; elle est demeurée le torse droit, sans plus voir les gens autour d'elle. Ensuite, dans la rue, elle a marché comme un automate, et ses compagnes ne l'ont pas reconnue. « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que ça veut dire ces quatre lignes ? » Toute la matinée, elles ont été perdues dans des conjectures.

Elle va plus loin, cette nouvelle si énigmatique. Elle entre avec le journal dans de petites maisons de la côte, elle pénètre dans des intérieurs paisibles jusque-là.

Mère n'avait pas pu la cacher longtemps à Fanny qui se levait tard, tout alourdie par sa grossesse.

— Tu n'as pas pris le journal ce matin ?

Mère mentait si mal que Fanny s'était doutée de quelque chose et elle avait vite découvert la boule de papier cachée sous le potager. Lorsque M^{me} Nau était revenue des provisions, elle avait trouvé Fanny penchée sur la nouvelle.

— C'est pour ça, mère, que vous ne disiez rien ce matin ? Mais nous ne pouvons pas rester dans l'inquiétude. Il faut savoir. Allons à la Compagnie.

La fiancée de Michel avait pensé de même, et elle avait quitté l'atelier une heure plus tôt que de coutume, et M^{me} Guyon avait attendu, à la sortie de l'école, sa petite famille.

A la Compagnie, elle se trouvèrent toutes réunies, ces femmes liées par un sort commun et qui, une heure plus tôt, ne se connaissaient pas. Elles étaient une quinzaine serrées dans un bureau. Puis, arriva M^{me} Balam.

Cruchat fut un peu brusque tout d'abord.

— Vous avez lu comme moi. Oui, le *Pétrel* s'est engagé. Eh bien ! qu'est-ce que ça veut dire engagé ?

C'est pour savoir cela qu'elles étaient venues. Était-ce très grave ? N'était-ce qu'une avarie insignifiante ? Les hommes étaient partis depuis onze mois, bientôt, et chaque lettre annonçait un nouveau retard. Chaque nouvelle était une déception. Et, sans autre motif que ses nerfs fatigués, l'une d'elles se mit à sangloter. Le père Cruchat se tourna vers elle.

— Engagé, ça ne veut rien dire ; c'est lorsque le navire se couche sur un côté. Certains sont restés trois jours ainsi, puis ils se sont redressés. Il y a des manœuvres à faire. J'ai reçu cette dépêche. Le *Phoque Blanc* sait où se trouve le *Pétrel* et il se porte à son secours.

Dans le *building* de la Compagnie internationale de sauvetage à Copenhague, un bureau était affecté aux navires. Chaque bâtiment avait sa fiche, et l'on pouvait savoir quelle était sa valeur marchande, par la date de sa mise à l'eau, par le nom du chantier qui l'avait construit. On connaissait ses vices, ses qualités, les avaries et les réparations qu'il avait subies et sa cote au Bureau Veritas.

Lorsque ces trois éléments, valeur du navire, valeur de la cargaison, prix de revient du sauvetage, étaient connus, le « gouverneur » examinait l'affaire. Si des termes qui entraient en balance il résultait un gain pour la Compagnie, le sauvetage était décidé.

Le gouverneur était justement occupé à peser tous les aléas du sauvetage du *Pétrel*. « Ce schooner a coûté deux millions et demi, et il ne les vaut pas. Il est mal taillé comme tous les schooners de sa catégorie. Les machines sont bonnes pour la ferraille. La cargaison doit être avariée. Personne ne sait exactement où il se trouve. Détacher un sauveteur pour le rechercher serait gaspiller de l'argent : je ne le tenterais que si je connaissais sa position. »

A ce moment, un vieil employé entra et déposa sur le bureau l'avis aux navigateurs lancé à tous les navires par le capitaine Cruchat. Le gouverneur lut et dit : « Télégraphiez au *Fréja*, aux Açores, d'appareiller sans délai et de rechercher le *Pétrel* dans les limites fixées par cet avis aux navigateurs et dont vous lui transmettez le texte. »

Dans le cercle défini par le père Cruchat, trois navires

naviguaient : l'un d'eux était le vapeur inconnu qui avait perçu l'appel du *Pétrel*. C'était un Allemand. Son capitaine, depuis la veille, avait fait doubler les hommes de vigie. Dès que lui parvint l'avis aux navigateurs, il fit diminuer la vitesse et navigua en zigzags pour avoir plus de chances d'apercevoir le navire en détresse.

Les deux autres, Anglais, étaient des *tramps* de la *Black Star Line*. Depuis Panama où ils s'étaient rencontrés, ils faisaient route ensemble. Dès qu'ils connurent la note de Cruchat, les deux Anglais prirent accord par T. S. F., — pour que leurs recherches eussent plus de chances de succès, — de s'éloigner et de se rejoindre lorsqu'ils auraient exploré la zone signalée. Ce qu'entendant l'Allemand fit savoir qu'il explorait, lui aussi, le fameux cercle. Après échange des télégrammes, chacun des trois put marquer sur la carte la position des deux autres, et ils convinrent des routes à suivre.

L'un des deux Anglais, — qui faisaient du nord-est, tandis que l'Allemand se dirigeait vers le sud-ouest, — télégraphia : « Il se peut que l'équipage du schooner se soit réfugié dans les embarcations, et je souhaite que nous les repêchions. Maintenant, ajouta-t-il, si l'épave tient toujours la mer et qu'elle puisse être remorquée, je ne serai pas le dernier à « frapper » une amarre dessus. »

Ceci se passait en pleine tourmente. Les trois gros vapeurs naviguaient à vitesse réduite. Mais ils étaient si lourdement chargés, si massifs, que l'océan avait de la peine à rompre leur stabilité.

III

J.-F. Nau ne pouvait demeurer plus longtemps dans cette espèce de trou qu'était devenu le poste de T. S. F. Au fond, éclairé vaguement par la lampe tenue à bout de bras par Albert, allongé dans la coursive, le jeune télégraphiste américain s'agitait sans but précis, touchant les appareils les uns après les autres, affolé de se trouver en panne dans une situation aussi tragique.

Par l'ouverture de la porte, qui, dans la nouvelle position du navire, était inclinée de trente degrés, apparaissaient également la grosse tête de Balam et ses larges épaules. Le second,

ébloui par la lumière, clignait des yeux en regardant avec curiosité les mouvements de l'Américain. Un sourire marquait sa figure, un sourire qui exprimait son mépris pour ces inventions modernes, incapables de rendre service au moment où elles auraient dû être utiles. J.-F. Nau se trouvait là parce qu'il devait appeler au secours, mais c'était là-haut, sur la dunette, qu'il aurait dû être en même temps, prêt à donner des ordres, prêt à rassembler les hommes.

L'obscurité ajoutait du tragique à l'aventure. Il n'y avait pour lutter contre elle qu'une lampe, et, dans cette nuit épaisse comme de la poix, le navire ébranlé par des chocs se débattait contre le vent et la mer.

— Allons, dit J.-F. Nau, qui ne pouvait tolérer plus longtemps son inaction, faites votre possible, — et à Balam et à Albert : — Montons sur la dunette.

Arrivés sur la dunette, ils y trouvèrent Fueri, Fabre et Guitard. Le maître n'avait pas quitté son poste ; il s'était accroupi sous l'étambot d'une baleinière, surpris de n'avoir pas encore vu les officiers et ne sachant quel ordre donner aux deux matelots qui avaient rampé jusqu'à lui, ni aux deux frères Guyon qui continuaient à manier la barre. Ceux-ci avaient été jetés sur le pont, mais, relevés aussitôt, ils avaient repris leur poste, luttant pour que le navire ne tombât pas en travers de la lame.

En voyant enfin apparaître Nau, ils respirèrent plus librement. Était-il possible que, le matin encore, ils eussent écouté Jeromini, qui parlait de se rendre en délégation à la Compagnie pour demander le débarquement de Nau ? A cette heure, ce n'est pas de Balam qu'ils attendaient un mot d'espoir, mais de Nau. L'accident avait suffi à faire éclore le sentiment de sympathie pour le capitaine qu'ils portaient dans leur cœur. L'autre sentiment, qui était entré en lutte avec celui-ci, n'avait dû sa naissance et son développement qu'aux souffrances.

Le déplacement du chargement s'était produit au moment où le *Pétrel* roulait sur tribord. Un instant plus tôt, une lame l'avait jeté hors de sa route. Il s'était redressé péniblement, et le matelot qui maniait la barre l'avait aidé de son mieux. Il épaula la lame suivante de la muraille gauche. Mais, quelques secondes plus tard, il coulait au fond d'un creux de cinq

mètres, les mâts sifflaient dans l'air, des cordages cassaient, une drôme faisait sauter ses ferrures, et le chargement s'écroulait sur la droite. Le navire était resté couché avec une gîte de 30°, le niveau de l'eau atteignait le milieu entre le surbau de la cale et le plat-bord.

La dunette, elle-même, devenait intenable. Elle était inondée en grande partie lorsque le *Pétrel* plongeait dans un creux de houle. La seule partie du navire qui fût entièrement à l'abri de l'eau était ce balcon arrière qui abritait la barre et où s'ouvrait une porte de la dunette.

— Fueri, venez ici ! cria Nau. Mettez-vous à l'abri. Quels sont les hommes qui sont avec vous ? Venez tous ici.

Albert, qui avait suspendu deux lampes dans les coursives de la dunette, en accrocha une au bossoir d'une baleinière, puis il rejoignit Nau sur le balcon arrière, accroupi contre le bordage de bâbord qui le protégeait des coups de mer.

Le commandant ne pouvait rien faire, ou plutôt il ne voulait pas tenter quelque chose avant que le jour ne se fût levé. Il ne voulait pas risquer un matelot. Tandis qu'il se tenait immobile, sa tête travaillait.

« Eh bien ! se disait-il, le chargement a trouvé une autre position, il a glissé sur tribord, il faut le remettre en place. J'essaierai de virer de bord, de faire tête à la mer, et, peut-être, le navire se redressera-t-il. Bon ! Nous verrons ça au jour. Mais je suis sûr de ne pas avoir une goutte d'eau à bord. Est-ce stupide tout de même cette avarie au poste ! Tout le monde est alerté et personne ne sait où nous sommes. »

Il était difficile de maintenir en route le navire qui offrait plus de prise à l'eau ; certaines lames le faisaient pivoter, l'emportaient avec elles et se déversaient sur le pont après avoir escaladé sa muraille de bâbord.

Nau était aussi préoccupé par l'absence de quelques matelots. « Et Pat qui n'a pas encore donné de ses nouvelles ! » Il appela Guyon l'aîné.

— Allez donc voir avec Fueri ce que sont devenus les hommes.

Mais, à l'instant, le vent apporta un appel tout proche et l'on aperçut la silhouette de quelques hommes qui atteignaient la dunette après avoir traversé le pont. Quatre matelots et trois chauffeurs avaient été jetés en bas de leur couchette,

et ils étaient demeurés sur le parquet, plongés dans l'obscurité.

Jeromini était parmi eux. Il dormait profondément au moment où l'accident s'était produit. Il avait ouvert les yeux, puis, balancé en l'air comme un fêtu de paille, il s'était à demi assommé contre une épontille, et son corps se trouvait coincé dans l'angle formé par le plancher et la cloison. Les six autres hommes n'étaient pas blessés. Deux chauffeurs seulement restaient étourdis par les coups reçus. Aucun ne pouvait préciser exactement où il se trouvait et pour quelle raison il était là, tassé dans un coin que ses mains ne reconnaissaient pas.

Ils étaient demeurés quelques minutes sans bouger autre chose que les mains au-devant d'eux, puis, tous en même temps ou presque, avaient aperçu, sur leur gauche et en haut, une espèce de lueur : un point brillant, étincelant même, entouré d'un halo bleuté ; puis, immédiatement après, tout devenait noir. C'était comme un œil, et, pour l'apercevoir, ils étaient obligés de dresser et de tourner la tête. Cet œil disparaissait et, quelques minutes plus tard, se montrait au même endroit.

L'un d'eux dit :

— Mais c'est une étoile !

— Qui a parlé ? dit Lehouédec.

— Chabot.

— Bon ! Combien sommes-nous ici ? reprit Lehouédec qui, en lançant les bras en avant, sentait un corps devant lui, et dont les bottes meurtrissaient un autre corps.

Il se comptèrent : « Six. On a manqué chavirer. Ça, là-haut, c'est la porte. »

Ce n'était pas la porte, comme disait le matelot, mais son encadrement, et c'était le ciel qui se montrait derrière. La porte, arrachée à demi de ses gonds, battait contre la cloison du poste, et son tintamarre était peu de chose dans les gémissements de ce grand navire de bois qui tendait à se redresser.

Lorsqu'ils se furent comptés, les matelots se sentirent un peu plus rassurés, et ils s'ingénierent à quitter leur poste. Car, là, ils s'estimaient menacés et avaient l'obscur appréhension d'être engloutis soudain.

Le niveau du poste était plus bas que le niveau du pont. On accédait au pont par une échelle de six échelons. Mais cette

échelle, mobile, seulement coincée sur le plancher par des taquets, avait été projetée hors de sa place. Un homme la chercha à tâtons. Lorsqu'il l'eut trouvée, il pensa qu'en raison de l'inclinaison du sol, elle ne serait d'aucune utilité. Il dit : « Nous nous ferons la courte échelle. » Bientôt, en effet, aidé par un de ses camarades, l'un put se hisser sur le pont, quatre autres le suivirent et le sixième fut monté à la force des poignets.

L'angoisse d'être noyés dans le poste fit place à une angoisse d'une autre sorte. Ils étaient groupés dans un recoin formé par le gaillard et le pavois de bâbord. Pour ne pas glisser sur le pont qui fuyait sous leurs pieds, ils s'étaient accrochés des deux mains, les uns à des taquets, d'autres à des galhaubans, d'autres enfin à une main courante. Au-dessus de leurs têtes, le lames se brisaient et les paquets de mer déferlaient. Surpris dans leur sommeil, ils étaient à demi nus, et, bientôt, inondés, ils grelottèrent. Et la sensation était horrible de glisser avec le navire dans un creux et de deviner l'eau à quatre mètres des pieds.

Une lame les secoua. « Nous ne pouvons pas rester ici. Il faut aller à l'arrière. » Car, à l'arrière, tous les autres devaient être réunis, et ils n'exprimaient pas ce sentiment que, là-bas, il y avait J.-F. Nau.

Ils ne distinguaient pas la dunette et, de ne pas la voir, ils se sentaient perdus, lorsque tout d'un coup une lumière y brilla. Ce fut suffisant pour leur donner du courage.

Pour atteindre la dunette, les billots de bois amarrés sur le pont leur furent d'une grande aide. Ils formèrent une chaîne qui se développa, maille par maille, jusqu'à ce que la première atteignit un billot. Alors, ils purent se glisser, les uns derrière les autres, et ils eurent vite atteint la dunette.

A la lueur de la lampe qu'ils avaient aperçue de l'avant, le maître vit qu'ils grelottaient.

— Descendez dans la dunette vous réchauffer.

Mais, au passage, J.-F. Nau arrêta Lehouédec.

— Tu es blessé, toi ?

— Moi ? Non.

— D'où vient ce sang sur tes mains et ta joue ?

Le matelot étendit ses deux mains devant lui. « Non, répétait-il, je ne suis pas blessé. » Alors, il se souvint des gestes qu'il

avait faits dans le poste, étendant les bras, tâtant le plancher sur lequel il avait senti quelque chose de visqueux. Il s'écria :

— Il y a un blessé dans le poste !

— Qui ça ?

— Je ne sais pas. On n'y voyait pas.

— Vous l'avez laissé ? fit Nau sur un ton de colère.

— Mais non, mais non. — Et comme il ne pouvait expliquer : — Tenez, je vais le chercher.

— Reste ici, fit Nau. Balam, prenez Fueri avec vous et ramenez l'homme qui est dans le poste. Et Renard ? ajouta-t-il.

— Me voilà, répondit le cuisinier ; et on vit une espèce de larve, plaquée entre une cloison et le parquet, qui releva la tête.

— Bon, fit Nau, mais il ne faudra pas rester là.

IV

Le jour s'était levé, mais quelles pénibles heures avait vécues Nau, avant que les premiers rayons du soleil n'éclaircissent les nuages qui le masquaient ! Il avait eu tout le temps de préparer son plan de défense.

Il fallait redresser le *Pétrel*, et, pour arriver à ce résultat, il ne pouvait attendre une aide que de la mer elle-même. Il voulait virer de bord, et il espérait que, dans cette évolution, les lames se chargeraient de remettre en place la cargaison. Mais il fallait tout d'abord faire tête à la mer. Après les divers incidents qui s'étaient produits, une seule machine était en service. Serait-elle assez puissante pour cela ? N'importe, c'était à tenter. Maintenant, il avait tous ses hommes autour de lui, il les avait mis au courant de son intention. « Si nous parvenons à ce résultat, nous fuirons la tempête. » Il avait fait prévenir Pat par Albert. « Dites au chef qu'à mon signal il fasse donner à la machine tout ce qu'elle peut. C'est une question vitale pour le navire. Si je ne réussis pas, je tenterai autre chose... Mais ce sera la dernière ressource. »

Malgré les difficultés, l'affaire se présentait bien. Les hommes étaient valides, sauf Jeromini que Balam et Fueri avaient ramené du poste, la tête en sang. Albert avait vite découvert que la blessure du jeune matelot, — une coupure dans l'arcade sourcilière gauche, — n'était pas grave. Il avait lavé et bandé la plaie. Le navire, lui, était plus atteint. Du

côté des cales, il n'y avait pas de danger. Mais, quelles tapes la mer donnait sur la muraille que présentait le navire ! Et à l'avant, il arrivait que la houle déferlât sur le gaillard ; c'était une chute d'eau qui s'abattait juste au point où le navire était blessé. C'est contre cette houle qu'il fallait diriger l'étrave du navire. C'est cette houle qu'il fallait franchir.

— Balam, dit Nau, il faut maintenir la barre bâbord toute, l'amarrer solidement. On coupera les amarres dès que nous serons mer arrière.

— Bon, répondit Balam. Et, avec Fueri, il exécuta l'ordre du capitaine.

Quelques minutes se passèrent pendant lesquelles le rythme de la machine fut toujours le même, puis il sembla qu'il y eût une accélération, et enfin on ne put plus en douter : le nombre des tours avait augmenté.

Le *Pétrel* avait repris sa lutte, mais elle était plus dure que celle de la nuit précédente, car il était blessé. Il fallait encore aller plus vite, car le gouvernail faiblement immergé avait peu d'action sur le navire.

— Plus vite, Pat ! cria Nau.

Albert répéta l'ordre qui passa de matelot à matelot jusqu'au dernier penché sur le trou de la machine.

— Plus vite, Pat ! cria celui-ci.

Ce furent des minutes d'attente pendant lesquelles la machine ne pouvait donner un tour de plus. Il sembla que le navire gagnait sur bâbord. A ce moment, une lame souleva la coque et la rejeta de deux ou trois lignes sur tribord.

« Ah ! » laissa échapper Nau. Mais il ne savait pas, lui-même, si cette exclamation était provoquée par le recul du *Pétrel* ou parce qu'à l'instant même le navire fonça en avant. Il gagnait peu à peu, lentement. La ligne de houle se déplaçait et le tangage était plus violent.

— Il obéit, il obéit ! cria Guyon.

— Il obéit, répéta Nau machinalement.

Le *Pétrel* allait faire face à la houle lorsque, tout d'un coup, la machine faiblit, et il reperdit tout ce qu'il avait gagné.

— Pat, Pat, de la vitesse ! cria Nau.

Et les hommes répétèrent : « De la vitesse, de la vitesse ! » Ils ne se souciaient plus des paquets de mer et ne voyaient pas

le tragique de la situation. « De la vitessel » criaient-ils. La défaillance de la machine ne fut pas longue ; elle retrouva tout de suite son élan.

C'était un jeu désespéré, le dernier essai. S'il ne réussissait pas cette fois, il faudrait essayer autre chose.

— Attention ! cria Nau, nous venons sur bâbord.

En effet, le schooner venait sur bâbord, un peu trop vite peut-être au gré du capitaine. Les lames se brisaient violemment contre la proue que le *Pétrel* présentait. C'était devant son étrave que la mer se creusait à présent. Et, après ce trou, une muraille d'eau, haute, lisse comme une falaise, d'un vert sombre, presque noire, se dressait.

— Balam, attention à la barre !

Ils ne respiraient plus, car il ne semblait pas possible que le navire ne fût submergé par cet énorme rouleau de houle. Pourtant, il parvint à soulever son nez, et c'est par-dessous la coque que la mer le prit.

A présent, le navire n'était plus tout à fait perpendiculaire aux lames. Il continuait son mouvement sur bâbord. Tous attendaient ce moment ; à la prochaine lame, il devait rouler sur bâbord, remettre son chargement en place, se dégager.

Il semblait que le *Pétrel* sût ce que l'on attendait de lui. Il était déchiré par une longue plainte, à croire que le pont allait s'ouvrir. On sentait l'effort qu'il faisait pour se redresser et, lorsque la lame l'attaquait, il oscillait légèrement. Il aurait fallu si peu de chose pour qu'il se dégageât !...

Mais non. Voici un creux dans lequel il tombe. Et sa position n'est pas changée. A présent, c'est le pont qui reçoit le choc des lames.

Maintenant que l'essai de redresser le navire en virant de bord n'avait pas réussi, il devenait nécessaire, urgent même, de tenter une autre manœuvre.

L'échec avait placé le *Pétrel* dans une situation dangereuse, et J.-F. Nau s'en voulut de ne pas l'avoir envisagée. Ce n'était plus le flanc gauche du navire, cette rude muraille de poutres larges et épaisses, soutenues par toute la carcasse intérieure, que le *Pétrel* offrait aux chocs de la mer, mais son pont. C'était comme si un boxeur eût dressé les bras et livré son estomac

aux poings de son adversaire. La vie des hommes tenait à un fil, elle dépendait du plus ou moins de résistance d'une planche, d'un nœud, d'une brisure dans cette planche.

Il fallait, d'une manière ou de l'autre, tirer le *Pétrel* de cette situation, et J.-F. Nau en recherchait les moyens. Les moyens ! Le commandant pouvait examiner le problème sous toutes ses faces. Un seul lui apparaissait. Mais celui-ci, il n'aurait pas voulu l'employer.

Par suite de la nouvelle situation du navire vis-à-vis de la mer, l'espace qui offrait aux marins à l'arrière quelque sécurité, était encore réduit. Il arrivait fréquemment qu'une partie de ce balcon qui, jusqu'alors, avait été à l'abri de l'eau, fût envahie. Quant au pont de la dunette, il était balayé jusqu'à sa moitié dans le sens de l'axe du navire. Sur la dunette, on ne voyait que les trois officiers et Fueri, allongés ou accroupis. Immédiatement au-dessous d'eux, sur l'échelle et sur le balcon, les matelots étaient serrés, et parmi eux se distinguait Jeromini dont la tête était enveloppée de bandages.

Les deux hommes qui maniaient la roue étaient à moitié couchés. Nau avait exigé qu'ils fussent attachés solidement, afin qu'ils ne courussent pas le risque d'être enlevés par une lame. À vrai dire, cette précaution ne leur avait plu qu'à moitié, car elle avait son revers : ils auraient été entraînés si le navire avait été englouti. Morvan avait passé son couteau dans sa ceinture, prêt à trancher son « amarre ». Mais le maniement de la roue lui laissait peu de loisir pour penser à son infortune. Pouvait-on du reste appeler encore cela manier la roue ? Il fallait, au contraire, lui résister lorsque des masses d'eau, s'abattant sur le gouvernail, modifiaient l'angle qu'il formait avec l'axe du navire, et cette lutte épuisait les hommes, bien que les chocs fussent amortis par un jeu de palans.

C'est à ce moment que le télégraphiste se montra pour la première fois sur le pont depuis l'accident. On l'avait oublié.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Nau à Albert, dans l'impossibilité où il se trouvait de comprendre les mots qui se pressaient sur les lèvres de l'Américain.

— Les accumulateurs sont inutilisables...

— Je le savais bien, grogna Balam.

— Mais, poursuivit Albert, il a pu recevoir quelques signaux.

Quand l'Américain fut parvenu jusqu'à Nau, celui-ci lui arracha presque des mains le papier qu'il tendait, et, après avoir lu, il cria aux matelots :

— Dites donc, vous autres, notre appel a été entendu. On nous recherche. Allons, allons!... Nous ne sommes pas abandonnés. Il faut redresser le navire.

Si l'avarie était inévitable, il fallait du moins la limiter ; le meilleur espoir était de ne perdre que deux ou trois mâts.

« Pour mon premier voyage, se disait-il, quelle tête vais-je faire devant le père Cruchat ? » Il entendait encore les mots du capitaine infirme : « Vous êtes bien jeune pour assumer un tel commandement. » Et lui qui avait pensé : « Je viendrai vous trouver et vous dirai : le *Pétrel* est amarré au quai du Port. Oui, on a eu du gros temps, mais je m'en suis tiré. Maintenant j'arriverai avec un navire aux ailes rognées, et le père Cruchat me dira : « Il me coûte cher, votre voyage. »

Ces pensées, assez confuses, tenaient le second plan dans la tête de Nau. Celle qui dominait était que, coûte que coûte, un mât de perdu ou cinq, il fallait dégager le *Pétrel*.

Une chose l'étonnait : le revirement de Balam. Le second était maintenant tout à côté de lui, accroupi dans un coin de la dunette qui n'offrait qu'une mince défense contre la mer. Il suivait avec une singulière attention les mouvements du navire et les attaques des lames. Nau se souvint que Balam s'était trouvé auprès de lui au cours de la première manœuvre. « Comme tout aurait été plus simple, si Balam s'était montré ainsi dès le début ! »

— Second, lui dit-il, il faut abattre la mâture. Agissez avec prudence, ménagez les hommes et ménagez le navire. Qu'en dites-vous ?

Balam réfléchit un moment, tête baissée, puis :

— Patron...

Nau sursauta et lui jeta un regard de côté. Ce mot était comme une excuse et une reconnaissance de son autorité.

— Patron. Deux équipes ; l'une abattra le deuxième mât, l'autre le quatrième. Nous verrons si ça suffit.

— Oui. Il faut faire ainsi, tout de suite. Vous et Albert veillerez au travail.

C'était la première fois, depuis que Nau avait pris la direction du *Pétrel*, que Balam exprimait un avis. Nau se sentit un peu dégagé de cette responsabilité qui avait pesé si lourdement à ses épaules, et, sans réfléchir, dans un mouvement qui montrait la limpidité de son cœur, il demanda :

— Balam, pensez-vous que j'aie bien fait de virer de bord ?

Le second répondit aussitôt :

— Pas d'autre manœuvre. Excellent. Vous savez qu'à bord des voiliers on essaie de mettre le navire debout à la lame avec une ancre flottante.

Nau eut un vague sourire et, en se relevant, il appuya une main sur l'épaule de Balam. Ce que voyant, Albert, qui remontait de la machine, ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Albert, dit Nau en l'apercevant, Balam et moi sommes d'accord pour abattre la mâture.

V

Il fut décidé que les deux équipes travailleraient en même temps. L'une, commandée par Balam, s'attaquerait au deuxième mât. Celle que dirigerait Albert abattrait le quatrième mât. Pour risquer le moins de monde, les équipes furent composées de deux hommes seulement, et, comme le jeu était dangereux, Nau fit appel aux volontaires. Fabre, Fueri, Guyon, Michel se dévouèrent.

— Écoutez, leur dit Nau. Je ne veux pas que vous risquiez votre vie par imprudence. Balam et Albert, méfiez-vous des lames.

— Oh ! oh ! répondit Balam. On n'est pas des enfants.

Juste à ce moment, comme pour montrer, soit le danger que les hommes allaient courir, soit la nécessité de tirer le plus tôt possible le *Pétrel* de sa situation, le navire coula par l'avant dans un creux de houle plus profond que les autres ; il coula de telle manière que le gaillard fut submergé et que la lame suivante attaqua le pont par la droite avec une telle violence que l'embarcation qui se trouva sur son passage fut soulevée et arrachée de son chantier. Les amarres se brisèrent, et, pivotant sur elle-même à la crête de la lame, la baleinière fut projetée contre la cuisine, et la creva.

L'inclinaison du navire, au début de ce mouvement, fut telle que tous se turent. Ceux qui, comme Nau, pouvaient de leur place apercevoir le pont, suivirent anxieusement et la chute du navire et la course de la lame. Ils respirèrent enfin lorsque le *Pétrel*, se dégageant, rejeta du même coup l'énorme paquet de mer, les débris de l'embarcation, des morceaux de la cloison de la cuisine et quelques ustensiles.

Les autres, enfermés dans la dunette, Pat et les mécaniciens dans les machines, demeurèrent immobiles, sentant le navire se dérober sous leurs pieds. Tous savaient que le *Pétrel* ne pouvait couler ainsi, mais il leur avait cependant semblé que la mer s'ouvrait sous lui.

Les timoniers tâchaient de maintenir l'axe du navire perpendiculaire à la lame qui l'attaquait par l'arrière. J.-F. Nau leur jetait des ordres, mais il était difficile d'éviter de telles embardées.

Avant que le navire fût revenu en route, deux ou trois lames, moins puissantes cependant, l'attaquèrent de la même manière et achevèrent l'œuvre de la première, c'est-à-dire que les cloisons de la cuisine, qui avaient résisté, furent brisées et passèrent par-dessus bord. Ce n'était pas grave, car la cuisine avait été construite en bois très léger et simplement fixée sur le pont. Mais, après les cloisons, ce fut le tour d'un lourd fourneau d'être déplacé; avant de disparaître, il heurta le pavois et en emporta un morceau avec lui.

— Bon, dit Michel, sans se préoccuper de l'avarie qui était insignifiante. Où fera-t-on la soupe maintenant? — Et il ajouta :— On n'a rien mangé depuis hier au soir.

Personne n'y avait songé; le soleil était haut dans sa course; il ne devait pas être loin de midi. D'ailleurs, la cambuse était tout à fait sur l'avant et le Renard n'avait pas fait un mouvement.

— Écoutez, dit Nau, qui craignait que le travail ne fût pas terminé avant la nuit, il faut abattre les mâts tout de suite. Pour la cuisine, nous aviserons après.

Le bris de l'embarcation et l'arrachement de la cuisine n'avaient pas duré plus de cinq minutes. Les hommes désignés pour la corvée n'avaient pas quitté leur poste. Mais ces cinq minutes avaient suffi à Fueri pour gagner le magasin dont la porte avait été forcée par Balam. Il y avait pénétré par le haut,

avait réussi à dégager la porte et à l'ouvrir et il revenait avec quatre haches. Il en donna trois aux hommes et en garda une pour lui.

— Allez maintenant, leur dit Nau.

Ils se glissèrent sur le pont. Nau leur cria un dernier : « Méfiez-vous », puis il se tourna pour dire à l'ainé des Guyon qui avait pris la roue des mains de Guitard :

— Attention à bien gouverner.

Les six hommes sautèrent l'un après l'autre sur le pont. Leur premier soin fut de faire sauter les haubans et les galhaubans de bâbord. Puis ils s'attaquèrent aux mâts. Mais, pour les atteindre, ils étaient obligés de gagner le centre du navire. Chacun s'était attaché par un filin ; ils ne risquaient pas ainsi d'être enlevés par la mer. Le travail fut long, car le pont était rarement à sec, et rarement ils pouvaient porter deux coups de hache entre deux assauts.

Ce fut l'ainé des Guyon qui, le premier, s'aperçut de la chute du quatrième mât qui s'écarta un peu de l'alignement des autres, puis s'affaissa brusquement, et tout aussitôt ce fut le tour du deuxième mât. A peine venait-il de tomber qu'une lame souleva le *Pétrel* et le redressa légèrement, d'un ou deux degrés peut-être.

Nau fut transporté de joie.

— Nous nous redresserons. Il faut abattre les trois autres mâts. D'autres hommes ! Prenez des haches ; allez sur le pont : remplacez vos camarades.

Ce fut vers quatre heures que les trois autres mâts s'abattirent.

Ils attendaient que le navire se dégageât aussitôt. Il y eut bien deux ou trois soubresauts, la gîte perdit encore quelques degrés, mais Nau s'attendait à autre chose.

La mer frappait toujours le pont, et un autre danger menaçait le navire : les cinq mâts passés par-dessus bord, mais reliés à la coque par les cordages, battaient furieusement la coque. Nau vit le danger, il emboucha le porte-voix et cria :

— Balam, coûte que coûte, il faut couper les haubans.

Mais ceci était une autre affaire. Il fallait maintenant qu'un homme allât jusqu'à la muraille de tribord qui était presque constamment submergée, qu'il travaillât dans l'eau, dans les coups de mer. Il paraissait presque impossible qu'un homme

réussit; pourtant, pour le salut de tous, il fallait le tenter, sinon les cinq mâts, projetés comme des massues, défonceraient le navire.

— Balam! cria encore une fois Nau.

Mais le second avait vu le danger et déjà il avait enlevé une hache de la main d'un homme.

— Au moins, attachez-vous.

C'est alors que le miracle se produisit. Pour la première fois, depuis dix-huit heures, un mouvement de roulis, amorcé sur bâbord, augmenta, s'amplifia jusqu'à élever le pavois de droite au-dessus de l'eau. Juste à ce moment, la mer se creusa sous la muraille de gauche, de sorte que le *Pétrel* roula dans ce trou, et que la masse d'eau qui se trouvait à droite traversa le pont et remit le bateau droit avant de s'écouler par les sabords de gauche.

Ce fut si rapide, si inattendu même, bien que toutes les manœuvres tentées tendissent à ce résultat, que les hommes ne s'aperçurent pas sur le coup que le navire était dégagé.

Nau se dressa sur la dunette (maintenant on pouvait s'y tenir droit). Instinctivement, dans un mouvement de joie naïve, il tendit les bras au-dessus de sa tête, battit des mains. Puis, il s'écria, redoutant qu'un nouveau coup de roulis rejetât le *Pétrel* dans sa situation précédente :

— Attention à bien gouverner.

Couper les haubans et les galhaubans était devenu un jeu. Ce fut l'affaire de dix minutes.

Nau était tout joyeux, et il ne s'expliqua pas quel sentiment de juvénile joie le poussa à prendre le Renard au collet, à le secouer deux ou trois fois et à lui crier :

— Et toi, débrouille-toi. Un bon repas pour tous.

— Mais, comment faire, commandant? Je n'ai plus de cuisine.

— Arrange-toi. Dans une demi-heure, un repas chaud et une soupe surtout.

Il laissa à Fueri le soin de guider la marche du navire et descendit dans la chambre de navigation où il trouva réunis Balam, Albert et Pat. Il ne sut que dire :

— Eh bien! Pat. Eh bien! Ah! quels pénibles moments nous venons de passer!

Il appuya ses deux mains sur les épaules du chef mécanicien, et le secoua.

— Oh ! Pat. Il y a eu des minutes pendant lesquelles j'ai désespéré... J'ai eu peur... Il a fallu abattre la mâture, et ce fut un miracle, chef. Un rouleau de houle nous a saisis et tout a été remis en place.

Il avait lâché les épaules de Pat et s'adressait en même temps à Balam et à Albert, comme si ceux-ci n'eussent pas assisté à tout le drame. Puis, faisant face à Pat de nouveau :

— Et en bas ?

Pat n'avait pas perdu son calme ; il répondit :

— Ça va à peu près. Mais il a été impossible de remettre en marche la machine en avarie, et la dynamo est perdue.

— Cela n'a pas d'importance, fit Balam. Nous nous éclairerons au pétrole.

VI

Pour l'instant, Nau et Albert s'occupaient de remettre tout en place dans la chambre de navigation, car livres et instruments avaient été projetés sur le parquet, et, sur le divan, Jeromini gémissait.

Bientôt, la carte fut de nouveau étalée sur le bureau, et les hommes se groupèrent pour situer le *Pétrel* sur l'océan. Pat n'était pas de la partie, mais J.-F. Nau avait trop pris l'habitude de l'écouter pour l'écarter, et il arrivait souvent qu'il s'adressât à lui.

Mais ce qui remplissait d'aise Nau, c'était d'avoir Balam avec lui. Comme tout était changé ! Le pire s'était produit, et J.-F. Nau ne pouvait expliquer l'espèce de satisfaction qu'il ressentait.

— Notre appel de détresse a été entendu. Dire que nous n'avons pas pu donner notre position ! Mais des navires veillent. Cette nuit, Balam, il faudra lancer des fusées tous les quarts d'heure.

Pat remarquait chez Nau une exubérance qui lui était inconnue. Le capitaine parlait fiévreusement, et des rougeurs marquaient ses pommettes, tandis que Balam, toujours calme, l'écoutait avec attention.

— Je voudrais avoir notre position estimée. Nous avons

dérivé. Il faut partir du point où j'ai pris la cape. A quelle heure avons-nous pris la cape? Bon! Hier à dix heures. Il faut estimer le vent et la dérive.

Mais cela était plus l'affaire d'Albert que celle de Balam.

— Un instant, capitaine. Je vais vous calculer ça, dit le lieutenant.

— D'accord, Albert. Faites pour le mieux. Balam et moi allons visiter le navire.

Pat et Albert demeurèrent seuls. Alors, Pat vint s'accouder à côté du lieutenant et suivit un moment son travail. Le calme de ces deux hommes contrastait avec l'excitation fiévreuse de Nau. Il était même étonnant de rencontrer ce calme chez Albert encore si jeune. Cependant la main qui tenait le crayon tremblait un peu. Il avait ouvert le journal de bord. L'heure de la mise à la cape y était marquée, et, à côté, l'estimation du vent et de la dérive. Aux lignes suivantes, J.-F. Nau s'était contenté d'écrire : « Situation sans changement. » A neuf heures, il avait noté : « Le vent augmente. »

— A quelle heure exactement le *Pétrel* s'est-il engagé? demanda Albert.

Pat répondit :

— Dix heures trente-cinq.

— Exactement? demanda Albert, en dressant les yeux vers lui.

— Exactement, dit Pat. Je venais de regarder l'heure.

— Ça ne va pas être facile de calculer la position du *Pétrel*. Il me manquera des éléments.

— Laissez donc, Albert.

— Pourquoi?

— J'ai idée que ça ne nous sera pas utile et que nous allons être obligés de nous occuper d'autre chose.

VII

La position du *Pétrel* demeurait effrayante. Le navire rasé fuyait la mer et le vent, comme emporté par les lames qui souvent se brisaient sur son tableau et l'inondaient d'embruns de l'arrière à l'avant, et la nuit tombait.

Mais elle était bien meilleure que la précédente. Les hommes avaient sous les pieds un pont à peu près horizontal et qui

paraissait solide. Aussi, quelle joie et quelle espérance dans leur âme ! Il n'y avait que Jeromini à gémir, et que le Renard à faire mauvaise figure.

— Où vais-je faire ma cuisine, moi ?

— Débrouille-toi, a dit le capitaine. Nous te donnerons la main.

— C'est bon. Mais je n'ai plus de fourneau.

Solari, qui passait par là, lui cria :

— Je vais t'arranger quelque chose dans l'atelier. Mais tu nous feras un bon café.

Cet atelier était placé tout à côté de la machine. C'était un réduit où tenaient juste une enclume et une forge portative. Lorsque Pat y travaillait, il devait se tenir dans la coursive. Un tuyau, du diamètre d'un tuyau de poêle, traversait le pont de la dunette, par où la fumée s'échappait.

Deux chauffeurs allumèrent là un feu de charbon, et Solari installa un crochet pour suspendre une marmite, tandis que le Renard et Michel se risquèrent à traverser le pont pour aller chercher des vivres à la cambuse.

Une demi-heure plus tard, tous, sauf Nau, Balam, l'ainé des Guyon, Pat et deux chauffeurs, se trouvèrent réunis au carré. Trois lampes y avaient été allumées qui donnaient une pauvre lumière. Quelques hommes étaient assis à table, mais la plupart demeuraient accroupis sur le parquet, et ils étaient obligés de tenir leur quart à la main, tant les coups de mer étaient violents.

Ils avaient commencé à rire un peu de leur situation, puis, chacun s'était tu et mangeait silencieusement. Michel était dans un coin. Sa mèche blonde lui tombait devant les yeux, et il mordait sans hâte sur un biscuit de mer après l'avoir trempé dans la soupe.

« Elle » aurait hésité à reconnaître dans ce marin bronzé, meurtri aux poignets, blessé, le petit matelot qui l'avait quittée dix mois plus tôt. Et lui recherchait vainement dans sa mémoire l'image fidèle de celle qui lui tenait tant au cœur. Il se disait : « Voilà un métier que j'abandonnerai. Il est trop dur, trop pénible. Quoi ? Nous sommes comme des parias. Pas un dimanche, pas une fête. Sitôt arrivé, je débarque. »

Il pensait, en même temps, qu'il regretterait la mer.

C'est alors qu'il se souvint (il était le seul à bord à se sou-

cier de ces choses-là) que l'on était le jour de Pâques et que, l'année précédente, il avait fait une promenade à la campagne à cette occasion. Comme il en avait l'habitude, il se mit à parler tout haut :

— Savez-vous une chose, vous autres ? C'est aujourd'hui le jour de Pâques.

Tous se tournèrent vers lui. Mais tous ne lui prêtèrent pas la même attention. Son vieil ami Morvan, avide toujours de nouveautés, vint se placer à côté de lui.

— Pâques ? Il y a bien longtemps qu'on n'a pas parlé de ça.

— A Pâques, l'année dernière, j'étais à terre. (Il baissa la tête et rougit un peu.) Nous sommes allés à la campagne. Tiens, dit-il en s'adressant à Morvan, tu ne peux pas t'imaginer comme c'est beau. C'est tout vert. Le blé a près de vingt centimètres de haut et tous les arbres sont comme des bouquets de fleurs. On est allé dans la colline, le thym est fleuri, le romarin aussi. Nous avons coupé de grandes branches d'aubépine.

Ce fut à ce moment que revinrent J.-F. Nau et Balam. Personne ne s'expliqua pourquoi, dès qu'ils apparurent, tous eurent le pressentiment qu'ils étaient porteurs d'une mauvaise nouvelle. En s'asseyant à sa place, J.-F. Nau leur dit :

— Écoutez, il y a de l'eau sur l'avant. Il faudra vous arranger ici, dans la dunette, pour cette nuit.

Lorsque J.-F. Nau avait entraîné Balam sur l'avant, il avait surtout l'intention d'examiner l'avarie du beaupré. Celui-ci avait été brisé net. Le second capitaine, au moment où le navire s'était redressé, avait tranché les agrès qui retenant encore le bas mât, mais il n'avait pas inspecté sérieusement les dommages subis par le navire sur ce point-là.

Aussi, tout en traversant le pont, J.-F. Nau jeta-t-il un regard assez négligent sur la pontée de bois et les embarcations. Il s'arrêta un peu plus longtemps pour voir si les fers et les prélaris, jetés sur les panneaux des cales, n'avaient pas bougé, et devant la brèche faite dans le pavois par le fourneau de cuisine. Le bordage avait été enlevé sur près de deux mètres, mais le plat bord n'avait pas souffert ; en somme, ce n'était rien. J.-F. Nau le fit remarquer à Balam qui fut de son avis.

Mais, dès que les deux hommes furent sur le gaillard, leur examen se fit plus attentif. Le bout-dehors et le beaupré étaient d'une seule pièce. La lame qui l'avait enlevée avait été si violente et avait porté de telle manière que le mât s'était brisé à un mètre de son emplanture. La liure, qui le maintenait fixé extérieurement au navire par les tirants, avait été arrachée, et les bordés violemment écartés. L'eau pénétrait dans le navire par cette brèche; de là elle s'écoulait en partie dans les magasins et les postes qui se trouvaient au-dessous.

— Ce n'est pas bien grave, dit Balam.

— Non, répondit J.-F. Nau.

Cependant il demeura un long moment à regarder de quelle manière le *Pétrel* piquait du nez dans l'eau. A cause de cette brèche, il ne se relevait pas aussi franchement qu'il aurait dû le faire. Il était à craindre que cette eau finit par trop alourdir le navire.

— Balam, il faudra sonder les cales.

— Bien, commandant.

Mais cette inspection extérieure ne lui suffit pas. Il voulut visiter les postes. Il y pénétra le premier, tandis que Balam, qui le suivait, l'éclairait. Au bas de l'échelle, ils trouvèrent presque quinze centimètres d'eau qui, en roulant, entraînait les sacs et les coffres des matelots. La situation était la même dans le magasin et la grande cambuse. Ils entendaient la mer qui envahissait le puits aux chaînes chaque fois que le navire plongeait dans la lame. La première fois, ils eurent un mouvement de recul, car c'était presque directement au-dessus de leur tête que la mer pénétrait à flots. Balam dressa la lampe à bout de bras, et ils virent l'eau filtrer aux coutures des lattes de bois.

— Que faut-il faire, Balam?

Le second haussa les épaules.

— Oh! fit-il. Ne vous souciez pas de ça. Le pont a été ébranlé à cet endroit par l'arrachement du beaupré. On ne peut rien faire en ce moment, mais, dès que la mer sera moins grosse, je ferai fermer cette brèche.

Le commandant avait pris sa place au bout de la longue table rectangulaire, et Balam s'était assis à côté de lui.

Les lampes n'éclairaient que des yeux fiévreux, rouges par

la mer, et des visages mal rasés. Pascal plaça devant les deux officiers des tranches de viande froide, des biscuits de mer, et leur servit un verre de vin. J.-F. Nau mangeait, la tête basse. Puis, son regard se dirigea vers la pendule accrochée à la cloison. Elle marquait huit heures. Huit heures du soir. Cela ne semblait pas possible ; vingt-deux heures s'étaient seulement écoulées depuis que le *Pétrel* s'était engagé. La veille, à la même heure, ils étaient en cape, et, lui, J.-F. Nau, faisait part à Pat de ses craintes.

— Le second et moi, dit-il alors, venons de faire un tour à l'avant. Le beaupré a été arraché et l'eau pénètre dans le magasin et dans les postes. Ce n'est pas très grave tant que la machine tourne.

Il fallait voir comme tous l'écoutaient attentifs et anxieux. Il continua :

— Dès que Balam aura fini de manger, il prendra deux hommes avec lui et ira sonder les cales. Soyez prudents. Le *Pétrel* s'est engagé, cette nuit, parce que le chargement a été mal fait. Il faut veiller à bien gouverner.

Il hésita un peu, puis ajouta :

—... parce que le même accident peut se reproduire. Mais ne désespérez pas. Nous avons fait de la bonne besogne aujourd'hui, et des navires sont à notre recherche. Maintenant, que ceux qui ne sont pas de quart trouvent ici un coin pour dormir.

Il se leva et quitta le carré pour rejoindre Albert sur la dunette.

— Commandant, dit Albert, je ne crois pas que la nuit nous réserve quelque chose de bon.

J.-F. Nau ne répondit pas ; il n'était pas difficile de s'apercevoir que l'état de la mer avait empiré. Nau avait été trop occupé par la conduite de son navire, pendant la journée précédente, pour suivre la marche du baromètre, et divers éléments d'appréciation lui avaient échappé. Sa joie avait été si vive de voir le *Pétrel* dégagé qu'il ne s'était pas aperçu de la force croissante du vent. Sans aucun doute la tempête n'avait pas encore atteint son point culminant ; elle tendait vers ce point.

Maître et Fueri étaient à la barre. Ils avaient besoin de toute leur attention et de toutes leurs forces pour maintenir le navire en route. Parfois, malgré leur effort, celui-ci n'obéissait pas et

roulait en travers de la houle. Les deux hommes étaient alors obligés de s'accroupir et de se maintenir ferme jusqu'au moment où le *Pétrel* avait repris sa position. Albert et J.-F. Nau se tenaient sur la dunette. Le vent balayait le navire, et la nuit était profonde. Au ciel, pas une étoile, et ils ne distinguaient rien au delà d'une centaine de mètres.

Ce qui était effrayant, c'étaient les lames qui apparaissaient à l'arrière, se dressaient au-dessus d'eux comme si elles allaient s'écrouler sur la dunette et l'écraser. Meffre et Fueri baissaient instinctivement la tête, et il leur fallait une rude maîtrise d'eux-mêmes, à ces moments-là, pour ne pas abandonner la roue. Ou bien, le *Pétrel* se trouvait porté par un dos de houle, roulait un moment avec lui, tandis que deux vagues parallèles et blanches couraient de l'arrière à l'avant à la hauteur des pavois.

Mais les moments les plus angoissants étaient encore ceux où le schooner piquait du nez dans la lame, comme un coin ; il arrivait qu'il y pénétrât de tout le gaillard ; alors l'eau envahissait le pont et Nau pensait aux dégâts que la mer causait en se glissant par la brèche du beaupré.

Une lumière rampait sur le pont, puis s'arrêtait ici et là ; c'étaient Balam et ses deux hommes qui sondaient. Ce travail leur demanda près d'une heure, tant le second le fit avec soin et tant les mouvements du navire étaient violents. Lorsqu'il revint à l'arrière, il dit à Nau :

— La brèche de l'avant ne s'est pas agrandie, mais il y a quinze centimètres d'eau dans les cales I et II, dix dans la cale III, il faut pomper.

J.-F. Nau, sans répondre, emboucha le téléphone et appela le chef :

— Pat, nous avons de l'eau dans les cales. Il faut pomper.

— Je pompe depuis six heures.

J.-F. Nau raccrocha l'appareil, puis il dit :

— Pat pompe depuis six heures.

Balam et Albert ne répondirent pas, mais la même grimace se dessina sur leur visage. Si Pat pompait depuis six heures sans assécher les cales, c'est que la coque, fatiguée par les assauts qu'elle subissait, faisait de l'eau par les coutures.

— Balam, dit Nau, réglez le service pour cette nuit. Les hommes de barre devront être relevés toutes les heures. Un

homme allumera des fusées de quinze minutes en quinze minutes. Quant à vous deux...

Il hésita pendant quelques secondes. Aucun d'eux trois n'avait pris de repos depuis vingt-quatre heures et ils se ressentaient terriblement des fatigues des jours précédents.

— Balam, vous resterez avec moi jusqu'à minuit. Vous, Albert, allez dormir si vous pouvez.

— Non, patron, je reste ici.

— Allez vous allonger, Albert. Je le veux. Demain, j'aurai besoin de vous.

— Bon. S'il y a quelque chose... A minuit.

Il disparut, mais n'alla pas loin ; il se jeta sur le divan du carré, se fit une place entre deux hommes et, tout aussitôt, sombra dans un profond sommeil. Balam passa les ordres à Fueri, puis rejoignit Nau sur la dunette, et les officiers demeurèrent seuls. Nau portait assez souvent les jumelles à ses yeux et surveillait l'allure du *Pétrel*. Ah ! si un navire allait se montrer ! Mais rien. L'océan demeurerait désert.

Deux heures s'écoulèrent, durant lesquelles les fusées s'envolèrent selon le rythme fixé. Parfois, trois lames plus dures que les autres se succédaient, s'emparant du *Pétrel* et l'emportant comme une chose morte. Puis, un semblant d'accalmie suivait et, pendant ces quelques minutes, on percevait la morsure des hélices dans l'eau. Mais, d'autres lames s'avançaient de nouveau.

Un matelot piqua les douze coups de minuit.

— Albert ! dit Nau.

Balam secoua la tête.

— Ah ! laissez-le dormir.

Ce fut alors que le vent sauta de quelques degrés, arrachant des embruns à la crête de la houle, sifflant d'une manière étourdissante, puis, une lame énorme qui semblait rouler sur les autres lames atteignit le navire, inonda l'arrière et jeta le *Pétrel* hors de sa route.

Elle surprit les timoniers et pénétra par l'ouverture de la dunette. La barre avait échappé de la main des matelots et, avant qu'ils l'eussent reprise, une seconde lame se saisit du *Pétrel* et le mit en travers de la houle. Ce fut une espèce de miracle que le chargement ne se déplaçât pas de nouveau ou, plutôt, il y eut à cet instant un tel chaos dans l'océan

que, par le jeu de forces adverses, le *Pétrel* ne s'engagea pas.

Pourtant, lorsque les timoniers furent de nouveau maîtres de la manœuvre, le navire piquait légèrement du nez et avait un peu de gîte sur tribord. Tout cela s'était passé en guère plus de trois minutes, mais quel désarroi avait produit cette subite et rapide embardée ! J.-F. Nau et Balam, l'un et l'autre culbutés, avaient eu l'impression d'être soulevés et emportés. Un instant, il leur sembla que le navire disparaissait sous eux et qu'ils étaient la proie des lames, du vent et de la nuit.

Pendant ces trois minutes, Nau n'avait été qu'un homme qui va disparaître, un homme jeune et qui regrette la vie. Mais, lorsque les lames furent passées, il redevint le capitaine du *Pétrel*, parce que le *Pétrel*, en dépit de tout, était bien là, sous ses pieds. Il ouvrit la bouche comme pour donner un ordre. Mais quel ordre donner ?

Il apercevait à leur poste les deux timoniers qui s'étaient redressés, et Balam était à côté de lui.

Des têtes d'hommes se montraient effarées, jaillissant de la dunette comme des diables de leur boîte. A l'intérieur, le paquet de mer les avait saisis dans leur sommeil, les inondant, les jetant les uns sur les autres. Quelques cris, des gestes de lutte pour atteindre la sortie, quelques corps à corps dans l'obscurité, et, maintenant, ils étaient là, les uns sur le balcon, les autres sur la dunette, auprès de J.-F. Nau, tout étonnés de ce calme qui suivait le passage de la tornade. N'avaient-ils pas rêvé ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Albert, tiré comme les autres du sommeil auquel il avait cédé trois heures plus tôt.

Balam ne lui répondit pas, mais il lui indiqua le pont du doigt. Ni J.-F. Nau, ni Balam, ni les timoniers ne s'étaient aperçus que la lune courait dans le ciel derrière des nuages échevelés. C'est à peine si, de temps à autre, son globe se dessinait derrière le treillis des nuées. Elle se montra presque entièrement pleine, entre deux nuages, et inonda l'océan de sa clarté au moment où Balam montrait le pont à Albert.

Tous virent ceci : une lame embarqua à bord, presque sans force, semblait-il, en tout cas avec un mouvement lent, mais lorsqu'elle atteignit un des billots de bois placés sur le pont, elle le secoua, fit sauter les chaînes d'amarrage, le

déplaça de cinquante centimètres et s'écoula par les sabords. A ce moment, un nuage se plaça devant la lune comme un écran.

La lame avait déplacé le billot de bois sans effort, comme en se jouant. C'était une pièce de bois qui pesait plusieurs quintaux, et qui se trouvait maintenant sur le pont, libre de toute entrave. Ce rapide éclairage avait également permis à l'équipage de constater l'accroissement de la tempête depuis le coucher du soleil.

De toutes parts, l'océan fumait : des tourbillons formés d'une poussière d'eau, mais d'une poussière compacte, absolument blancs, s'élevaient à plusieurs mètres de hauteur. En même temps, des rangées de houle couraient sur l'océan en rangs pressés. Lorsque les hommes furent replongés dans l'obscurité, tout espoir de se sauver les avait abandonnés.

Mais cela ne dura que quelques secondes. J.-F. Nau se mit sur pied et cria :

— Balam !

— Patron.

— Descendez dans la dunette. Voyez un peu ce que vous trouverez pour barricader la porte qui donne sur le pont. Démolissez tout s'il le faut, toutes les couchettes, toutes les tables. Étayez partout. Dès que vous aurez terminé, venez me rejoindre sur le pont ; je vais essayer d'amarrer ce billot de bois.

Avant d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu, Balam regarda fixement dans la direction de J.-F. Nau. Le commandant parlait sur un ton de surexcitation qui le surprenait. Mais l'obscurité ne lui permit pas de distinguer l'expression du visage de Nau.

Balam ne s'était pas trompé lorsqu'il avait cru discerner une excitation anormale chez le commandant.

« Quoi ! Ce n'était pas possible ! Avoir conduit son navire jusque-là, l'avoir vu s'engager, avoir réussi, après dix-huit heures d'une lutte serrée, à l'arracher à la mer, avoir sacrifié la *mâtüre*, et, maintenant, voir le *Pétrel* à la merci de cette énorme masse qui glissait sur le pont, risquant d'arracher les hiloires des cales et d'éventrer la dunette. Ah ! non. C'était comme si l'on se fût attaqué à lui-même. »

Il lui semblait qu'il était de taille à lutter contre la mer, et à la vaincre. Il s'avança de quelques pas vers l'escalier qui conduisait au pont. Comme il allait mettre le pied sur le premier échelon, quelqu'un lui toucha l'épaule doucement. Il se retourna, et Albert lui dit :

— Vous ne pouvez pas descendre ainsi sur le pont, sans lumière. Vous ne pouvez pas descendre seul. Attendez, nous allons prendre des lampes et essayer tous ensemble.

Les lames couraient presque constamment à la hauteur des pavois. A la moindre embarquée d'un bord ou de l'autre, l'une embarquait, envahissait le pont, et un moment s'écoulait avant que le navire réussit à s'en décharger. En même temps, le billot se déplaçait. L'avant était alourdi par l'eau, et, lorsqu'un rouleau de houle l'atteignait, il disparaissait presque entièrement dans l'eau. Seule la dunette dominait.

Aux paroles d'Albert, Nau fut comme un somnambule tiré de son rêve. Tout de suite, il se rendit compte de la tragique situation du navire.

— Vous avez raison, Albert. Prenez des lampes, des filins et descendons sur le pont.

Le billot qu'il fallait atteindre, — le dernier de ceux qui se trouvaient sur le pont, — était à tribord. La seule échelle qui conduisait de la dunette sur le pont était à bâbord, de sorte que les hommes pour l'atteindre n'avaient qu'à traverser le pont dans sa largeur, et la dunette qui se trouverait immédiatement dans leur dos les protégerait des coups de mer.

Mais cela se passait en pleine obscurité, et les lampes, que trois matelots tendaient à bout de bras, ne projetaient qu'une faible clarté. Ce qu'ils apercevaient n'était pas fait pour les rassurer : un pont nu qui se dérobait sous leurs pieds, un panneau de cale noir, luisant, et, de chaque côté, la mer démontée.

J.-F. Nau, Albert et les hommes qui portaient les lumières arrivaient à peine sur le pont qu'une lame embarqua et les jeta les uns sur les autres. J.-F. Nau et Albert se maintinrent à la main courante fixée contre la dunette, mais les porteurs de lumière, culbutés, se débattirent dans la nuit et dans l'eau. L'émoi fut vite passé et ils furent rapidement debout, tout penauds de leur aventure. J.-F. Nau dit :

— Il faut procéder autrement. Suspendez une lampe le long de la dunette.

Ce fut vite fait, et les hommes se placèrent à bâbord, à deux mètres du billot qu'il fallait « saisir ». C'est alors qu'ils s'aperçurent de la difficulté de leur tâche, de sa quasi-impossibilité. Le commandant dit :

— Pour l'élinguer, il faudrait le soulever, et ce n'est pas possible.

Il se tourna vers Albert, mais celui-ci, sans doute, avait eu la même pensée, car il ne manifesta aucune surprise. Il avait fait, d'un souple filin d'acier, une boucle qu'il s'appêtait à lancer comme un lasso.

— Qu'est-ce que vous allez faire avec ça ? demanda Nau.

Mais il n'eut pas de réponse à sa question, car, à ce moment, le *Pétrel* donna un violent coup de roulis, et le bois glissa de quelques centimètres vers l'hiloire de la cale. Ils eurent un mouvement de recul, sauf Michel qui, sans ordre, prit le filin des mains d'Albert et se jeta en avant pour lancer la boucle sur le coin du billot. Le schooner, alors, roula sur bâbord, le billot glissa sur la gauche, menaçant d'écraser Michel contre le bordage. Albert, qui n'avait pas lâché le filin dont le matelot s'était saisi et voyait le danger que celui-ci courait, tira violemment sur le filin, ramenant le matelot vers lui et le faisant basculer. « Michel ! » crièrent les hommes au moment où leur camarade tombait et disparaissait entre le billot et le bordage. Mais Albert s'était avancé et avait saisi Michel par les épaules, pas assez vite, cependant ; le pied gauche du marin fut coincé par le billot.

On remit Michel debout, mais il restait inerte, et avait perdu connaissance.

La voix de Balam s'éleva du haut de la dunette :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Un blessé ?... Il faut essayer de coincer le billot.

J.-F. Nau avait pris Michel dans ses bras, et le hissa sur la dunette, malgré les coups de roulis. Il déposa le corps sur le pont et dit :

— Albert, vous vous en occuperez. Balam, venez avec moi, je vais essayer de coincer le billot.

A peine venait-il d'achever cette phrase qu'un coup sourd ébranla le navire ; le billot, projeté par un coup de mer, avait enfoncé un coin du surbau de la cale IV.

Nau, Balam et les hommes se précipitèrent sur l'avant de

la dunette, et Albert demeura seul avec Michel. Il appela :

— Morvan, viens ici. Prends Michel sous les genoux. Va doucement. Nous allons le descendre au carré.

Où le placer ? Il n'y avait que la longue table rectangulaire.

— Morvan, arrache une paire de draps à une couchette.

Le petit matelot était allongé sur la table. « Eh bien ! Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? » pensait Albert.

Pour qu'un coup de roulis ne projetât pas Michel sur le plancher, il le tenait embrassé, et sa figure n'était qu'à quelques centimètres du visage que la lampe fixée au plafond éclairait en plein. Ce fut comme si le lieutenant se fût vu dans un miroir ; les traits du matelot reflétaient toutes les souffrances subies par tous les hommes à bord. « Je suis ainsi, se dit Michel. Nous sommes tous ainsi. Est-il possible que des hommes puissent souffrir d'une telle manière, et pourquoi, demain, si nous nous en tirons, rebouclerons-nous notre sac et repartirons-nous ? »

Il avait peur de regarder la blessure de Michel. Que devait-il faire ? Mais à ce moment Morvan revint.

— Écoute, Morvan, dit-il. Déchire ce drap, « saisis » Michel. Attache-le solidement, ne le serre pas trop cependant. Passe un oreiller sous sa tête.

Tandis que leur parvenaient les échos de la lutte livrée sur le pont, ils découvraient le pied de Michel. La botte avait éclaté comme un fruit trop mûr, et, un peu au-dessus de la cheville, se montrait une espèce de bouillie rougeâtre.

— Morvan, prends dans le coffre l'éther, l'iode, des bandes, du coton à pansement et les ciseaux.

La première des choses à faire était de rappeler à lui le petit matelot. Albert s'y employa de son mieux ; il lui lava le visage, fit couler quelques gouttes d'eau dans la bouche, lui fit respirer de l'éther et lui tapota les joues. Lorsque Michel ouvrit les yeux, ce fut une grande victoire pour Albert.

VIII

Là-haut, sur le pont, c'était une lutte pour la vie. Maintenant, le danger, c'était ce billot de bois, libéré de ses entraves, dont la mer se servait pour défoncer le pont. S'ils ne parvenaient pas à le fixer, c'en était fini du *Pétrel* et d'eux.

Balam avait vu juste lorsqu'il avait parlé de le coincer, et il s'était saisi d'une forte pièce de bois, prêt à la lancer au bon endroit pour empêcher le glissement de la pesante masse. Son but, et bientôt Nau et les hommes le comprirent, était de l'amener, en utilisant certains mouvements du navire, jusqu'à la dunette où il aurait été à l'abri des coups de mer. Il fut servi par les circonstances. Après une heure d'efforts, le billot, qui n'avait pas causé d'autres dommages, était à quelques centimètres de la dunette, lorsqu'une de ces tourmentes, qui dévastaient l'océan à intervalles irréguliers, survint. Trois lames envahirent le pont. Les hommes, à demi étourdis, n'eurent plus que le souci de se sauver ; les uns s'aplatirent sur le pont, s'accrochant avec désespoir à un anneau, d'autres se plaquèrent contre la dunette, enfin quelques-uns grimpèrent à l'échelle. Et la mer, courant au-dessus d'eux, défilait, comme en se jouant, tout leur ouvrage. Le billot fut enlevé et projeté à droite et à gauche sans que personne se préoccupât des dégâts qu'il causait. Les hommes profitèrent d'une accalmie pour se sauver sur la dunette. Puis ils assistèrent au désastre. De nouvelles lames embarquèrent sur le pont sans violence, si puissantes cependant que le billot, livré à elles, fut une espèce de bâton magique, éventrant tout ce qu'il touchait. En un instant, l'échelle de la dunette n'exista plus, puis, tout un côté de l'hiloire de la cale fut rasé, enfin la masse défonça sur quatre mètres la cloison de la dunette, et une masse d'eau envahit les aménagements.

Nau cria : « Pat, Pat, sauvez-vous », comme si le mécanicien pouvait entendre. Puis à Balam : « Prenez des hommes avec vous, sauvez ceux de la machine. »

La brèche avait été creusée dans la dunette juste à l'endroit où s'ouvraient les machines. Il ne faisait pas de doute qu'en quelques instants les fonds ne fussent envahis. Balam, en se mettant debout, cria :

— Le billot !

Tous regardèrent. Une lame l'emportait par-dessus bord.

ÉDOUARD PEISSON.

(La dernière partie au prochain numéro.)

VIEILLIR

II ⁽¹⁾

LES TRISTESSES ET LES JOIES

SAGESSE ANTIQUE

Les anciens ont eu de véritables « écoles des vieillards ».

En ce temps-là, on apprenait à vieillir, comme on apprenait à mourir. Les professionnels de la philosophie tenaient boutique de sagesse : ils enseignaient et ils pratiquaient toute une thérapeutique contre la vieillesse. Cette thérapeutique était à peu près la même dans toutes les écoles qui se partageaient alors la faveur du public. Les deux grandes sectes qui étaient le plus en crédit, à savoir celle des épicuriens et celle des stoïciens, pouvaient se combattre, ou se disputer sur les principes : elles se rejoignaient dans la morale pratique. Ces règles morales, transmises et perpétuées par l'enseignement, n'ont guère bougé pendant des siècles. Bien que Sénèque appartienne à une autre école que Cicéron, cependant son éthique ne diffère guère de celle du premier, du moins en ce qui concerne les grands lieux communs sur la vie et la mort, la vieillesse, la sagesse et le souverain Bien. Et il est infiniment probable qu'en ces matières, ce dernier n'avait rien inventé, qu'il se bornait à répéter la leçon de ses maîtres grecs.

C'est lui qui nous a laissé le traité le plus complet que nous ayons sur la vieillesse, ce *De senectute*, qu'il a placé en quelque sorte sous l'invocation de Caton l'Ancien, du personnage qui, pour les Romains de cette époque, représentait le type même du vieillard : l'homme pratique, qui sait défendre

(1) Voyez la *Revue* du 13 septembre.

son bien et l'augmenter, qui, sans fracas, arrive à tous les honneurs, qui enfin sert sa patrie comme il a su servir son patrimoine. C'est l'homme d'action, qui, devenu vieux, se mue en sage et en homme de pensée. De même que Platon avait idéalisé Socrate, Cicéron ne nous cache pas qu'il a, lui aussi, quelque peu idéalisé ce rusé bonhomme, qui, dans son fond, n'était qu'un paysan rapace et dont la sagesse consistait surtout à bien faire ses affaires et à tenir ferme sur la coutume des ancêtres.

Il imagine que Lélius et Scipion-Émilien viennent trouver, dans sa maison de campagne, le bonhomme Caton, et que, sans longs préambules, ils lui disent :

— Nous espérons, et même nous voulons devenir vieux. Tu nous feras, ô Caton, le plus grand plaisir, en nous apprenant le moyen de supporter aussi légèrement que possible le poids de l'âge.

Notons que l'entretien a lieu vraisemblablement à Tusculum, à deux pas de la villa de Cicéron, devant un admirable paysage de montagnes. Mais il n'en est point question dans le dialogue, bien que le vieillard y fasse de copieuses allusions à ses jardins et à ses vergers, et qu'il parle de ses vignes et de ses abeilles presque sur le mode lyrique. Pour les anciens, comme aujourd'hui encore pour les musulmans et les peuples restés simples, la nature n'est point un objet de contemplation. Ils ne l'aiment que pour ses agréments, les commodités ou les biens qu'elle procure. Ils lui demandent de l'ombre, de la fraîcheur, des eaux courantes, des fruits pour la table, du bois pour se chauffer. Et ils ne goûtent devant elle que les satisfactions du propriétaire : voir lever les semailles et percer les bourgeons...

La conversation a lieu à quelques milles de Tivoli. S'ils poussaient jusqu'au temple de la Sibylle, les interlocuteurs ne s'amuseraient pas, comme moi, à regarder les cascades de la Villa d'Este et ses jets d'eau aussi élancés que ses cyprès centenaires. Ils vont tout de suite à l'essentiel, à ce qui est le plus pressant pour eux : vieillir. Y a-t-il un art de vieillir ? Un remède à la vieillesse ?...

D'abord, la vieillesse doit être aimable. Aimable surtout avec les jeunes ; se rapprocher d'eux, vivre avec eux le plus possible, assister à leurs jeux, et, comme dit Montaigne para-

phras
autrui
eux, e
âge ve
Ils
aimab
bonhe
malhe
vieill
bonhe
nesse
qui v
la nat
dix ai
plaisi
juger
beau.
D
ment
misér
détou
de pl
de p
voisi
O
est-c
E
affair
« Ce
vieill
disai
gouv
que
man
occu
mais
ni pe
les g
l'aut
man

phrasant Platon, tâcher d'y prendre part, « pour se réjouir en autrui de la souplesse et beauté du corps, qui n'est plus en eux, et rappeler en leur souvenance la grâce et faveur de cet âge verdissant ».

Ils doivent présenter un visage souriant : « Les vieillards aimables, indulgents, passent une vieillesse qui n'est pas sans bonheur, tandis que l'homme d'humeur aigre et chagrine est malheureux à tout âge. » Il faut même tâcher d'être un beau vieillard, plaisant à voir, soigné dans sa mise, et non un vieux bonhomme négligé, laid et dégoûtant, qui fait peur à la jeunesse et qui attriste même ses contemporains. Ensuite l'homme qui vieillit doit se faire une raison. La raison consiste à suivre la nature. Or la nature ne veut pas que l'on fasse à soixantedix ans ce que l'on faisait à vingt ans. Chaque âge a les plaisirs et aussi les occupations qui lui conviennent. A en juger raisonnablement, le lot de la vieillesse est encore très beau. Voyons cela !

D'après Caton, — c'est-à-dire Cicéron, dont il est le truchement, — « il y a quatre causes qui font paraître la vieillesse misérable au commun des gens. La première, c'est qu'elle détourne des affaires. La seconde, c'est qu'elle rend le corps de plus en plus infirme. La troisième, c'est qu'elle nous prive de presque tous les plaisirs. La quatrième, c'est qu'elle est voisine de la mort ».

Oui sans doute, pour cette dernière ! Mais, pour le reste, est-ce bien vrai ? Ou est-ce vrai pour tout le monde ?

Et d'abord de quelles affaires s'agit-il ? Affaires privées, ou affaires publiques ? Mais aux deux les vieillards sont excellents : « Ceux-là, dit Caton, ne réfléchissent pas qui nient que la vieillesse soit propre aux affaires. Ils ressemblent à celui qui disait que, sur un navire, le pilote ne fait rien, parce que, le gouvernail en main, il se tient tranquille à la poupe, tandis que les uns grimpent au haut des mâts, que les autres manœuvrent sur les ponts, que d'autres vident la sentine. Les occupations de la vieillesse ne sont pas celles de la jeunesse, mais elles sont meilleures et plus importantes. Certes, ce n'est ni par la force, ni par l'agilité, ni par la vitesse que se traitent les grandes affaires, c'est bien plutôt par la prudence, par l'autorité, par les bons avis : toutes choses qui, loin de manquer aux vieillards, se trouvent en eux à un degré supé-

rieur. Moi qui ai fait, comme soldat, tribun, ambassadeur, consul, tous les genres de guerre, peut-être vous semble-je maintenant inutile. Mais j'indique au Sénat celles qu'il doit faire et comment il doit les faire... »

Et de rappeler avec orgueil que c'est lui, en somme, qui a obtenu la destruction de Carthage, la grande rivale de Rome. Il a donc, tout vieux qu'il est, joué un rôle prépondérant dans les affaires de son pays. En réalité, la vieillesse est l'âge de la politique. Jamais l'intelligence pratique n'est plus aigüe que lorsqu'elle est soutenue par l'expérience de toute une vie.

Mais, dira-t-on, les forces humaines ont leur limite, comme elles ont leur déclin ! Pour un orateur, pour un homme d'État, il est fâcheux de voir ses forces physiques et ses facultés intellectuelles s'affaiblir avec les années. Il est certain que ses poumons se fatiguent, que sa voix perd de son éclat, que sa mémoire s'obscurcit.

Cependant, on peut y remédier. La mémoire baisse avec la voix, parce qu'on ne l'exerce plus. Il importe, au contraire, de lutter de toutes ses forces contre cet affaiblissement. La voix se maintient par un exercice de tous les jours, comme se maintient l'agilité des doigts chez le musicien. Même chose pour la mémoire. Entre autres procédés, appliquez celui des pythagoriciens qui, tous les soirs, avant de s'endormir, récapitulent ce qu'ils ont fait, vu, entendu, ou appris pendant la journée.

S'il y a baisse de la mémoire chez le vieillard, les autres facultés, non seulement restent intactes, mais se développent avec l'âge : le bon sens, le jugement, la pénétration, l'intelligence générale s'accroissent. Pourtant la puissance créatrice semble bien s'oblitérer chez l'artiste, le poète, le dramaturge, le conteur ?... Cela vient sans doute de ce que cette faculté-là n'est pas purement intellectuelle, de ce qu'elle tient en partie à la nature animale de l'homme. Le mimétisme, sur quoi repose l'essentiel de l'œuvre d'art, est quelque chose de physique. Néanmoins cette règle, si c'en est une, souffre maintes exceptions. Sophocle, nonagénaire, compose *OEdipe à Colone*, une de ses plus belles tragédies. Des poètes lyriques, comme Simonide, Stésichore, Pindare ont donné leurs meilleures odes dans un âge avancé. Enfin la postérité n'a-t-elle pas conçu Homère comme un vieillard ? Ses deux

gran
A
créat
facul
cont
trava
pas
cont
met
Livre
droit
appre
beau
C
Elle
on n
javel
la fir
Mass
il co
chev
Ni la
tête.
se tr
fonct
U
sons
dimi
cond
se ro
il fa
D'ab
pren
force
espr
loin
par
corps
des p
ne p

grands poèmes seraient le fruit d'une vieillesse presque divine.

Admettons cependant que c'est l'exception. Oui, le génie créateur est en baisse chez le vieillard. Mais combien les autres facultés restent vigoureuses! Platon, presque centenaire, continue à professer. De même, Zénon et Cléanthe. L'étude, le travail intellectuel est toujours possible. Seulement, il ne faut pas se laisser rouiller, ni engourdir. Il faut travailler, continuer à apprendre. Caton cite son propre exemple : il se met aux lettres grecques dans sa vieillesse. Il écrit alors son Livre des Origines, son Traité sur le droit des augures, sur le Droit des Pontifes, sur le Droit civil... Socrate, mourant, veut apprendre à jouer de la lyre, uniquement pour savoir, pour la beauté de la chose.

Ce genre d'occupations n'exige pas la force d'un athlète. Elle serait, d'ailleurs, inutile au vieillard. A soixante-dix ans, on n'a plus le goût de courir dans le stade, ou de lancer le javelot. Cependant, il y a des vieillards qui conservent jusqu'à la fin une vigueur juvénile : « Vous n'ignorez pas ce que fait Massinissa, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-dix ans : quand il commence un voyage à pied, il l'achève sans recourir au cheval. Lorsqu'il l'entreprend à cheval, il n'en descend plus. Ni la pluie, ni le froid ne peuvent jamais lui faire couvrir la tête. Son corps est exempt de toutes les infirmités. Et ainsi il se trouve toujours apte à remplir tous les devoirs et toutes les fonctions de la royauté... »

Un cas comme celui-là est, lui aussi, exceptionnel. Laissons le corps tranquille : il est trop naturel qu'il subisse une diminution avec la vieillesse. Mais l'esprit triomphe d'elle, à condition de suivre une thérapeutique appropriée. « Il faut se roidir contre la vieillesse et corriger avec soin ses faiblesses ; il faut lutter contre elle comme on lutte contre la maladie. D'abord ménager notre santé, user d'un exercice modéré, ne prendre de nourriture que ce qu'il en faut pour réparer nos forces, non pour les accabler. Ensuite et surtout nourrir notre esprit et notre cœur... L'esprit doit être tendu comme un arc, loin de languir et de succomber... Absorbé par mes études et par mes travaux, je n'ai pas à regretter beaucoup les forces du corps. Je visite mes amis. Je vais souvent au Sénat. J'y apporte des propositions longuement et profondément mûries. Et si je ne pouvais pas faire tout cela, je me plaindrais encore à m'oc-

euper dans mon lit, de ce que je ne pourrais exécuter. Mais j'en ai conservé la faculté, à cause de la vie active que j'ai toujours menée. C'est ainsi qu'on vieillit peu à peu sans s'en apercevoir et, qu'au lieu d'être abattu tout à coup, on ne s'éteint qu'à force de vivre. »

Le plus grand grief qu'on puisse formuler contre la vieillesse, c'est qu'elle nous prive d'une foule de plaisirs.

Il sied, au contraire, de l'en féliciter. La volupté est l'ennemie de la raison : la vieillesse nous en débarrasse. Elle nous soustrait à l'esclavage de la chair. Elle nous délivre d'un maître dur et tyrannique, qui nous inflige plus de tourments qu'il ne nous procure de jouissances. « Il faut louer la vieillesse de ne désirer passionnément aucune sorte de plaisir. » Pour ceux de l'amour, la vieillesse finit par ne plus les désirer du tout : « Alors on ne souffre pas d'être privé de ce qu'on ne désire plus. » Sophocle, à qui l'on demandait s'il jouissait encore de ces plaisirs, fit cette réponse : « Que les dieux veuillent m'en préserver ! Je les ai abandonnés aussi volontiers que j'eusse quitté un maître sauvage et furieux. Pour ceux qui sont avides de ces choses-là, il peut être fâcheux et pénible d'en être privé. Mais, pour qui en est pleinement rassasié, la privation est préférable à la jouissance, si l'on peut appeler privation l'absence d'une chose que l'on ne désire point... »

La vieillesse a d'autres plaisirs et, si elle en éprouvait le besoin, d'autres consolations. Les plaisirs de l'esprit, qui deviennent toujours plus vifs avec l'âge, sont au-dessus de tout. Mais, à côté de ceux-là, il reste encore à glaner bien des agréments dans la vie : par exemple ceux de la table et de la conversation. Cette dernière fait les délices des vieillards : causer, c'est leur plaisir suprême. Cela ne les empêche pas, d'ailleurs, de goûter, avec la modération qui convient à leur âge, les jouissances de la bonne chère : « Certes, dit le vieux Caton, j'aime beaucoup les royautés de table établies par nos ancêtres et les discours prononcés, la coupe en main, par le roi du festin, à la manière de nos pères. J'aime aussi, comme Xénophon dans son *Banquet*, boire dans ces coupes légères qui ne font qu'humecter le gosier, devant un bon feu, ou au soleil, en hiver, — au frais, en été. C'est ainsi que j'ai cou-

tume de vivre dans ma maison de campagne de la Sabine : je suis tous les jours en festin avec mes voisins, et, tout en devisant sur divers sujets, nous prolongeons ces réunions aussi avant dans la nuit que nous pouvons... »

Il y a aussi les plaisirs de l'agriculteur et du propriétaire.

De quel cœur, avec quel accent de dévotion, de reconnaissance pour la terre qui les lui donne, ce vieux paysan madré sait nous en parler !

« Ce ne sont pas seulement ses fruits qui me charment, c'est aussi la nature et la vertu de la terre ! Toujours docile à la main qui la gouverne, elle ne rend jamais qu'avec usure ce qu'elle a reçu !... Que vous dirai-je de la plantation, de la naissance, de l'accroissement de la vigne !... Voyez-vous comme avec ses vrilles, qui semblent autant de mains, elle embrasse tout ce qui paraît se présenter à elle ? Pour l'empêcher de s'épuiser en jets superflus, l'art du vigneron promène habilement le fer sur ses sarments multipliés et vagabonds. Ainsi, au retour du printemps, sur les ceps qui ont été laissés, on voit, comme aux articulations des sarments, poindre le bourgeon où se montre bientôt la grappe. Celle-ci, fécondée par le suc de la terre et la chaleur du soleil, grossit, est d'abord âpre au goût, s'adoucit ensuite en mûrissant, et, à la faveur du pampre qui la couvre, jouit d'une douce chaleur sans être exposée à la trop vive ardeur du jour. Y a-t-il rien de plus riant, de plus beau que la vigne avec ses pampres et ses raisins ?... Mais je ne puis me rassasier du plaisir que j'éprouve à vous faire connaître les délassements, les délices de ma vieillesse ! »

C'est à la campagne que doivent vivre les vieillards. Non seulement l'air y est plus sain pour eux que partout ailleurs, et ils y trouvent avec la tranquillité un milieu, une nourriture appropriés à leur âge, mais elle est la conservatrice de toutes les vertus domestiques, elle protège la dignité de leur vie.

Tous les grands ancêtres, les vrais pères de la patrie, les grands soldats, les grands hommes d'État, furent d'abord des paysans, qui ont commencé par tenir le manche de la charrue.

Toutefois, il importe de le répéter et d'y insister : la vieillesse n'est point, par elle-même, un état de béatitude, — tant

s'en faut ! Les rides et les cheveux blancs ne donnent aucun droit ni à la santé, ni à la sagesse, ni à l'intelligence, ni aux honneurs, ni à la félicité. Une vieillesse parfaite est le fruit de toute une vie bien employée, active, laborieuse, modérée, intelligente et vertueuse. L'euphorie des derniers jours est à ce prix. De là, les respects qui entourent la vieillesse, les honneurs qui lui sont spontanément décernés.

« C'est une chose bien honorable pour nous, si peu important et si banal que cela paraisse, de voir le monde nous saluer, venir au-devant de nous, se retirer, se lever à notre approche, nous faire cortège, nous reconduire, nous consulter... Dans notre Sénat, les augures les plus âgés ont la préséance même sur les chefs revêtus de l'autorité suprême. Quelles sont les voluptés corporelles que l'on puisse comparer à des prérogatives aussi flatteuses ? »

Et le vieux Caton, entraîné par son enthousiasme sénile, ose avouer le fond de sa pensée ? « S'il n'y avait que des vieillards, on vivrait mieux et plus sagement. A eux, l'intelligence, la raison, la prudence. Sans les vieillards, les États n'existeraient plus ! » Ils sont les fondements des républiques.

Nous voilà loin de ceux qui chantent aujourd'hui : *Giorinezza ! Giorinezza !* Les descendants des Curius et des Catons ont retourné la politique des ancêtres.

Le dernier argument contre la vieillesse, et il est d'importance : c'est qu'elle est proche de la mort.

Évidemment. Mais on peut répondre à cela que « la mort n'est pas plus prochaine pour un vieillard que pour un jeune homme ». Tous les âges y sont également exposés. C'est le sort commun. Pourtant, comme s'il se rendait compte que cette raison n'est pas très solide, l'auteur du *De Senectute* sent le besoin de recourir à d'autres consolations. Par exemple, celle qu'on éprouve à contempler, avant de mourir, une vie bien remplie et à se dire : « Je ne suis pas né en vain ! » L'argument le plus fort, et peut-être le seul valable, c'est, pour l'homme parvenu à un âge très avancé, la satiété de la vie. Ce sage renoncement serait le fruit de la vieillesse, comme la vieillesse heureuse est le fruit d'une belle vie. Un moment vient où, tout naturellement, on se sent mûr pour partir. On se détache de l'existence, comme le fruit se détache de l'arbre.

On a vieilli peu à peu, sans s'en apercevoir. On n'est pas brisé tout à coup : *on meurt à force d'avoir vécu.*

Et puis il y a l'espérance de retrouver ailleurs des amis, des êtres chers. La conversation commencée sous les oliviers de Tibur se poursuivra sous les myrtes des Champs-Élysées. Et, sur cette promesse d'avenir, le vieillard entonne avec allégresse son chant du départ : « Non seulement, je désire aller joindre ceux que j'ai connus, mais ceux aussi dont j'ai entendu rapporter, ou lu, ou écrit les belles actions. Le jour de mon départ, il sera bien difficile de me retenir. Je ne voudrais pas être rajeuni comme Pélidas. Si quelque dieu me donnait de repasser de cet âge à l'enfance et de vagir de nouveau dans les langes, je le refuserais certainement... O le beau jour que celui où je partirai pour cette assemblée céleste, ce conseil divin des âmes, et où je m'éloignerai de cette tourbe et de cette fange terrestres ! Voilà pourquoi... ô Scipion, ô Lélius, la vieillesse est légère pour moi ! »

Tel est, à peu près, l'essentiel, en tout cas le meilleur des consolations que la sagesse antique offrait à la vieillesse.

Les moralistes païens n'ont fait que reprendre et développer ces thèmes, sans y rien ajouter d'original. Je n'y découvre d'un peu neuf que cette remarque de Sénèque : c'est que la vieillesse donne à la saveur de la vie son suprême bouquet. Il a même rencontré de jolies comparaisons pour dire cela : « Les fruits sont plus recherchés quand la saison s'avance, et, l'enfance est plus belle quand elle s'achève. Les buveurs trouvent plus de plaisir aux derniers traits qu'ils boivent, à la gorgée dernière qui les noie et qui consomme leur ivresse. Ce que la volupté a de plus intense, elle le garde pour la fin. »

Tout cela est charmant et, sans doute, très consolatoire : est-ce bien consolant ? Les modernes peuvent estimer que les anciens n'étaient pas difficiles, ni exigeants en cette matière. Mais ont-ils trouvé mieux ?

COMMENTAIRE MODERNE

La vieillesse, qui n'a jamais eu le don de plaire, n'a jamais été plus discréditée qu'aujourd'hui : ce n'est pas seulement de la malveillance, c'est de l'hostilité, pour ne pas dire

plus. Jusqu'ici, de tels sentiments n'avaient été constatés que chez certaines peuplades sauvages et particulièrement arriérées. En général, les vieillards de la tribu sont considérés comme détenant des secrets utiles ou dangereux. Pour cette raison, on les tolère, on les craint. Chez les modernes civilisés, la vieillesse a perdu tout prestige. On ne croit plus à sa sagesse. Un vieux ne peut être que ramolli, ou gâteux, ou complètement imbécile. Il est méchant, plein de mauvaises intentions, de ruses scélérates. Il est assoiffé du sang de la jeunesse. Ce ne sont pas seulement les anti-militaristes qui dénoncent avec dégoût ceux qu'ils appellent « les vieillards sanglants ». Pour le bolchévisme et le communisme, ce sont des bouches inutiles qu'il vaut mieux supprimer, ou laisser mourir de faim. De plus, ce sont des « réactionnaires », des rétrogrades, qui entravent, ou qui retardent la marche de la révolution. Il est plus expéditif de s'en débarrasser que de discuter avec eux.

Ainsi, la jalousie animale que se portent les différents âges a été systématisée en doctrine et cette doctrine mise au service des plus bas instincts révolutionnaires. Mobilisation générale de la jeunesse non seulement contre le passé qui ne peut être que détestable et absurde, mais contre les générations qui l'ont précédée : il faut entendre avec quel mépris les jeunes hitlériens parlent des « vieux » ! Certes, ceux-ci n'ont pas le privilège exclusif de l'intelligence. Mais quels inquiétants régimes que ceux-là, qui mettent au rancart, avec l'intelligence et la culture bourgeoises, la sagesse modératrice des hommes mûrs, et qui, finalement, en arrivent à mettre hors la loi la pensée et l'esprit ! Tout cela pour exalter uniquement ce qu'ils dénomment « le dynamisme », c'est-à-dire, pour parler franc, la force brutale. Michelet, dans sa *Bible de l'humanité*, stigmatise énergiquement ces régimes : après l'orgie militaire avec Alexandre et ses successeurs, l'orgie plébéienne avec les Césars. Après l'apothéose du soudard, l'apothéose de la brute. Il me semble que nous y sommes...

Vous rappelez-vous l'histoire des ambassadeurs de Lacédémone assistant, à Athènes, à une représentation dramatique et se levant pour faire place à un vieillard ?... Aujourd'hui, on ne cède plus sa place à personne, même en autobus, même à une vieille dame, pas plus les jouvenceaux que les ambassadeurs.

Les anciens employaient contre la vieillesse une thérapeutique surtout spirituelle. Nos méthodes et nos remèdes sont surtout matériels. Tandis qu'ils s'adressaient tout d'abord à l'âme, qu'ils s'efforçaient de la prémunir et de la fortifier contre les misères de l'âge, notre traitement ne sort guère de la médecine. Nous nous préoccupons surtout de prolonger la vigueur du vieillard, nous lui faisons espérer un rajeunissement complet. Que de tentatives en ce sens! tentatives bruyamment annoncées par la réclame et vantées comme donnant des résultats définitifs! Qu'on se rappelle le traitement par l'eau de mer de René Quinton. Et les greffes et les injections de sérums reconstituants! Comme ce serait commode et agréable de se rajeunir ainsi à volonté!... A ce propos, un de mes amis, médecin, m'écrit: « Un de mes malades s'est fait planter une greffe quand il avait soixante-cinq ans. Pendant des semaines, il a eu la fièvre et il a dû s'aliter. A la guérison, il était plus abattu et plus flasque que jamais. Tous ces prétendus remèdes sont inopérants. » Quelle déception! Et comme je voudrais que mon ami se trompât ou exagérât, non pas certes pour prolonger ma vie, mais pour abrégier ou enrayer toutes les souffrances séniles!

Et ainsi on n'ose pas trop dire qu'il n'y a plus de vieillards. Mais on prétend qu'il n'y a plus de vieilles femmes. Les instituts de beauté y auraient mis bon ordre. Plus de vieilles filles non plus: on ne parle que de « jeunesses prolongées ». Des massages savants, des points de suture habilement dissimulés dans les cheveux retendent les peaux fripées et raffermissent les chairs molles. Comme une faïence craquelée ou un plat en morceaux, un visage féminin peut à peu près se raccommoder. Je connais des sexagénaires qui ont su conserver la fraîcheur de leur teint et la souplesse de leur épiderme, ou, tout au moins, en donner l'illusion, — à distance. Mais, avec tout cela, on meurt autant qu'avant. On peut prolonger sa jeunesse, mais on ne prolonge pas sa vie. Il semble même qu'à chaque nouveau progrès, ou à chaque invention de la médecine corresponde un pullulement de maladies inconnues, une recrudescence des anciennes. Jamais les affections cardiaques, les appendicites, n'ont été plus fréquentes qu'aujourd'hui. Et d'ailleurs tous ces rajeunissements artificiels empêchent-ils de sentir cruellement les ravages physiques, les décadences et les

déchéances de l'âge ? Cet âge, on le connaît trop, et cela suffit pour vous empoisonner l'âme, quand vous n'y êtes pas résigné.

Pourquoi ne pas accepter simplement de vieillir ? Pourquoi continuer à s'habiller comme une jeunesse quand on a dépassé l'âge d'être grand-mère ?... Je retrouve, dans *le Temps d'aimer* de Gérard d'Houville, ce charmant portrait d'une vieille dame, qui non seulement accepte sa vieillesse, mais qui semble y mettre autant de coquetterie que de grâce. Cette vieille dame porte, d'ailleurs, un nom qui oblige. Elle s'appelle M^{me} La Charmotte : « C'était une très jolie vieille, dans sa robe de chambre en broché violet. Autour du cou, une ruche de dentelle. Ses bras, encore beaux, étaient nus hors d'un flot de dentelles cousues en engageantes, aux manches demi-longues. Ses cheveux poudrés étaient relevés au-dessus du front en une belle onde de neige, qu'un exquis bonnet de tulle encadrait. Elle se mettait aux joues un rien de rouge qui achevait de faire d'elle la sœur d'un pastel du « dix-huitième ». Des bagues brillaient à ses doigts gras et fins du bout. De temps en temps, impatiemment, elle tapait le sol avec le haut talon de son petit soulier, lequel était de chevreau noir et à grande boucle de marcassite : cette boucle se découpait sur le bas mauve à coin brodé. Un mouchoir parfumé de son parfum favori étalait ses broderies sur la table, à côté des larges bécicles d'écaille que M^{me} La Charmotte chaussait quelquefois coquettement, parce que « cela faisait bien », — car elle avait gardé des yeux excellents... »

Cette Charmotte, avouons-le, est une privilégiée. Les « jolies vieilles », dont parlait M^{me} de Maintenon, ne sont pas précisément très communes. Et c'est ce qui fait le charme des « Charmottes ».

Elles font profession d'aimer la jeunesse, si elles-mêmes lui ont dit adieu sans arrière-pensée. Voilà qui est bien. On se rappelle que la sagesse antique, elle aussi, recommandait aux vieillards de s'entourer de jeunes, d'assister à leurs jeux, même d'y prendre part, s'ils le peuvent sans ridicule... Mais cette figuration juvénile n'est guère plus pour eux qu'un décor, un amusement de leurs yeux et de leur imagination. En réalité, le contact est à peu près impossible entre les vieux et les jeunes. On ne se comprend plus, on n'a plus les mêmes goûts, les mêmes plaisirs. Que dis-je ? On se sent obscurément

des ennemis, des concurrents jusqu'au bord de la tombe. Racine n'aimait pas le vieux Corneille : il est infiniment probable que cette malveillance, cette jalousie secrète était réciproque. Les vieux chats donnent des coups de patte à leurs petits. Pour rendre possibles les relations entre les deux âges, il faut l'affection, le tendre intérêt d'un père ou d'un grand-père pour sa descendance ou sa progéniture. Ou bien, il faut qu'une idée religieuse intervienne, une intimité de maître à disciple. Un directeur spirituel peut se rapprocher d'un catéchumène ou d'un pénitent, comme un professeur de philosophie, d'un élève préféré. Encore vaut-il mieux que le maître ou le directeur soit, lui aussi, un jeune homme. Un jeune Père Clérissac, dominicain, a eu certainement plus d'influence sur un Ernest Psichari, que n'en auraient eu les Catons de son ordre.

Cette affection des ascendants est souvent sans réponse de la part des descendants. Comme me le disait avec mélancolie le père d'un enfant très gâté : « l'affection descend, elle ne remonte pas ». Le vieil homme est mal payé de s'être mis en frais d'amour pour les jeunes. Mais on doit reconnaître aussi que les réserves d'amour sont assez limitées dans le cœur humain. Un autre me disait : « Aimer ses enfants, passe encore ! Mais ses petits-enfants ?... J'avoue que les miens ne m'intéressent que modérément ! »

Le rapprochement est décidément très difficile entre les deux âges extrêmes de la vie.

Quel avantage y a-t-il à se donner l'illusion de la jeunesse au contact des jeunes, quand non seulement on est bien assuré de leur être supérieur, mais quand on a conscience d'être entré dans une vie nouvelle qui n'a rien à envier à celles qui l'ont précédée ?

C'est une vanité commune à tous les âges de croire qu'après soi il n'y a plus que décadence et caducité. Les moins de vingt ans qui méprisent leurs aînés sont méprisés par leurs cadets. Je me rappelle que, lors de mes débuts dans l'Université, mon recteur, un peu inquiet de ma mine très juvénile, me demanda mon âge. Je répondis avec confusion et humilité :

— Monsieur le recteur, je suis très vieux : j'ai vingt-deux ans !

Il est entendu, dans l'armée, que, passé soixante ans, on n'est plus bon à rien : « des généraux jeunes comme Bonaparte, voilà ce qu'il nous faut ! » C'est bien probable. Et pourtant on garde les vieux le plus longtemps possible, dans de hauts postes, où les qualités d'endurance physique ne sont plus nécessaires et où celles de l'esprit réclament la première place.

En réalité, une carrière nouvelle commence avec la soixantaine. Elle peut se prolonger très loin, jusqu'à la complète décrépitude, qui quelquefois ne se produit pas. Des nonagénaires meurent dans la plénitude de leurs facultés intellectuelles et même dans une vigueur physique suffisante à leur nouveau genre de vie. J'ai vu le cardinal de Cabrières faire, à quatre-vingt-douze ans, une conférence qui dura une heure et demie : il parla debout, sans notes, et en conservant jusqu'à la fin le contact avec son auditoire : ce qui n'arrive pas à tous les conférenciers.

J'ai un ami septuagénaire, homme de foi ardente, considéré par certains comme un illuminé, un esprit chimérique et dangereux, et qui, avec cela, est un réalisateur et, par certains côtés, un esprit des plus positifs. Parti de rien, il a édifié une fortune considérable ; il a fondé une foule d'entreprises qui sont en plein rendement ; il a défriché et colonisé des régions entières. Il pourrait se reposer sur l'œuvre accomplie. Pas du tout ! Il ne voit là qu'une première étape qu'il s'agit maintenant de dépasser. L'âge des grands espoirs et des vastes pensées vient seulement de s'ouvrir pour lui. Après avoir fondé des établissements industriels, il rêve de créer des universités, de bâtir des églises, de civiliser des continents. Ancien professeur d'histoire, — car cet homme d'action a commencé par être un pédagogue, un homme de plume et d'écritoire, — il me cite l'exemple du cardinal Ximènes, ou du cardinal Fleury, qui commencèrent, après soixante-dix ans, leur carrière d'hommes d'État. L'essentiel, me dit-il, est d'avoir une foi au cœur et de se bien porter. Et c'est ainsi que ce septuagénaire, grâce à un régime attentif, se maintient en santé. Et c'est pourquoi cet homme d'affaires commence et achève sa journée par une lecture de saint Paul, le type pour lui de l'apôtre et de l'homme d'action, et par une demi-heure de méditation. Par-dessus les occupations les plus terre

à terre, il vit dans une exaltation continuelle de la pensée...

Les missionnaires, les chefs d'ordres religieux, si vieux soient-ils, trouvent de même, dans leur zèle d'apostolat, des ressources d'énergie et d'activité inimaginables. Certains prétendent qu'on n'est vaincu, à la guerre, que lorsqu'on le veut bien. En serait-il ainsi pour la vieillesse? Ne serait-on vieux que lorsqu'on accepte de vieillir?

Les politiciens, en général, manifestent une belle résistance à l'âge. Chez certains, on dirait que les années décuplent les forces morales avec la lucidité de l'intelligence. Pour ne pas parler d'un Talleyrand, qu'on songe à un Clemenceau, à un Jules Cambon! La politique serait-elle décidément l'emploi de la vieillesse? L'esprit pratique a-t-il besoin de se décanter, de mortifier avec les années un excès de richesse, une exubérance aventureuse? En tout cas, nous voyons les vieux politiciens se cramponner à la politique. C'est la mort dans l'âme qu'ils renoncent au pouvoir et aux honneurs. Ils n'y renoncent jamais complètement. La première occasion les trouve toujours prêts...

Ceux qui sont écartés du pouvoir ont, comme M. Thiers, la consolation de leurs « chères études ».

Peut-on vraiment travailler jusqu'au bout? Une grande activité intellectuelle est-elle permise à la vieillesse? Il en est une foule d'exemples illustres. Avec des yeux et une santé passables, n'importe qui peut travailler, se tenir au courant, se documenter, lire, écrire et juger. Mais créer? Peut-on encore créer, passé un certain âge? Les exemples affirmatifs ne manquent pas non plus. On peut soutenir que les plus beaux vers de Victor Hugo et de Lamartine, les plus profonds, les plus concentrés, les plus purs d'accent, sont les derniers. Mais il ne faudrait pas abuser de cas exceptionnels, comme celui de l'*OEdipe à Colone*. Il est certain que l'élan, la puissance, l'éclat de l'imagination ont baissé. Même en supposant que toutes ces facultés demeurent intactes, on n'a plus la même confiance en soi. On ne voit plus son œuvre avec la même foi, le même amour. On a vu trop de choses. La satiété vient. Le monde se décolore, la représentation de la vie n'inspire plus autant d'intérêt, parce que la vie elle-même devient sans intérêt.

Dans l'ordre spéculatif, un changement pareil se produit. Le temps des grandes découvertes scientifiques, des grandes

aventures métaphysiques est passé. On n'invente plus de systèmes, on nourrit même, à leur égard, une déliance grandissante. Mais le sens du réel, la pénétration critique, l'intuition historique du passé, la faculté de juger, se conservent et même se développent. Et ainsi, dans le champ intellectuel, la vieillesse peut fournir encore de beaux états de service.

Restent les plaisirs de cet âge. Quels sont ceux qui lui sont permis ?

En cela, nous n'avons pas de règles aussi nettement définies que les anciens. Nous n'avons pas de méthode pour combattre la sénilité, et par exemple pour entretenir la mémoire, la jeunesse d'âme, la volonté de rester jeune, ni même les forces physiques. Nous ne nous préoccupons pas davantage de mesurer nos plaisirs. On abandonne son régime au caprice de l'inspiration ou aux exigences de la sensualité.

La règle devrait être : abstinence et modération. Et elle devrait s'adapter aux tempéraments comme aux caractères. Un moment arrive où il faut décider qu'on n'ira plus ici ou là, qu'on ne mangera plus de ceci, qu'on ne boira plus de cela, qu'on ne dinera plus en ville, qu'on n'ira plus au théâtre. M. de Fontanes, premier grand-maitre de l'Université de France, disait qu'il ne connaissait rien de plus agréable, « après un bon dîner, qu'un bon ballet bien indécemment ». M. de Fontanes mourut de congestion. Les plaisirs de la table et même les simples plaisirs de la vue peuvent être funestes aux vieillards. Un courant d'air, sur les marches du Casino, assassine telle vieille dame imprudente, qui n'a pas pu renoncer à courir les villes d'eaux, ni à se coucher tard. La sagesse antique disait au contraire qu'il faut être vieux de bonne heure, si l'on veut l'être longtemps, à moins qu'on ne préfère la maxime dangereuse : « courte et bonne ». Mais on sait à quoi l'on s'expose.

Ne pas trop sortir, ne pas trop se montrer : il semble bien que ce soit d'une bonne hygiène et d'une sage conduite pour la vieillesse. Ne pas avoir trop la prétention de se mêler aux jeunes. Un vieux visage les assombrit : il leur met sous les yeux le *memento mori*. C'est le rappel de la tombe. Même la vue d'un vieillard illustre a pour eux quelque chose de déplaisant, si elle ne leur est masquée par la gloire. Ce n'est pas la

vieillesse qu'ils saluent dans le vieil homme, c'est le laurier immortel.

Enfin nous ne savons pas, comme les anciens, nous préparer au grand départ. « La vie méditation de la mort », est bien loin de nos préoccupations. Le catholicisme lui-même semble avoir fort adouci, en cela, la rigueur de ses préceptes, ou plutôt la frivolité des temps nouveaux a fait fléchir la règle. Au *xvii^e* siècle, les morts chrétiennes, au sens strict du mot, étaient fréquentes. Il y en eut un nombre considérable de particulièrement héroïques ou édifiantes, surtout les morts de ceux ou de celles qui avaient scandalisé leurs contemporains : celle de la princesse Palatine, — pour ne parler que des plus fameuses, — de la duchesse de La Vallière, de *M^{me}* de Montespan, de *M^{me}* de Monaco, qui mourut « n'ayant plus figure humaine », — ou celles même de criminelles, comme la Brinvilliers ou la Voisin... On n'avait pas peur de la mort. On l'attendait de pied ferme, on s'y préparait longuement et on la regardait bien en face, quand elle était là. Un ministre comme Pontchartrain, croyant son heure prochaine, donnait sa démission de chancelier, et, malgré les instances du Roi et de ses proches, allait s'enfermer à l'Oratoire, et, pendant des années entières, ne vivait plus que dans la méditation de la mort...

Mais, encore une fois, tout cela suppose des temps paisibles, une vie large et assurée, ou tout au moins les loisirs et la tranquillité d'une modeste aisance. Nous n'avons guère envisagé que ceux qu'on appelle « les heureux de ce monde ». Quelle consolation offrir au troupeau des misérables, à ceux pour qui l'existence n'est, jusqu'au bout, que souffrance et privations, — à l'immense foule pour qui vieillir est la pire des calamités?

Et pourtant les uns et les autres se rejoignent en une commune misère : l'égalité devant la douleur.

ACCEPTATION

Un de mes confrères, romancier, historien, homme d'imagination, de vie intérieure intense, m'écrivit ceci :

« J'ai passé la soixantaine. Vous voulez savoir mon état : le voici.

« Physiquement, je me porte assez bien, quoique mes tares congénitales se précisent de plus en plus. Je crois connaître la maladie, ou les maladies, dont je mourrai. Et, déjà, il m'arrive d'en souffrir, de temps en temps. Mais je me porte mieux que je ne me suis jamais porté. Moralement, je crois constater en moi, sinon absolument une augmentation des facultés intellectuelles, du moins une lucidité d'esprit de plus en plus grande, et avec cela un sentiment de libération, une sérénité, une paix, que je n'avais pas encore éprouvés.

« J'apprécie tout cela d'autant plus que j'ai eu une jeunesse douloureuse, inquiète, tourmentée, sans sécurité, avec l'angoisse continuelle du lendemain, le souci de charges écrasantes. Comment ai-je pu m'en tirer? Il y a sans doute des grâces d'état, dont la plus salutaire est une totale inconscience. Si j'avais eu l'idée bien nette de toutes les fatalités qui pesaient sur moi, il est probable que je me serais laissé vaincre. Les fatalités physiques sont les moindres. Sauf une crise d'arthrite qui a duré près d'une année, je n'ai pas eu de maladies graves. Mais, pendant toute mon enfance et ma première jeunesse, j'ai été sujet à des malaises et à des bobos continuels. Avec cela, une irritabilité nerveuse, qui faisait de moi un perpétuel écorché. Je suis né fatigué, endolori, d'une sensibilité en équilibre instable, affolée pour un rien. Et cela a duré pendant des années. J'ai beaucoup souffert de cette irritabilité nerveuse, encore exaspérée par l'affaiblissement consécutif à la croissance, par les privations, une alimentation défectueuse, un genre de vie anti-hygiénique.

« A ces causes de dépression s'ajoutaient des réactions morales non moins déprimantes. Mon imagination m'a fait souffrir peut-être plus que mon corps. Pendant plusieurs hivers, sur des symptômes superficiels, je me suis cru phthisique. J'ai fait mes adieux à la vie et j'ai salué la chute des feuilles avec les jeunes poitrinaires de Millevoye et de Loisa Puget. Et puis, peu à peu, mes conditions de vie et d'hygiène s'étant améliorées, ma santé s'est affermie, l'équilibre physique s'est établi. A présent, ayant dépassé la soixantaine, je ne me sens pas précisément plus robuste : il est même évident que mes forces, comme mon agilité, ont sensiblement diminué, mais le *tonus* vital est devenu beaucoup plus égal. Et je souffre aussi beaucoup moins. Me serais-je habitué à la souffrance?

En tout cas, la douleur a moins de prise sur moi et il me semble qu'elle s'atténue, qu'elle devient de plus en plus rare : de sorte que je puis parler, avec toutes les restrictions qui s'imposent, d'une sorte d'euphorie physique, que l'âge m'aurait apportée.

« Certes, j'ai toujours des soucis d'avenir, — si restreint que soit désormais le champ de cet avenir. Aujourd'hui, d'ailleurs, au milieu des crises que nous traversons, peut-il en être autrement ? Qui ne se demande avec inquiétude de quoi le lendemain sera fait ? Néanmoins mes angoisses n'ont pas l'acuité tragique d'autrefois. Je suis plus rassuré sur mes conditions d'existence. J'attache aussi moins d'importance à ces questions matérielles. Je suis plus détaché de tout ce qui me paraissait jadis absolument indispensable. Une sorte d'indifférence m'est venue à l'égard de mon sort en ce monde. Et je m'attends à tout.

« La chose la plus précieuse pour moi, le plus grand bienfait que je doive à la vieillesse, c'est la libération passionnelle.

« Se sentir un libéré, quel rêve, quelle quiétude délicieuse ! Le *toro* fatigué ne se laisse plus affoler par l'oripeau rouge du *banderillero*. C'est l'amour sans ailes, a dit quelqu'un. Pour notre tranquillité de vieillards, élevons des temples et des autels, répandons des libations en l'honneur de cette divinité frigide qu'est l'Eros Aptère. Nous sommes mûrs pour répéter avec le jeune Alfred de Musset :

Amour, maître du monde, exécration folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie !...

« Nous savons trop que l'amour, — j'entends l'amour-passion, ce que mon ami Émile Baumann appelle l'amour-égarement, — n'est pas précisément une partie de plaisir. Voilà longtemps que je suis persuadé non seulement que c'est la plus déraisonnable des folies, mais la plus ingrate des affaires, celle qui paie le moins, où on est le plus volé. Il paraît qu'il y a toujours des « vieux marcheurs ». Moi, je ne marche plus. Quelle joie, quand on a beaucoup souffert d'avoir « marché » !...

« Rappelons-nous seulement ce que l'on souffre, dans cet état ridicule et pitoyable ! Les humiliations, les contacts souvent répugnants (dans l'amour-égarement), les vilénies qu'il faut frôler, les tourments de toute sorte, parmi lesquels

les soucis d'argent, qui ne sont pas les moins cuisants, enfin la peine et les dégoûts dont il faut payer de fuyantes jouissances ! Et la torture de poursuivre un être qui ne vous aime pas, qui ne pourra jamais vous aimer, ou, à mettre les choses au mieux, qui ne vous aimera jamais comme vous voulez être aimé. Allons plus loin ! Admettons une parfaite et bien improbable réciprocité dans l'amour. Quelle détresse de sentir tout de suite ce qu'il y a d'éphémère dans une passion qui se veut éternelle et qui est condamnée à se trainer dans le mensonge pour se prolonger désespérément. Et pourtant il faut y avoir passé. Autrement, on croirait avoir été privé du seul bien de la vie. Quelle misère et quelle duperie !...

« L'amour-passion est si loin que je ne le comprends plus, que je n'en ai même plus idée. Restent les affections de tout repos : tendresse conjugale, tendresse de l'amour assoupi, à condition qu'il ne s'y mêle plus aucun élément passionnel, enfin les joies pures de l'amitié. Mais ces sentiments qui peuvent être délicieux, nous les dominons, nous en sommes les maîtres. C'est ce que j'appelle la libération. On se donne sans être esclave. On se donne gratuitement. On n'attend plus rien en retour. On prend ce qui s'offre, sans illusions, et dans une grande paix... Bénie soit la vieillesse qui vous ménage de telles joies !...

« Dans l'ordre intellectuel, le bienfait de l'âge est peut-être encore plus grand. Jamais je n'ai tant joui par l'esprit, jamais je n'ai senti mon intelligence plus en éveil, — j'entends l'intelligence pure, indépendamment de l'imagination, du don verbal, de tout ce qui tient à la nature physique du talent.

« En ma qualité de romancier, j'ai cru longtemps que la faculté la plus haute de l'esprit, c'était d'imiter la vie, et, comme nous disions fastueusement, le don de « créer » : imaginer une intrigue, camper des décors, des personnages, les suivre à travers les péripéties d'une destinée artificielle, cela m'a paru longtemps le summum de l'invention. Cela m'éblouit moins aujourd'hui. Dans ce mimétisme où il entre une grande part de métier, de virtuosité acquise, la part de l'invention proprement dite peut être fort restreinte, ou même nulle. C'est un jeu dont tout le monde, ou presque, se croit capable. A tout instant, je reçois des lettres de gens qui me disent : « Ah ! monsieur, si vous saviez quel beau roman il y

aurait à écrire avec ma vie ! », et qui l'écrivent en effet : c'est l'histoire de Tartempion. Même les histoires extraordinaires ne m'intéressent qu'autant qu'elles me révèlent quelque coin ignoré de l'âme humaine, ou qu'elles mettent en lumière quelque idée essentielle. Et même je me demande si cette idée, cette vérité psychologique, ne serait pas mieux exprimée, jugée et mise en sa place, par des procédés autres que ceux du roman ou du théâtre. C'est moins l'éclat d'une idée que sa justesse qui me touche. La vie est trop courte pour que je sois désormais avide d'autre chose que de vérité.

« Je suis moins ébloui par le mimétisme de l'art, peut-être aussi parce qu'il m'a été rendu plus facile par la virtuosité professionnelle. Et sans doute encore parce que je n'ai plus, devant la vie, et devant l'art qui l'imité, mes étonnements juvéniles, parce que la fraîcheur du monde, la virginité de l'émotion est à jamais perdue pour moi. Ce qui compense cette perte, c'est la méfiance, le sens de plus en plus aigu de l'artifice esthétique ou littéraire. Grâce à cette méfiance, à cette horreur de l'artifice, je me suis délivré de tous mes snobismes de jeunesse, de tous les enthousiasmes absurdes, de toutes les naïvetés du jouvenceau, qui n'a encore rien vu, qui ne sait rien de la vie et qui croit la trouver dans le monde imaginaire de la littérature. Je suis en garde contre les génies inconnus et les gloires hebdomadaires lancées par la réclame. Je ne crois pas qu'il suffise d'être jeune pour avoir du talent. J'avoue même que plus je vais, plus je me sens éloigné des jeunes. Je sens entre eux et moi un mur qui devient de plus en plus haut, de plus en plus opaque. C'est ma faute. Je ne fais aucun effort pour me rapprocher d'eux. Je me dis que je n'en ai pas le temps, que j'ai autre chose à faire, de plus pressant, de plus important. Là-dessus, certains de mes aînés me répondent : « Prenez garde ! Vous tombez dans l'incompréhension sénile ! Voyez Taine, Sainte-Beuve, qui, faute de sympathie, n'ont rien compris à Baudelaire !... » Sans doute, ils n'y ont rien compris, mais leur « vieillesse » n'était pour rien dans l'affaire. Sainte-Beuve n'a pas compris Baudelaire, parce qu'il avait toutes les jalousies et toutes les petitessees du poète manqué. Et Taine, parce que Baudelaire dérangeait ses théories sur la bienfaisance de l'art et choquait ses pudeurs universitaires.

« Je crois, au contraire, qu'avec la vieillesse, le goût

s'épure, que la sensibilité s'affine, en même temps que le jugement devient plus ferme : on est immunisé contre la poudre aux yeux, on donne moins dans les attrape-nigauds.

« Juger, comprendre, sans passion, avec sérénité, voilà le lot de la vieillesse. Le sens du vrai, du réel, devient de plus en plus prédominant. De là ma prédilection croissante pour l'histoire : parce qu'elle est plus vraie que le roman. C'est du moins la raison, ou le prétexte que je me fournis à moi-même. Il semble pourtant que l'étude de l'homme faite sur le vif, — ce qui est le propre du romancier, — comporte moins de chances d'erreur que la même étude faite à distance et sur des documents toujours sujets à caution. Au fond, cela vient peut-être de ce que mes contemporains ou ne m'intéressent plus ou m'agacent par des idées ou des modes qui ne sont plus les miennes, tandis que le passé m'ouvre un champ nouveau d'observation, où rien ne me heurte, où même ce qui me blesse ou m'indigne s'atténue par le plaisir de comprendre. Mais la vraie raison, je crois, c'est que je suis blasé aussi sur la psychologie des hommes du passé, — lesquels, en définitive, ressemblent étrangement à ceux d'aujourd'hui, — et qu'en somme la seule chose qui m'intéresse maintenant, c'est de comprendre la loi des événements : saisir le présent en puissance dans le passé, voir le chaos du passé s'ordonner et s'expliquer à la lumière d'une idée ou d'un fait central, c'est peut-être la plus grande jouissance de l'esprit. Et c'est sans doute pourquoi l'histoire a tant d'attrait pour le vieil homme que je suis.

« Je me rends bien compte que maintes facultés faiblissent en moi, et notamment ma mémoire. Hélas ! je ne prends pas soin, comme les anciens, de l'exercer, de l'entretenir, à la manière des pythagoriciens. Je m'environne de notules et de petits papiers. Ma mémoire défaillante a besoin de béquilles. Qu'importe, si mon esprit est devenu un instrument de précision, d'une sensibilité, d'une délicatesse et d'une justesse extrêmes ! Le sentiment de cette maîtrise me console de toutes mes pertes.

« Une seule chose m'inquiète parfois dans les profondeurs obscures de mon être, inquiétude instinctive que je devrais dominer tout de suite : je veux dire ce sentiment horrible de la fuite des jours. Chaque soir, en me couchant, je me répète : « encore une ! » Ah ! ce n'est plus comme autrefois, quand je

sentais devant moi un trésor inépuisable de jours à dilapider. Vers la trentaine, après la seule maladie grave que j'aie jamais eue, je me rappelle mon rebondissement. Quelle ivresse de renaissance ! Quelle ruée intrépide vers l'avenir !... A quarante ans, première atteinte, premier cri d'alarme dans les régions du subconscient. A cinquante, désolation, atténuée par l'espoir de n'arriver que lentement à la soixantaine, d'économiser, de mettre un terme aux folles dilapidations d'autrefois. Et la soixantaine arrive à grande vitesse : alors, acceptation résignée, mais toujours cette pincée au cœur, en enregistrant, chaque soir, la journée défunte, en constatant la diminution accélérée du trésor. On se dit : « Je n'ai plus une minute à perdre ! » Et puis cette détresse s'apaise dans le sentiment que la durée illimitée serait quelque chose de plus affreux que la mort...

« Tel est mon état, qui, en somme, n'a rien de tragique, qui non seulement est fort supportable, mais que je trouve encore plein d'une foule d'agréments. Toutefois, je dois tenir compte de ce qui me le rend tolérable : le lendemain assuré, des plaisirs et des travaux toujours possibles, l'absence de grands soucis, et surtout de grandes douleurs. Mais qui sait si le lendemain me sera toujours assuré ? Avec le régime de spoliation et de bas égalitarisme que nous subissons, il faut s'attendre à la mendicité prochaine. Ce n'est pas pour nous que les assurances sociales sont faites. Il faudra travailler jusqu'à notre dernier soufle, si toutefois nous pouvons encore travailler !... Admettons que ces misères nous soient épargnées : que deviendrai-je quand je connaîtrai la souffrance physique augmentée de la souffrance morale, l'une et l'autre dans toute leur acuité ? quelle sera mon attitude devant la douleur désespérée, prolongée pendant des jours et des nuits insupportables ?... »

Ainsi cette confession intime me ramenait encore une fois à la même idée obsédante : vieillir n'est rien sans la douleur. Qui n'accepterait de vieillir, s'il était sûr de ne pas souffrir ?

La souffrance ! Il faut donc passer par cette porte étroite ! Mais comment y passer ?...

Tel fut le dernier thème de mes méditations, dans les jardins de Tivoli, en face des grands bassins, où venaient se

briser et se calmer les avalanches liquides précipitées des hauteurs du Buffet d'eau.

La veille de mon départ, en remontant, de terrasse en terrasse, vers la loggia de la Villa d'Este, je m'arrêtai une dernière fois dans l'Allée des Cent Fontaines. Puis, je poussai jusqu'au belvédère qui la termine du côté du couchant. Le crépuscule colorait des nuances les plus délicates les tiges et les aigrettes neigeuses des *zampilli*. C'était comme une éclosion de corolles printanières sur des arbres invisibles, des corolles qui semblaient faites de lumière et de gemmes liquides. Au milieu de toutes ces fusées vaporeuses, un éventail épanoui à la pointe d'un petit obélisque captait, en cette minute, les suprêmes embrasements solaires : diamant rose, aux reflets instables de perles blondes. Ah ! le beau bouquet de clarté dans la coupe limpide du grand ciel vespéral !...

Et je me souvenais qu'au temps du Cardinal fondateur, cette féerie lumineuse se déployait, à toutes les heures du jour, dans les jardins de Tivoli. Notre Montaigne, lors de son voyage romain, assista à cette merveille. Tout le long des bassins, de chaque côté, il y avait des jets d'eau qui s'entrecroisaient de manière à former une succession d'arcs-en-ciel, une voûte de fraîcheur où s'allumaient toutes les couleurs du prisme. Ce que nous réalisons aujourd'hui à grand peine, en recourant aux sortilèges de la nuit et des éclairages artificiels, les décorateurs de la Renaissance l'obtenaient de la nature et du grand jour : ils ne demandaient qu'au soleil leurs fontaines lumineuses....

Mais d'autres lumières allaient me ramener au grave sujet de mes méditations. Après avoir parcouru dans les ténèbres presque toute la Voie Tiburtine, nous approchions de Rome... Tout à coup, un fourmillement de lueurs, une sorte de champ stellaire tombé du ciel : c'était l'illumination nocturne d'un cimetière. De même qu'autrefois les petites lampes d'argile allumées sur les stèles funéraires, des milliers d'ampoules électriques veillaient sur les tombes, comme si les vivants voulaient que les morts ne fussent jamais privés de clarté. Éclipsées par cette chandeleur, les vieilles murailles d'Aurélien se devinaient à peine, dans les noirceurs des arrière-plans. La cité des morts brillait de plus de feux que la cité des vivants...

LOUIS BERTRAND.

ENQUÊTE

AUX PAYS DU DANUBE

III ⁽¹⁾

QUELQUES ASPECTS DU PROBLÈME DANUBIEN

Après avoir exposé les conditions présentes de l'Autriche et de la Hongrie, telles qu'elles me sont apparues, ou que me les ont fait connaître des hommes mieux qualifiés que moi pour en juger, je voudrais envisager le problème danubien proprement dit, montrer sous quelle forme, en quels termes il se pose aujourd'hui devant l'Europe, chercher enfin par quels moyens il pourrait être résolu. Cet examen, pour être complet, devrait reposer sur une enquête étendue à tous les pays du Danube. Les circonstances m'ont empêché d'aller, au moment où la crise était le plus aiguë, reprendre contact avec les milieux dirigeants de Prague et de Belgrade, de Bucarest et de Sofia, comme je l'ai fait avec ceux de Vienne et de Budapest. A vrai dire, mon dernier passage en Tchécoslovaquie et en Yougoslavie, en Roumanie et en Bulgarie ne remonte qu'à quelques années, et les relations que j'y ai conservées m'ont permis de suivre d'assez près les changements survenus depuis lors. Je n'en aurai pas moins une tendance à m'appuyer de préférence sur mes observations les plus récentes et sur les impressions que je rapporte d'Autriche et de Hongrie. Je

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} et 15 septembre.

devais cette explication au lecteur qui, connaissant l'étendue et la complexité du problème danubien, pourrait s'étonner de n'en apercevoir ici que quelques aspects.

COMMENT SE POSE LE PROBLÈME

Toutes les opinions publiques et tous les gouvernements d'Europe reconnaissent aujourd'hui que les États successeurs de la monarchie austro-hongroise ne peuvent pas vivre dans les conditions où ils se trouvent présentement : ces conditions ne garantissent d'une manière suffisante ni leur indépendance politique, ni leur équilibre économique. Tout le monde est d'accord sur les résultats d'une expérience de douze ans et convient qu'il est inutile et dangereux de la prolonger. Le système créé en 1920 dans le bassin du Danube est, sinon mauvais, du moins imparfait.

Fallait-il si longtemps pour s'en aviser ? Non. Ceux qui ont suivi de près les négociations de 1919-1920 ont constaté l'embarras et l'inquiétude qu'éprouvaient les hommes d'État chargés de résoudre un problème ainsi posé : l'empire austro-hongrois devait être détruit et démembré ; mais qu'allait-on mettre à sa place ? A qui confier le rôle utile, indispensable, qu'il avait joué dans le concert européen ? Comment rétablir l'équilibre après l'avoir compromis ? On ne le savait pas. Les négociateurs et les experts à qui les affaires européennes étaient le plus familières observaient que la formule de l'ancien empire, condamnable au point de vue politique, avait donné de bons résultats sur le terrain de l'économie. Le gouvernement de la double monarchie était inique, mais son administration était éclairée, attentive et très habilement adaptée aux besoins des peuples que sa politique opprimait. Comment, en revisant de fond en comble le statut politique, pourrait-on garder intact l'appareil économique ?

Dès que la dissolution de l'empire des Habsbourg apparut inévitable, le comte Jules Andrássy, ministre des Affaires étrangères de Hongrie, adressa à tous les gouvernements qui étaient encore en relations avec la monarchie un appel judiciaire, les adjurant d'user de leur influence pour qu'entre les pays qu'on allait séparer politiquement fût maintenu du moins un certain lien économique. Combien il eût été plus

facile alors de maintenir, qu'il ne l'est aujourd'hui de rétablir ! Mais cette suggestion ne fut pas retenue. A cette époque, je me trouvais à Vienne, et voici ce que je notais dans mon carnet à la date du 19 mai 1919 : « Ce matin, les journaux annoncent que la Conférence a discuté l'idée d'une union douanière entre les États issus de l'ancienne monarchie. Un télégramme de Paris assure que la majorité des délégués s'est prononcée en faveur de cette union ; un télégramme de Berlin affirme le contraire. Quelle que soit la forme, quel que soit le mot que l'on choisisse, l'établissement d'un lien économique solide entre les États successeurs apparaît comme indispensable. Les Tchécoslovaques, depuis quelques jours, s'y montrent plus enclins, et les Yougoslaves ne s'y refuseront pas. La collaboration de ces trois États (y compris l'Autriche) suffirait pour commencer. Afin de ne pas compliquer la question, on pourrait laisser provisoirement de côté la Pologne, la Roumanie et l'Italie. La formule même d'« union douanière » ne répond peut-être pas aux nécessités de l'heure. L'essentiel, c'est que les Puissances de l'Entente assurent, par des mesures stipulées au traité de paix, la permanence et l'exécution régulière des arrangements à intervenir entre l'Autriche et ses voisins. Elle est trop faible, et ils sont trop forts pour que des conditions équitables puissent être obtenues, — et surtout exécutées, — sans l'intervention formelle de l'Entente. Nous pouvons rendre ainsi à l'Autriche un service important, qui ne nous coûtera pas grand chose et dont elle nous serait obligée. »

On voit qu'entre 1919 et 1933 la question n'a pas beaucoup changé d'aspect. Ce qui n'a cessé de croître, ce sont les obstacles auxquels se heurte la solution. Dans l'intervalle, les États danubiens ont fait des efforts plus ou moins sérieux, plus ou moins continus, pour s'accommoder à leur situation nouvelle, chacun organisant sa vie comme s'il devait se suffire à lui-même, et creusant ainsi plus profondément le fossé qui le séparait des autres. L'aide étrangère dont ils avaient besoin, et qu'ils ont obtenue, s'est manifestée sous la forme la plus malheureuse et la moins efficace : emprunts consentis *in extremis*, expédients à court terme, injections de caféine et ballons d'oxygène administrés à des malades dont l'état eût plutôt exigé une alimentation normale et constante. Ce que

demandent les pays du Danube, ce n'est pas qu'on prolonge artificiellement leur agonie, c'est qu'on leur assure les moyens de vivre.

LES DÉFAUTS DU SYSTÈME

L'erreur capitale, celle qui a entraîné toutes les autres et vicié tout le système, est d'avoir méconnu l'importance d'une situation géographique. Les auteurs des traités de paix ne pouvaient pas faire que Vienne et Budapest ne fussent point sur le Danube; du moins se sont-ils appliqués à escamoter cette circonstance essentielle et à réduire le rôle qu'avait jusqu'alors joué ce grand fleuve dans la vie politique et économique de l'Europe. Il fallait à tout prix que le Danube ne servît plus de trait d'union entre l'Occident et l'Orient. On détournerait les voies ferrées, on agencerait les tarifs, on disposerait les barrières douanières à seule fin d'obtenir ce singulier résultat. Les mesures furent prises, au plus grand dommage de l'économie danubienne, et même de l'économie européenne en général; mais le résultat souhaité ne fut pas obtenu.

N'est-il pas curieux de voir les pangermanistes et les hitlériens reprendre aujourd'hui à leur compte la thèse qui prévalut à Saint-Germain et à Trianon? En 1919-1920, il s'agissait d'enlever à l'Autriche et à la Hongrie leur ancienne prééminence en Europe centrale. Il s'agit maintenant de rattacher ces deux États au système dont Berlin est le centre: les deux intentions sont différentes, mais complémentaires, et la propagande hitlérienne profite aujourd'hui largement du travail de désorganisation qui s'est accompli depuis douze ans. Le système danubien n'est qu'un mot vide de sens, lisait-on le 2 août dans le *Berliner Tageblatt*. « Le Danube lui-même n'est pas une artère essentielle comme l'Elbe, le Rhin ou l'Oder. Son trafic a toujours été fort modeste et les relations établies par le cours du Danube plus modestes encore. Vienne, Budapest, Belgrade sont, il est vrai, situées sur le Danube; mais c'est là un fait purement géographique, où l'économie politique n'a rien à voir... En somme, l'Autriche allemande ne possède plus, dans le soi-disant bassin du Danube, aucun de ces intérêts qui lui recommanderaient une liaison plus étroite avec le bloc du sud-est européen. » Ne croirait-on pas entendre

encore certains experts de l'Entente, et précisément ceux dont la voix devait être le mieux écoutée ?

La nature se moque de pareils défis ; mais les peuples en pâtissent. La survivance des deux grandes capitales danubiennes est en contradiction flagrante avec le nouveau statut et le nouveau rôle qu'on a prétendu assigner à l'Autriche et à la Hongrie. L'Autriche a six millions et demi d'habitants ; Vienne en compte deux millions ! « L'Autriche actuelle pourrait vivre, me disait un homme d'affaires, qui n'est pas Autrichien, s'il n'y avait la capitale. Vienne a été conçue, elle s'est développée, non seulement comme capitale de l'Autriche, mais comme capitale des Balkans. Pour se maintenir, elle avait besoin de vendre les produits de ses industries, d'exercer l'action de ses banques, de faire rayonner l'influence de ses instituts scientifiques dans tout le sud-est de l'Europe. Comment un petit pays peut-il entretenir deux millions de citadins, qui, en produisant moins que les gens des campagnes, consomment bien davantage, achètent des autos et des phonographes, éprouvent et veulent satisfaire tous les besoins que crée la grande ville ? Et pourtant on ne peut ni supprimer Vienne, ni même la réduire. La capitale, comme l'appareil de production, comme tout l'outillage économique, a été construite pour un ensemble de cinquante millions d'habitants. L'adaptation au nouveau statut politique apparaît encore aujourd'hui aussi difficile qu'au premier jour. »

Pour Budapest, le problème est moins aigu, mais il ne laisse pas d'être inquiétant. Sur huit millions et demi d'habitants, un million seulement vit dans la capitale. Mais ici le déséquilibre provient de l'afflux vers Budapest des éléments bourgeois qui peuplaient autrefois les territoires détachés. Les paysans sont demeurés dans leurs campagnes ; les fonctionnaires, les petits rentiers, ceux qui exerçaient des professions libérales se sont réfugiés en grand nombre dans la capitale, qui ne peut pas les employer, mais est bien obligée de les nourrir. L'Université et les grandes écoles regorgent de jeunes gens en quête de diplômes, qui ne leur procureront pas les moyens de vivre ; pour la plupart d'entre eux, les années d'étude ne sont qu'un répit, le plus long possible, avant la lutte cruelle et trop inégale contre le déclassement et la misère.

On a toujours attaché beaucoup d'importance en Hongrie à l'instruction de la jeunesse. J'ai l'impression qu'aujourd'hui les adolescents qui sortent du gymnase sont plutôt trop instruits; et tous, ou presque tous, n'ont qu'un rêve : poursuivre leurs études. Les quatre universités hongroises, — quatre, pour ce petit pays! — regorgent d'étudiants. Le directeur d'une grande banque de Budapest m'a dit : « Je suis sûr que, parmi mes employés subalternes, il y a une quinzaine de docteurs en droit ou en sciences politiques; tout en faisant leur besogne, ils ont étudié comme ils ont pu, pour conquérir un grade, mais surtout pour se relever à leurs propres yeux. » Le résultat, c'est que la Hongrie possède des équipes de juristes, d'économistes, d'ingénieurs, de techniciens, de financiers qui, par le nombre et la valeur, dépassent de beaucoup celles dont disposent, par exemple, la Yougoslavie et la Roumanie. Ces pays, ne pouvant soutenir la concurrence, la suppriment en fermant leurs portes. Tant que persistera cette infériorité, quel intérêt auraient-ils à les rouvrir?

Chacun des États nouveaux ou transformés s'est procuré à grands frais et en toute hâte un outillage économique aussi complet que possible. Ceux qui, comme l'Autriche et la Tchécoslovaquie, étaient surtout industriels, ont fait porter leur effort sur l'agriculture; les pays agricoles, comme la Roumanie et la Yougoslavie, ont voulu avoir une industrie. En moins de quinze ans, dans ce bassin du Danube, on a vu croître démesurément tous les genres de production : produits du sol et du sous-sol, matières premières et objets fabriqués. Dans le même temps, la misère réduisait la consommation intérieure et les mesures douanières arrêtaient l'exportation. Si l'on voulait reconstituer aujourd'hui le bloc économique que formaient naguère les pays de la monarchie austro-hongroise, il faudrait, par un miracle, élever brusquement le *standing* des populations, multiplier leurs besoins; ou bien se résigner à détruire une partie de ce qui vient d'être construit.

Même situation dans le commerce et dans la banque. Les courants commerciaux d'autrefois, réglés sur l'ancien statut politique et territorial, ont fait des efforts désespérés pour se maintenir, tandis que se créaient des courants nouveaux, imposés par la nouvelle organisation. Les uns et les autres se contrariaient et se nuisent. Au temps de la monarchie, il y

avait, pour tout l'Empire, une seule grande place financière : Vienne, capitale de l'argent pour l'Europe orientale. Deux autres places, Prague et Budapest, étaient spécialisées dans des opérations différentes : les banques de Prague finançaient l'industrie; celles de Budapest travaillaient avec les agriculteurs, surtout avec les producteurs et les exportateurs de blé. Aujourd'hui tout est confondu. Pour créer ou compléter l'outillage économique de tous ces petits États, il fallait de l'argent. Les banques pullulèrent; les crédits bancaires prirent un développement énorme; les participations des banques dans les affaires industrielles passèrent de 50 à 100 pour 100 : ne fallait-il point garder sa place et faire valoir son action en face de l'effort développé par les groupes financiers des nouveaux États ?

A l'inflation du crédit s'ajouta celle de la monnaie. En 1931, la circulation des billets autrichiens, hongrois et tchécoslovaques réunis atteignait le chiffre de la circulation totale de la Banque d'Autriche-Hongrie avant la guerre. Venaient donc en excédent tous les billets circulant dans les territoires détachés, devenus polonais, roumains, yougoslaves ou italiens. Lorsqu'en mai 1931 éclata la crise des banques autrichiennes, on s'aperçut que ces banques ne faisaient plus qu'un avec des industries elles-mêmes défaillantes. Pour sauver les entreprises, on les fit passer sous le contrôle des États. Le déficit des budgets, le moratoire des dettes contractées à l'étranger devinrent des conditions normales. Les impôts ne rentrèrent plus, les capitaux s'évadèrent. L'octroi de quelques « emprunts de secours » n'améliora pas sensiblement la situation financière; mais il eut pour effet de donner à plusieurs des peuples secourus une mentalité de mendiant, déprimante et dangereuse.

J'ai déjà dit un mot de l'effort méritoire accompli, entre 1931 et 1933, par le gouvernement et la Banque nationale d'Autriche, en vue de remettre un peu d'ordre dans cette confusion inextricable. Plusieurs autres États ont travaillé dans le même sens, éliminant résolument les entreprises désespérées, rétablissant les autres sur des bases plus modestes et plus saines, essayant enfin de faire face à leurs engagements internationaux. Mais, quand on y regarde de près, on ne tarde pas à reconnaître l'énorme disproportion entre les

difficultés de l'entreprise et les moyens dont disposent ceux qui devraient en assurer le succès. Désarroi financier, formidable endettement de l'agriculture, surproduction agricole et industrielle, ruine du commerce, arrêt des échanges. « La question n'est pas seulement de trouver des acheteurs, mais de trouver des acheteurs qui puissent payer. Où les voyez-vous, ces acheteurs solvables? certainement ni dans le bassin du Danube, ni dans les Balkans. » Les producteurs ne peuvent pas vendre, et ils ne peuvent plus emprunter. Selon la formule saisissante d'un financier français (1), dans les pays de l'Europe centrale il y a contradiction entre l'économie et la finance : « Tandis que l'appareil bancaire était envahi, l'économie était désertée. »

Enfin, dernier obstacle, l'obstacle moral. Une extrême défiance anime les uns contre les autres les peuples de l'Europe centrale. Aux différends qui séparent vainqueurs et vaincus sont venus s'ajouter les ressentiments nés de la dure concurrence au sein d'une commune misère. Chacun calcule la perte qu'entraînerait pour lui le moindre progrès du voisin, et sait que, dans les conditions actuelles, le progrès de tous est impossible. Et pourtant tous ces peuples ont le droit, ont la volonté de vivre; mais ils ont aussi le sentiment que leur vie ne dépend pas d'eux. Hier on les séparait; on parle aujourd'hui de les réunir. Vainqueurs et vaincus sentent presque également peser sur eux le destin fatal qui fit si longtemps de leurs pays, de leurs biens, de leurs âmes un jouet, une proie malheureuse offerte tour à tour aux plus habiles ou aux plus puissants. L'incertitude de l'Europe les déconcerte, ses hésitations lassent leur patience et découragent leur espoir. Et le souvenir qu'ils ont gardé du passé rend encore plus cruelle l'angoisse que leur inspirent les terribles difficultés de l'heure présente.

LES MÉFAITS DE LA POLITIQUE

La vérité est que les grandes Puissances, ou du moins plusieurs d'entre elles, n'ont pas encore abandonné les errements d'avant la guerre; elles continuent de voir dans les pays

(1) M. Joseph Chappey, *la Crise de la monnaie et la restauration des pays danubiens*; Paris, Giard, 1933.

danubiens et balkaniques un terrain de manœuvre politique, une sorte de champ clos où s'affrontent et se mesurent les influences rivales et les intérêts opposés. Que le sort des peuples du Danube et des Balkans dépende précisément, pour une large part, de ces arbitres intéressés, de ces juges qui sont aussi parties, c'est bien la raison pour laquelle il est si difficile de parvenir à un règlement équitable. Les solutions proposées jusqu'à ce jour ont toutes le même défaut : chacune d'elles s'inspire, plus ou moins visiblement, d'un dessein unilatéral et répond, d'une manière plus ou moins exclusive, à l'intérêt particulier d'une Puissance ou d'un groupe de Puissances. En ce qui concerne la solution allemande, ce caractère est trop évident pour qu'il vaille la peine de le démontrer : le rattachement de l'Autriche au Reich, c'est l'hégémonie allemande établie sans conteste sur l'Europe centrale et sud-orientale, c'est la ruée germanique vers l'est, le *Drang nach Osten*, libre de toute entrave et déferlant jusqu'à la mer Noire. L'équilibre est définitivement rompu, non seulement dans le bassin du Danube, mais en Europe. C'est pourquoi la solution que prétend imposer l'Allemagne se heurte à l'opposition irréductible des trois autres grandes Puissances : la France, la Grande-Bretagne et l'Italie.

Venons à un second projet : rapprochement économique entre les États successeurs de la double monarchie. Le principe en est excellent. Les pays qu'unit entre eux le Danube semblent destinés à travailler ensemble, à mettre en commun, ou tout au moins à mettre d'accord leurs possibilités et leurs besoins. Autant l'intervention d'une Puissance extérieure au système géographique, comme est l'Allemagne, paraît artificielle et dangereuse, autant serait naturelle et opportune la coopération entre les éléments qui font partie intégrante du système.

Le projet a passé par plusieurs états. Tout d'abord, M. Benès a envisagé un accord à trois : entre la Tchécoslovaquie, l'Autriche et la Hongrie. Prague, Vienne et Budapest formeraient, comme dans l'ancien Empire, le triangle de base, sur lequel on pourrait reconstruire l'édifice économique. Plus tard, on a envisagé le développement du triangle et sa prolongation au sud-ouest vers la Yougoslavie, au sud-est vers la Roumanie ; l'accord à trois devenait ainsi l'accord à cinq et

groupait toutes les Puissances danubiennes, à l'exception de la Bulgarie. Ce fut le projet de M. Tardieu qui, comme on sait, souleva les protestations de l'Allemagne et de l'Italie et eut à peine l'honneur d'un examen.

J'ai voulu connaître, sur ce plan de coopération danubienne, accord à trois ou à cinq ou même à six avec la Bulgarie, l'opinion d'un homme qui prit naguère une part active aux travaux de rapprochement et de conciliation entre les États successeurs; je parle de M. Gustave Gratz, ministre hongrois des Affaires étrangères dans le cabinet du comte Teleki.

— L'idée de réunir les pays danubiens en un bloc économique, m'expliqua le docteur Gratz, a séduit beaucoup d'esprits, parce qu'elle est simple et logique. Mais dès qu'on essaie de l'appliquer, les difficultés apparaissent. Parmi les États successeurs de la double monarchie, il en est plusieurs qui réunissent à d'anciens territoires austro-hongrois d'autres domaines, possédés antérieurement par eux et n'ayant jamais fait partie du système économique que représentait l'Empire des Habsbourg. C'est le cas de la Roumanie et de la Yougoslavie; c'est celui de la Pologne; c'est même celui de l'Italie. Va-t-on exclure du système projeté les deux tiers de la Pologne ou la moitié du territoire roumain? Va-t-on y comprendre l'Italie, sous prétexte qu'elle a recueilli, elle aussi, une part de l'héritage austro-hongrois?

« Nous n'avons pas eu à prendre officiellement parti en face du projet Tardieu, puisqu'il a échoué devant l'opposition de deux grandes Puissances. Mais s'il revenait aujourd'hui sur l'eau, il semblerait encore moins acceptable, en raison de la nouvelle forme qu'a prise depuis lors la Petite Entente. La convention signée à Genève le 16 février dernier resserre jusqu'à l'extrême limite les liens qui unissent la Tchécoslovaquie à ses deux partenaires. Les trois États renoncent à leurs droits souverains en matière de traités internationaux. Ils ont des organes communs : secrétariat permanent, conseil économique. Ils forment ensemble un bloc de 45 millions d'habitants. Quelle serait la situation, l'influence de deux petits pays comme la Hongrie et l'Autriche, dans un système où la prépondérance est acquise à leurs adversaires? Car enfin la Petite Entente a été créée contre nous, c'est contre nous qu'elle déploie tous ses efforts. Sur le terrain économique, une entente

était possible entre Prague, Vienne et Budapest; elle ne l'est plus depuis que Prague fait un tout avec Bucarest et Belgrade. Comment la Hongrie pourrait-elle collaborer avec la Roumanie et la Yougoslavie, dont les produits agricoles font directement concurrence aux siens ?

« Je vois à l'accord un autre obstacle : l'opinion hongroise est unanime à estimer que toute organisation économique est inutile avant la revision du statut politique. Tant que ne seront pas réglés les différends d'ordre politique qui subsistent entre les cinq États danubiens, le fonctionnement du système économique le plus ingénieux, — préférences, contingentement, etc., — serait à la merci du moindre incident. Or la revision du statut politique paraît aujourd'hui plus difficile qu'il y a dix ans. En 1921, les pourparlers engagés à Bruck avec M. Benès par le comte Teleki et moi-même avaient laissé entrevoir comme possible un rajustement de la frontière tchéco-hongroise. Le président Mazaryk semblait partisan d'une revision amiable. A l'heure qu'il est, il n'y faut plus penser. Je suis le premier à reconnaître qu'à Prague un gouvernement qui parlerait de revision des frontières serait bientôt renversé.

« Je redoute l'*Anschluss*, qui exposerait la Hongrie à de grands dangers. Je vois avec inquiétude Hitler triompher en Allemagne, et les Allemands sous sa conduite coordonner et redoubler leurs efforts en vue de préparer une guerre de revanche. Je crois au succès durable de l'hitlérisme en Allemagne, et même à son progrès par delà les frontières du Reich. Mais ce n'est pas nous qui pouvons nous y opposer; et, pour faire échec à l'*Anschluss*, il ne faut pas compter sur l'union à cinq. Ma conclusion vous semblera pessimiste, mais elle est fondée : je ne vois pas, pour le moment, de solution au problème danubien. »

Chez tous mes interlocuteurs autrichiens et hongrois, j'ai trouvé à peu près les mêmes préventions contre le projet Benès-Tardieu et la même crainte de voir leurs pays « minorisés » dans une combinaison où la Petite Entente, à leur avis, jouerait nécessairement le rôle directeur. Mais, chez beaucoup d'entre eux, je constatais une autre inquiétude : l'antagonisme des grandes Puissances ne risquait-il point d'entraîner les petites à de nouveaux conflits, où elles auraient tout à perdre et rien à gagner ?

— Que nous le voulions ou non, m'a dit le député

Eckhardt, nous suivrons le sort de l'Europe. Si les grands États se disputent l'hégémonie, s'ils reviennent à la politique des alliances et des contre-alliances, les États danubiens seront contraints de suivre le mouvement et de se rallier, les uns à un groupe, les autres au groupe adverse. Que l'Europe, au contraire, incline vers une politique d'entente et de coopération, nous entrerons tout naturellement dans ce système pacifique et nous y jouerons notre rôle en bons Européens.

Aussi les peuples de l'Europe centrale mettent-ils généralement leur meilleur espoir dans un rapprochement entre les Puissances de qui dépend leur sort. Cet état d'esprit leur suggère parfois des hypothèses assez hardies.

— Il y a encore bien des ressources en Europe, me disait un ingénieur hongrois, le docteur J..., à qui les problèmes économiques des deux mondes sont également familiers. Il y en a surtout en Europe orientale. De la Hongrie à la Turquie, que de richesses inexploitées! Si l'on amenait la consommation des pays du sud-est au niveau de la nôtre, qui pourtant n'est pas très élevée, cela suffirait pour que l'industrie européenne pût écouler sa production. Et l'exploitation des richesses naturelles que leur sol tient encore en réserve fournirait à ces peuples les moyens de payer. Que faut-il pour réaliser ce programme? une bonne organisation et de l'argent. L'Allemagne organiserait l'entreprise, la France la financerait. Car enfin le sort de l'Europe, comme le nôtre, dépend de l'entente et de la collaboration franco-allemande.

— Vous avez raison, répondis-je. Mais encore faudrait-il, pour votre repos et pour le nôtre, que l'Allemagne renoncât à sa prétention de faire du sud-est européen son domaine privé, une marche de son empire.

— Alors, mettons de côté l'Allemagne et fondons nos espérances sur une collaboration franco-italienne. Au diable la politique, qui complique comme à plaisir des problèmes que l'économie aurait si peu de peine à résoudre!

PACTE A QUATRE ET PROJETS ITALIENS

Une entente franco-italienne, à Vienne, à Budapest, tout le monde la souhaitait, les hommes politiques comme les hommes d'affaires. Chacun m'interrogeait sur les chances de

succès du Pacte à quatre, qui à ce moment n'était pas encore signé. De mon côté, je voulais savoir comment on accueillait, en Autriche et surtout en Hongrie, le projet de solution attribué à M. Mussolini. On sait qu'il consistait alors dans un rapprochement économique et même politique entre Budapest et Vienne, avec le concours et sous l'égide du gouvernement de Rome. Or en Autriche on ne croyait guère à ce projet, et en Hongrie on y faisait beaucoup d'objections. « Deux petits pays ne font pas un grand pays », m'avait dit M. Gombès. D'autre part, dans les milieux économiques, on se demandait sous quelle forme pourrait bien se manifester l'aide de l'Italie.

— Entre l'Italie et nos deux pays, me faisait-on observer, les relations commerciales sont de peu d'envergure, et le développement dont elles sont susceptibles est fort limité. Voyez les statistiques : les Italiens achètent beaucoup moins à la Hongrie et à l'Autriche qu'à la Roumanie et à la Yougoslavie. Dans le total de l'importation italienne, le blé hongrois représente 1,1 pour 100 ; le blé roumain 6,3 pour 100 ; le bétail hongrois 23,4 pour 100 ; le bétail yougoslave 47,5 pour 100. Quand l'Italie achète onze chevaux en Hongrie, elle en prend soixante-dix en Yougoslavie, etc.

— Alors, faut-il admettre que le projet italien s'inspire d'une intention politique, et vise, comme l'ont prétendu plusieurs journaux allemands, à établir l'hégémonie de Rome sur le bassin du Danube ?

— Oh ! la politique de Rome en Europe centrale est surtout négative : elle tend à empêcher qu'une autre Puissance y prenne une influence prépondérante. C'est pourquoi l'Italie s'oppose à l'*Anschluss*, qui mettrait les pays danubiens à la merci de l'Allemagne. Et c'est pourquoi elle ne veut point se rallier au plan Benès-Tardieu, dont l'exécution ferait la part trop belle à la Petite-Entente et à la France.

— Mais la France, vous le savez, n'a dans le bassin du Danube que des intérêts économiques très médiocres, et elle n'y a aucun intérêt politique. Il n'en va de même ni pour l'Italie, ni pour l'Allemagne.

— Ce n'est pas ce qu'on dit à Rome, ni surtout à Berlin. Chacun use des moyens dont il dispose. Les Allemands manquent de capitaux, mais ils sont soixante-cinq millions ; leur population est plus qu'aucune autre capable d'absorber la

production agricole des pays danubiens. Mais si l'Allemagne offre à ces pays des débouchés, vous, Français, vous leur offrez des crédits; et l'on vous reproche de tirer parti de vos ressources financières pour acquérir et développer en Europe centrale une influence avantageuse. Tout cela est très naturel. Nous ne pouvons pas nous suffire à nous-mêmes; les marchés allemand et italien nous sont aussi nécessaires que les crédits français et britanniques. Ce qui pourrait nous arriver de mieux, ou de moins fâcheux, c'est qu'un accord entre les quatre grandes Puissances, tout en nous assurant leurs divers concours économiques ou financiers, nous mit à l'abri de leurs prétentions politiques qu'il neutraliserait les unes par les autres. C'est pourquoi nous mettons tout notre espoir dans le Pacte à quatre et, pour commencer, dans une entente franco-italienne.

Depuis lors, le Pacte à quatre a été signé, et sans qu'on puisse encore parler d'une entente entre la France et l'Italie, les deux gouvernements ont fait quelques efforts pour rapprocher et accorder leurs points de vue. M. Mussolini a surtout précisé le sien, dans une forme que l'Autriche et la Hongrie semblent aujourd'hui plus enclines à accepter qu'il y a deux mois. Après avoir pris contact avec le chancelier Dollfuss à Vienne, les 9 et 10 juillet, M. Goembs allait conférer à Rome avec le *Duce* (26 juillet). Le 19 août, M. Dollfuss prenait à son tour la route d'Italie et rencontrait à Riccione M. Mussolini. Entre l'Italie, la Hongrie et l'Autriche, un plan de coopération semble avoir été concerté sur des bases assez solides. Pour détourner de l'Allemagne les deux pays danubiens, l'Italie les attirerait vers l'Adriatique. Trieste et Fiume étaient naguère leurs débouchés naturels. Privés de l'*hinterland* danubien qui les faisait vivre, ces deux ports languissent: ils retrouveront leur activité, le jour où ils seront rouverts au trafic autrichien et hongrois; comme l'Autriche et la Hongrie verront leur économie se ranimer, lorsqu'on leur aura rendu l'accès à la mer, dont les traités de 1919-1920 les ont privées. Entre le Danube et l'Adriatique, on établira des conditions de transit exceptionnellement favorables. L'Italie, qui, jusqu'à présent, achetait moins aux Hongrois et aux Autrichiens qu'aux Roumains et aux Yougoslaves, pourrait, sur plusieurs points importants, modifier son programme d'importation en faveur de Vienne et de Budapest.

Présenté sous cette forme, probablement incomplète, le projet italien ne soulève-t-il pas certaines objections? On en aperçoit plusieurs. La première pourrait bien venir de l'Allemagne, dont les ports sur la Baltique et sur la mer du Nord perdraient exactement à la combinaison tout ce qu'y auraient gagné les ports italiens de l'Adriatique. Or, en 1928, à Munich, l'Italie a signé avec l'Allemagne un accord qui fixe la répartition du trafic de l'Europe centrale entre les ports des deux États. Il est vrai que depuis, pour lutter contre la concurrence du port polonais de Gdynia, l'Allemagne a pris certaines mesures qui s'accordent mal avec la convention de Munich. Le gouvernement de Rome estimera peut-être que ce fait nouveau l'autorise à reprendre sa liberté. Mais il suffit d'observer la réaction des journaux allemands pour prévoir qu'en favorisant la dérivation vers Trieste et Fiume d'une partie du trafic actuellement dirigé sur Hambourg et les autres ports du Reich, l'Italie risque de compromettre ses relations avec l'Allemagne. Étant donné qu'elle n'en a nulle envie et que, de toute façon, on ne saurait régler sans l'agrément du Reich le sort de l'Europe centrale et sud-orientale, il faut bien admettre que certaines compensations seraient offertes à Berlin.

D'autre part, les intérêts de la Petite Entente devront aussi trouver leur place dans le cadre proposé par M. Mussolini. Il ne suffit point que l'Italie établisse les bases d'une collaboration plus ou moins féconde avec la Hongrie et l'Autriche pour que soit résolu le problème danubien. Les rencontres prochaines, et déjà officieusement annoncées, de MM. Benès et Titulesco avec le Duce auront sans doute pour objet de déterminer les conditions qui pourraient rendre acceptable aux États de la Petite Entente, le projet élaboré par le gouvernement de Rome. Une fois cet accord réalisé, l'agrément de la France deviendrait assez facile à obtenir. Nous n'avons aucune raison de contrarier l'essor économique de l'Italie dans les pays du Danube; il ne nous gêne point, et il trouvera naturellement ses limites, soit par le progrès industriel de ces pays eux-mêmes, qu'il ne tient qu'à nous de favoriser, soit par l'effort concurrent de la production allemande.

Mais nous avons au contraire le plus grand intérêt à ce que la diplomatie italienne revise son programme de pénétration politique dans une partie de l'Europe, où la souveraineté et

l'indépendance absolue des petits États sont des conditions nécessaires de l'équilibre et de la paix. Cette revision n'est pas impossible. L'établissement de relations franches et amicales entre Rome et Belgrade rendrait superflues les assurances que l'Italie a cru devoir chercher à Budapest, dans l'hypothèse, naguère vraisemblable, d'un conflit italo-yougoslave. Il ne faudrait pas un grand effort pour donner une forme définitive aux accords de Nettuno. Les négociations en cours entre l'Italie et la Roumanie en vue d'un nouveau traité de commerce autorisent l'espoir d'une solution conforme aux intérêts des deux pays. Enfin la détente qu'on observe depuis quelques mois dans les relations entre Rome et Prague permet de bien augurer des négociations qui vont s'ouvrir entre M. Benès et M. Mussolini. Reconnaissons au chef du gouvernement italien le grand mérite d'avoir secoué la torpeur de l'Europe et montré, par son exemple, l'utilité d'une action positive. Le projet qu'il a formé est partiel, imparfait, il ne suffit pas à résoudre dans son ensemble le problème danubien; mais enfin il existe et peut être complété.

LE DANUBE AUX PEUPLES DANUBIENS

Le travail d'adaptation et de mise au point qui conduira à une solution totale et unanimement acceptable suppose une certaine harmonie de vues entre les grandes Puissances; mais il ne sera vraiment efficace que si l'on en confie la plus large part aux États intéressés. L'exemple de l'Autriche est édifiant : si on l'avait laissée en tête-à-tête avec l'Allemagne, sa perte était certaine; les gouvernements d'Occident sont intervenus, mais son salut n'est pas assuré. Il faut que l'Autriche se sauve elle-même. Ni les emprunts, ni les démarches à Berlin, ni les appels à Genève ne la dispensent de l'effort qui la rendra maîtresse de son sort, et qu'elle a d'ailleurs très courageusement commencé d'accomplir.

Pour les autres États du Danube il n'en ira pas autrement. On peut, et on doit leur épargner les dangers du tête-à-tête : puisque, laissés tout seuls les uns en face des autres, ils ne parviendraient pas à s'entendre, il faut que les grandes Puissances, par les garanties et les apaisements qu'elles sont en mesure d'offrir, créent et entretiennent autour d'eux l'atmo-

sphère requise pour une œuvre d'entente et de conciliation. Mais cette œuvre elle-même, seuls les États danubiens sont capables de la mener à bonne fin. C'est ce dont ils commencent d'ailleurs à prendre conscience. La protection d'une grande Puissance offre certains avantages immédiats; mais tôt ou tard il faut la payer, sans compter qu'elle entraîne presque nécessairement l'hostilité des Puissances rivales. Les petits États du Danube ont besoin d'être indépendants de chacun, afin de pouvoir compter sur tous. J'ai été particulièrement frappé de la méfiance qu'inspire aux Autrichiens et aux Hongrois les plus avertis la perspective de voir leurs pays entrer dans une vaste combinaison, où le bloc des pays danubiens serait complété par les deux grandes Puissances limitrophes, l'Allemagne et l'Italie.

— On pose en principe, me disait le baron Kornfeld, qui dirige à Budapest une entreprise considérable, la nécessité de créer un grand territoire économique. Pourquoi? S'imaginait-on que la valeur d'un marché intérieur est fonction exclusive de ses dimensions? C'est une opinion difficile à soutenir, quand on a vu ce qui s'est passé en Amérique. Il faut, dit-on encore, que le système économique danubien soit au moins aussi vaste qu'était le bloc constitué par l'ancienne monarchie. Je n'en vois pas la raison, et l'expérience de la Hongrie me prouverait plutôt le contraire.

« Sous le régime dualiste, non seulement le budget hongrois était presque toujours en déficit; mais chaque année, 450 000 de nos compatriotes étaient contraints d'émigrer; si l'on y ajoute les 120 000 que prenait le service militaire et dont la subsistance était à la charge du budget commun, on voit que le résultat n'était rien moins qu'avantageux pour l'économie de notre pays. Certes la Hongrie a été fort maltraitée par ses vainqueurs; elle devra recouvrer une partie des territoires perdus. Mais, après cela, elle pourra vivre, sans recourir à une forme d'association qui comporte de nombreux inconvénients. L'Europe entière est entrée, après la guerre, dans une phase de nationalisme, d'où elle n'est pas près de sortir. Le corollaire inévitable du nationalisme politique, c'est l'autarchie économique. Il faut s'y résigner et organiser sa vie le moins mal possible dans cette atmosphère nouvelle. Tel est aujourd'hui le sens de nos efforts; et je ne vois pas que les

autres États de l'Europe, grands ou petits, travaillent dans une intention différente. Provisoirement une certaine autarchie est inévitable. Pour nous, elle est même salutaire, en ce qu'elle nous oblige à compter avant tout sur nous-mêmes pour reconstruire notre pays.

Union monétaire, union ferroviaire, ces formules autour desquelles on avait bâti de si savants systèmes font aujourd'hui sourire et lever les épaules. J'ai même entendu contester très vivement les avantages de l'union douanière. Bref, les remèdes compliqués n'inspirent plus confiance : on va au plus simple, et au plus pressé. « Les économistes, les grands théoriciens nous embrouillent et nous mènent à la ruine, me disait quelqu'un. La glose fait oublier la loi. Il faut *désintellectualiser* la vie économique et financière. » Si l'on pouvait en faire autant de la vie politique !... Tout cela signifie que ces petits peuples reprennent peu à peu confiance en eux-mêmes et tiennent pour la moins dangereuse la solution qui fera le moins appel à des concours étrangers trop intéressés. Les hommes d'État, jeunes pour la plupart, actifs, énergiques, sont désireux de jouer un rôle et résolus à faire leur devoir ; les hommes d'affaires se rendent compte que ce qui domine l'économie de l'Europe centrale, ce n'est pas une question de crédits étrangers plus ou moins largement répandus ; ce sont les modestes et multiples problèmes de l'organisation et de la réadaptation.

Quand j'ai demandé : « l'Autriche peut-elle vivre ? » on m'a répondu : « Oui. Non pas comme elle a vécu dans les premières années qui ont suivi la guerre, c'est-à-dire sur un pied qui supposait un marché intérieur et des ressources qu'elle n'avait plus. Mais elle est capable de se maintenir, en adaptant son économie aux nouvelles conditions de son statut politique. » Quand j'ai demandé : « la Hongrie peut-elle vivre ? » on m'a répondu : « Oui, pourvu qu'elle puisse vendre librement l'excédent de sa production agricole et qu'elle limite sa production industrielle aux besoins strictement calculés de son marché intérieur et aux possibilités, modestement évaluées, de son exportation. » Certes le remède est amer, et c'est une discipline très dure que devront imposer les dirigeants et à laquelle les peuples devront se soumettre. Mais, tout compte fait, cette discipline indispensable ne peut manquer d'être salutaire, et il n'y a pas d'autre remède.

Il faut que les peuples danubiens fassent pour ainsi dire à nouveau la conquête de leurs pays, s'ils veulent y rester indépendants et souverains : il le faut pour eux-mêmes, et il le faut pour l'Europe. L'Europe les y aidera. Mais son aide doit être de telle nature, que les États du Danube ne se voient pas un jour contraints de la payer d'une part de leur liberté. Enfin le concours extérieur, que réclament à bon droit les nations et les gouvernements du Danube, ne les dispensera point des efforts et des sacrifices, sans lesquels aucun résultat durable ne peut être atteint. Les hommes qui dirigent ces petits pays malades, mais résolus à vivre et capables de guérir, ont désormais compris leur devoir. A l'Europe de faire le sien ! La formule « le Danube aux peuples danubiens » ne se justifie pas seulement par des raisons géographiques : elle se recommande encore par des arguments tirés de l'histoire, et d'une histoire toute récente. C'est pour avoir imprudemment toléré le *Drang nach Osten*, la pénétration germanique, l'hégémonie austro-allemande dans le sud-est du continent, de Belgrade à la Bosnie et à l'Albanie, de Sofia à Constantinople, que l'Europe a vu éclater en 1914 le conflit désastreux dont elle a eu tant de peine à sortir. Elle ne permettra ni à l'Allemagne ni à aucune autre Puissance de reconstituer à son profit un bloc politique semblable ou analogue à celui dont la monarchie austro-hongroise était le pivot. Il y a des périls auxquels on ne s'expose pas deux fois.

MAURICE PERNOT.

LETTRES

A LAURE DE GASPARIN

NOUVELLE SÉRIE

III ⁽¹⁾

(1858-1864)

Paris, samedi 27 mars 1858.

.. L'impression du premier volume de mes *Mémoires* (2) va finir dans quelques jours. Vous le recevrez vers le milieu d'avril. Le second paraîtra six semaines ou deux mois après. J'aurais voulu partir pour le Val-Richer tout de suite après Pâques, comme fera mon ménage Cornélis. Mais j'ai promis de présider cette année notre société d'instruction primaire, ce qui ne me laissera libre que le 19 avril. Si, comme je l'espère, j'ai terminé à la fin de juin l'impression de mon second volume, j'irai passer juillet et août en Angleterre. J'ai promis, il y a longtemps, à lord Aberdeen une visite en Écosse. Avec celle-là, j'en ferai quelques autres. J'emmènerai mon fils avec moi. Ce voyage me plaira, quoique les voyages ne me plaisent plus guère. Ils ennuiant l'âme plus qu'ils ne fatiguent le corps.

Copyright by André Gayot, 1933.

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} et 15 septembre.

(2) *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*.

Ketteringham-Park, 21 juillet 1858.

... Je ne me trouve nulle part aussi bien qu'au Val-Richer; je suis arrivé à l'âge où ni le mouvement ni le changement ne conviennent plus. Pourtant ce voyage me plaît; j'honore et j'aime ce pays-ci, et l'accueil que j'y reçois me touche. Il est le même dans tous les partis, torys, whigs et radicaux. Mon amour-propre et mon besoin d'amitié sérieuse sont également satisfaits. Et pour les idées et les sentiments généraux, je ne rencontre que sympathie. Cette nation a la dignité aristocratique, le bon sens bourgeois et les instincts chrétiens. Elle doit beaucoup au protestantisme, et elle le lui rend, en lui faisant beaucoup d'honneur. L'esprit démocratique y est en grand progrès; trop selon moi; mais tous les gens intelligents commencent à s'en inquiéter, et leur inquiétude me rassure. A la première tentative éclatante et périlleuse que feront les démagogues, il y aura ici une forte réaction conservatrice.

Je passe huit ou dix jours chez sir John Boileau qui a invité quelques personnes à venir successivement me voir chez lui. J'irai de là en Écosse, d'abord à Édimbourg, puis chez lord Aberdeen.

J'ai mon fils avec moi et de bonnes nouvelles du Val-Richer. On y fait à force les récoltes. Les colzas sont moins beaux que l'an dernier, assez bons cependant, et se vendront très cher. Les blés sont beaux, et ne se vendront pas cher, à moins que la récolte générale ne soit mauvaise dans une grande partie de la France, comme chez vous. Vos vers à soie, papillons ou vers, sont des sots; qu'ont-ils de mieux à faire que de vous donner pleine satisfaction? Tomber de 3 000 francs à 200, c'est trop. Est-ce qu'on ne peut rien inventer pour les ranimer?

Je reçois et je corrige ici les épreuves de la première moitié du second volume de mes *Mémoires*. Je l'ai donné à l'impression en partant. Je terminerai ce volume à mon retour, et il paraîtra à la fin de novembre. Jamais travail n'a eu pour moi autant d'importance et d'intérêt.

Haddo-House, Aberdeen Shire, Scotland.

15 août 1858.

... J'ai passé trois jours à Claremont et à Twickenham. La Reine est très vivante, aussi vivante qu'on peut l'être quand

c'est l'âme qui fait vivre le corps. J'ai trouvé le comte de Paris très bien, intelligent, animé, une figure parfaitement franche et une bonne conversation. J'ai pris plaisir à causer avec lui, même quand nous n'étions pas du même avis. Le duc d'Aumale a une très bonne existence. Ils sont honorés et vus avec bienveillance dans tout ce pays-ci.

J'aurais beaucoup à vous dire de l'Angleterre, si nous cautions. Toujours grand et noble pays, qui subit en ce moment l'épreuve d'une transformation redoutable. L'esprit démocratique y devient de plus en plus puissant. C'est encore l'aristocratie qui gouverne, mais c'est la démocratie qui domine. La démocratie anglaise aura-t-elle plus de bon sens et de vertu que toutes les autres? Saura-t-elle se contenter de l'influence dominante en laissant le gouvernement direct aux mains de l'aristocratie toujours accessible et recrutée dans les autres classes? C'est là le problème. Je crains un peu; j'espère davantage. En attendant, le pays jouit d'une liberté et d'une prospérité admirables.

Val-Richer, 11 septembre 1838.

L'air du Val-Richer réussit parfaitement à mes petits-enfants. J'ai une petite-fille, la seconde fille d'Henriette, ma petite Jeanne, qui me plaît infiniment. Jolie avec force et gaieté, franche, bonne, nulle préoccupation de soi-même, point d'artifice ni d'égoïsme, assez souvent violente, entêtée; elle m'aime de tout son cœur, et elle a en moi une confiance sans limites; elle ne prévoit jamais que je puisse lui refuser quelque chose, et quand je lui refuse, elle est tout de suite persuadée que j'ai raison et que je ne puis pas faire autrement. C'est curieux le degré de sympathie qui peut exister entre un homme de mon âge et un enfant de trois ans.

J'ai tout à fait repris mon travail. Je publierai mon second volume avant la fin de l'année. Il comprendra la Révolution de 1830, mon ministère de l'Intérieur, les ministères de M. Laffitte et de M. Casimir Périer, et la formation du ministère du 11 octobre 1832, où j'ai pris le portefeuille de l'Instruction publique. L'ouvrage entier aura six volumes. Je le publierai en trois ans, deux volumes par an. Je désire vivement que, d'ici à 1860, rien n'altère ma santé et ne dérange mon loisir. Je tenais au voyage que je viens de faire. Je n'en

ai plus aucun en perspective. J'arrive à l'âge où il faut rester chez soi.

Val-Richer, 23 septembre 1858.

... Avez-vous lu un roman nouveau qui s'appelle, je crois, *Fanny* (1), le monde renversé, un amant jaloux du mari ? Je ne le connais et ne le connaîtrai pas ; je ne lis plus que des romans anglais ; mais on dit qu'à travers beaucoup d'inconvenance et de licence, il y a beaucoup de talent. On peut certainement tirer de cette situation de grands effets. M. Rigault en a très spirituellement et très honnêtement rendu compte dans le *Journal des Débats*. Quel journal lisez-vous habituellement ? Il me semble que, dans votre vie souvent solitaire, vous devriez vous donner les *Débats* et la *Revue des Deux Mondes*.

Val-Richer, dimanche 17 octobre 1858.

... Je n'ai point de nouvelles à vous donner. On dit que le prince Napoléon est allé à Varsovie pour tâcher d'arranger son mariage avec une fille de la grande-duchesse Marie (2), sœur de l'empereur Alexandre. Est-ce vrai, et si c'est vrai, a-t-il réussi ? Je n'en sais rien. La grande-duchesse Marie, qu'on appelait, quand son mari vivait, la duchesse de Leuchtenberg, est une femme d'esprit, encore jolie, très aimable, et qui a libéralement usé de son esprit et du reste. Avant son veuvage, elle vivait dans une grande intimité avec un jeune comte Strogonoff, sans esprit, mais beau, grand et robuste. Une fois veuve, elle l'a épousé en secret. On dit qu'il la maltraite et qu'elle s'en venge. Elle plait beaucoup à tous ceux qui la voient dans le monde. Elle a, dit-on, un ardent désir de venir à Paris. Elle le satisferait si elle prenait le prince Napoléon pour gendre. Cela peut aider à son succès.

Val-Richer, mercredi 5 novembre 1858.

... Je travaille toujours. Je compte avoir fini mon second volume au commencement de décembre ; mais il ne paraîtra pas avant le 1^{er} février : les libraires ont pour maxime qu'il ne faut pas publier un grand ouvrage, comme ils disent, aux

(1) Le roman d'Ernest Feydeau

(2) 1819-1876. Elle avait été mariée en 1839 au duc Max de Leuchtenberg, dont elle devint veuve en 1852.

approches du Jour de l'an; c'est le temps des livres d'enfants. Il faut d'ailleurs que j'envoie la fin de mon manuscrit en Angleterre pour que le traducteur termine aussi sa traduction, et que l'édition anglaise puisse paraître à Londres en même temps que la française à Paris.

Val-Richer, 48 novembre 1858.

Je n'ai point de nouvelle à vous donner. Les tentatives matrimoniales du prince Napoléon n'aboutissent pas. On doute même à présent, ou qu'elles aient été faites sérieusement, ou qu'elles aient été bien reçues. Si j'en croyais des lettres de Rome et de Turin, il se préparerait, pour le printemps prochain, de gros événements en Italie. On dit que l'empereur Napoléon ne veut pas rester plongé dans les délices de Compiègne, et qu'il se concerta avec lord Palmerston pour faire en commun quelque coup d'éclat au delà des Alpes si lord Palmerston revient au pouvoir en Angleterre, ce qui est fort douloureux. Je l'ai trouvé bien discrédité dans son pays. En tout cas, si j'étais l'empereur d'Autriche ou le Pape, je ne serais pas tranquille. Heureusement, je ne suis ni l'empereur d'Autriche ni le Pape.

Que dit-on chez vous, si on y pense (ce dont je doute) du procès de M. de Montalembert (1)? Il y avait, dans son article du *Correspondant*, beaucoup de ce qu'il n'y a plus guère nulle part, beaucoup de vérité et de vie. Assez pour que le Gouvernement fût offensé, pas assez pour qu'il fût inquiet. Ce langage-là peut lui déplaire, mais non lui nuire. Et le procès a un air de tracasserie envers un homme de talent et d'honneur. Ce sera pis s'il est condamné, comme je m'y attends. Adieu, chère amie.

GUIZOT EXPROPRIÉ

Paris, 6 janvier 1859.

Un retour à Paris entraîne une foule de petites affaires et de temps perdu... Je ne suis pas rentré sans tristesse dans cette

(1) Montalembert fut condamné pour son article sur l'Inde, paru dans le *Correspondant* du 25 octobre 1858. Guizot écrivait à M^{me} Lenormant, du Val-Richer, 7 novembre 1858 : « Je n'ai regretté à Paris qu'une chose, de n'avoir pu aller chercher M. de Montalembert et lui serrer la main. Il me déplait de n'être pas là quand les gens que j'aime ont des aventures. J'aime et j'honore M. de Montalembert, que je sois ou que je ne sois pas de son avis, et dans cette occasion-ci je suis tout à fait de son avis. »

maison (1) où je rentre probablement pour la dernière fois. Rien n'est encore fait, ni même pratiquement commencé pour l'expropriation ; il est seulement décidé en principe que le boulevard de la Madeleine va se faire et me passe sur le corps. On m'assure que l'expropriation aura lieu l'été prochain. J'ai presque envie à présent que ce soit fini et que je puisse me chercher une auberge pour le reste de mes jours. Car je vivrai à l'auberge ; je ne veux ni bâtir ni acheter une maison. Je louerai. Je ne passe plus guère que quatre mois à Paris. C'est le Val-Richer qui est mon établissement. J'y enverrai les trois quarts de ma bibliothèque de Paris où je ne garderai que 3 ou 4000 volumes. J'en ai tout près de 20000. C'est un mobilier très cher à loger. J'ai encore de la place au Val-Richer où j'en ai déjà placé 7 à 8000. On me dit qu'on me paiera bien ma maison. C'est bien le moins, et pourtant je n'y compterais que quand ce sera fait. Rien n'est sûr aujourd'hui.

Que vous dirai-je des perspectives guerrières (2) qui agitent Paris ? Jusqu'à ces jours derniers, j'étais décidé à ne pas croire à la guerre italienne. La mauvaise politique me choque, et j'en repousse la pensée, même quand ma cause y est parfaitement désintéressée. Je ne suis pas du tout pessimiste. Depuis huit jours je suis ébranlé. On a dit et fait ce qu'il fallait pour faire croire à la guerre. Les Italiens en auront certainement la confiance. Aujourd'hui il semble qu'on fasse retraite. On est inquiet de l'inquiétude publique. On entrevoit les obstacles qu'on rencontrera et qu'on rencontre déjà en Europe. On est embarrassé des encouragements qu'on a donnés, des promesses qu'on a faites. Mais on est bien engagé ; la retraite est difficile et ressemblera fort à une reculade. Nous verrons. J'ai renoncé au métier de prophète.

Paris, 30 janvier 1859.

... Mon pressentiment est que la guerre se fera, quoique tous les entours de l'Empereur, militaires et civils, fassent tous leurs efforts pour l'empêcher. Il est personnellement compromis et engagé. Il écoute tout ce qu'on lui dit, ne répond rien et

(1) 6, rue de la Ville-l'Évêque.

(2) En recevant le corps diplomatique, le 1^{er} janvier, Napoléon III dit à l'ambassadeur d'Autriche : « Je regrette que nos relations ne soient pas aussi bonnes que par le passé. » Le monde des affaires prit peur et la Bourse baissa.

reste dans sa propre impression. Cette folie, si elle a lieu, sera bien son fait à lui seul. Je ne sais que l'influence de l'Angleterre et de la Prusse réunies qui puisse aujourd'hui l'arrêter. Si ces deux Puissances, sans prendre activement parti, déclareraient hautement leur désapprobation, en laissant entrevoir que leur neutralité pourrait avoir un terme, elles rendraient la guerre à peu près impossible. Le feront-elles assez clairement pour être efficaces? J'en doute. Du reste, je suis ennuyé de tout ce que j'entends de paroles vaines à ce sujet. Parlons d'autre chose.

Avez-vous lu, dans votre petite chambre, *l'Amour* (1) de M. Michelet? Pas plus que moi, je présume. Rien ne m'inspire plus de dégoût que l'anatomie érotique. Il faut faire de l'amour ou de la science; mais leur mélange est abominable. Je rencontre M. Michelet toutes les semaines à l'Académie des sciences morales et politiques où il vient, s'assied, passe une demi-heure et s'en va sans jamais rien dire. Sa figure blême, pleine de fièvre et d'impuissance, explique son livre.

Val-Richer, 12 mai 1859.

Je voulais vous écrire avant de quitter Paris, chère amie. Il n'y a pas eu moyen. J'ai été, jusqu'au dernier moment, assiégé de visites et de petites affaires. Me voici rétabli dans mon nid de travail et de repos à la fois, et charmé d'y retrouver tous mes enfants, grands et petits, en très bon état, en meilleur état que mes abricots et mes pêches qui ont été fort gelés. Je n'aurai en abondance cette année que des fraises, des groseilles et des framboises. Je me résigne. J'ai un brillant soleil sur ma fraîche verdure. Cela aide à la résignation. Dans deux jours mes papiers et mes livres seront en ordre; je me serai remis à l'ouvrage, et ma vie reprendra, pour sept ou huit mois, son cours actif, sans fatigue et sans bruit.

Je n'ai, comme de raison, point de nouvelles à vous envoyer d'ici, et en y arrivant. L'Empereur est parti pour la guerre d'Italie en même temps que moi pour la paix du Val-Richer. Il y a eu, autour de lui, à son départ, plus de foule et de cris qu'autour de moi. Je ne changerais pourtant pas avec lui de rôle et, si nous en changions, je ferais autre chose que ce qu'il

(1) *L'Amour* avait paru le 20 novembre 1853.

fait. Pour dire vrai, il a été bien accueilli en partant; les cris n'étaient pas tous prémédités et il a dû être content de la population.

Val-Richer, 2 juin 1859.

... Je suis dans les grands travaux, matériels et intellectuels. Chassé de ma maison de Paris, je suis obligé de transporter ici la plus grande partie de ma bibliothèque, 8000 volumes par-dessus les 7000 que j'y ai déjà. Pour les placer, et pour compléter l'arrangement du Val-Richer qui est mon grand nid, je change tout mon rez-de-chaussée; de ma salle à manger et des offices attenants je fais une grande bibliothèque à six croisées, trois sur la cour, trois sur le parc. Je transporte ma salle à manger dans ma cuisine actuelle, où elle fera le pendant du salon que vous connaissez, et la cuisine se transporte dans le bûcher qui va se cacher derrière la remise. Tout cela fait, ma maison aura fort bon air et sera très commode. J'ai assez bien vendu celle de Paris pour pouvoir prendre, sur le prix, de quoi payer ces arrangements, qui ne laissent pas d'être assez chers. Mais je me plais à mettre en parfait état le Val-Richer, qui sera, au moins pendant la génération qui me suit, le centre de mes enfants et de mes souvenirs. Qui peut avoir aujourd'hui la prétention de faire quelque chose pour plus d'une génération?

Que vous dirai-je de la guerre? Rien qui puisse vous faire changer d'avis, vous et vos frères. Gardez votre avis, car vous avez raison. Je lis attentivement les rapports et les journaux des deux camps. On croirait lire les récits de deux guerres différentes. M. de Talleyrand disait: « Le mensonge est une si bonne chose qu'il ne faut pas en abuser. » On en abuse trop; on le décriera. A tout prendre, je tiens pour démontrées ces deux choses: l'une, que nos troupes valent bien mieux que les Autrichiens; elles ont plus d'intelligence et d'entrain; l'ascendant est de leur côté; l'autre, que les Autrichiens défendront leur terrain pied à pied, avec une obstination extrême; ce qui rendra la guerre interminable. Or, pour qu'une longue guerre soit supportable et supportée, il faut qu'elle soit nécessaire, motivée par quelque intérêt national qui explique les sacrifices et profite grandement des succès. Il n'y a ici rien de semblable; c'est une guerre de considérations morales, ou de

fantaisies personnelles. Si elle se prolonge, l'embarras politique sera extrême ; il faudra, ou bien renoncer à cette expulsion totale des Autrichiens, qu'on a fastueusement promise, ou s'engager et se compromettre jusqu'à des extrémités qui amèneront toute l'Europe dans l'arène. Grand déboire dans un cas ; grand péril dans l'autre.

Val-Richer, 7 juillet 1859.

... Nous entrons ici dans le coup de feu des récoltes. Le colza est coupé. On coupe les foin. On coupera bientôt les blés. Les ouvriers sont chers et manquent. Nous voudrions bien avoir ici des prisonniers autrichiens, dussent-ils faire tout ce qu'ils font chez vous. Du reste, ils ont raison de faire tout ce qu'ils font ; c'est bon à faire quand on est libre, à plus forte raison quand on est prisonnier. Ils pourraient dire, comme votre femme du peuple : *aco soân nosti coumedias*. Vous voyez que je n'oublie pas vos bonnes histoires. Dites-m'en quelques autres pour que mon souvenir s'en amuse.

LE TRAITÉ DE VILLAFRANCA

Val-Richer, 26 juillet 1859.

Voici dans quelle mesure j'ai prévu et prédit la paix. Il y a plus de six semaines, après la bataille de Magenta, j'écrivais à M^{me} Lenormant (1) : « Encore une ou deux victoires pareilles, et je serais bien surpris si l'empereur Napoléon ne se presse pas de faire sa retraite sur ce char de triomphe. » Il s'est pressé, en effet, et il a fait sa retraite (2). Mais le char de triomphe n'est pas arrivé assez vite à Paris ; il fallait y entrer le lendemain du jour où la paix y a été annoncée ; les acclamations

(1) « La suspension d'armes, en effet, ne m'a pas surpris, quoique, en ce moment, je ne m'y attendisse pas du tout. J'ai toujours pensé qu'après des victoires l'empereur Napoléon serait pressé de faire la paix. C'est un joueur qui aime assez les grosses, mais non pas les longues parties ; il s'en fatigue et en craint les retours. Il a le goût des aventures modérées ; celle-ci lui a bien réussi jusqu'à présent. Je ne conçois pas bien la paix qu'il va faire. Elle donnera probablement bien de l'humeur à ses alliés et amis italiens ; il me revient que l'humeur commence déjà. » (Guizot à M^{me} Lenormant, 13 juillet 1859.)

(2) Le 6 juillet, Napoléon III avait offert un armistice à l'empereur François-Joseph, dont l'armée était dans une situation difficile. Le traité de Villafranca, que refusa de contresigner Cavour, fut conclu le 11 juillet.

auraient été très vives. Mais aujourd'hui, tout en restant très content de la paix, on a eu le temps de la juger, et l'Empereur ne veut plus rentrer seul à Paris. Il attend l'armée. Il a raison. Nous avons la paix pour la France et le chaos pour l'Italie.

Je ne vois pas pourquoi l'empereur Napoléon se plaint que l'Europe ait été injuste envers lui; l'Europe a été plus complaisante pour lui que pour personne; elle lui a laissé faire tout ce qu'il a voulu. Seulement, après l'avoir solennellement annoncé, il n'a pas pu le faire, et il y a renoncé. Et ce sont les Italiens qui l'ont forcé d'y renoncer, tant il les a trouvés fous et peu efficaces. Quand il a vu que l'esprit révolutionnaire éclatait partout autour de lui, qu'il serait bientôt brouillé avec le Pape, puis avec l'Allemagne, puis peut-être même avec la Russie qui commençait déjà à l'en avertir, il s'est arrêté, et il a eu raison. D'autant plus raison que l'esprit militaire ne se déployait pas aussi vivement parmi les Italiens que l'esprit révolutionnaire. La faute, c'est de n'avoir pas prévu que tel serait le résultat de la guerre, même glorieuse et heureuse. La prudence est une belle qualité; un peu moins belle quand on est forcé et pressé d'être prudent le soir parce qu'on n'a pas été prévoyant le matin.

Maintenant vous voudriez que je vous dise ce qui arrivera. Je n'en sais rien, et je doute qu'il y ait quelqu'un en Europe qui en sache beaucoup plus que moi. L'Europe est un vaisseau qui n'a plus ni pilote ni boussole. L'empereur Napoléon voudrait un Congrès pour ne pas rester chargé seul de la responsabilité du chaos. L'empereur d'Autriche n'en veut pas, aimant bien mieux que ses concessions ne soient pas sanctionnées et garanties par l'Europe. L'Angleterre ne se soucie pas d'y aller, n'ayant rien à dire là où elle n'a rien fait; pourtant elle ira, je crois, si l'empereur Napoléon veut bien lui payer un peu cher sa présence, par exemple désarmer une partie de la flotte française, à charge de revanche. Et soit qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas un Congrès, la question italienne reste plus embrouillée et plus envenimée qu'auparavant. On a promis au grand-duc de Toscane et au duc de Modène de leur rendre leurs États, et on amène le suffrage universel pour les empêcher d'y rentrer; on fait le Pape président honoraire de la Confédération italienne, et on ne lui permet pas d'employer ses troupes

à reprendre sa ville de Bologne. Puisque vous êtes en si grande intimité avec sainte Thérèse, vous devriez l'engager à remettre l'harmonie dans ce chaos. Ce ne serait pas trop de toute sa sainteté pour y réussir.

LA PRINCESSE DE LIEVEN ET M^{me} RÉCAMIER

Val-Richer, 49 août 1859.

Je veux vous écrire avant d'aller à Paris. J'y vais lundi prochain 22, pour présider jeudi 25 la séance publique de l'Académie française. J'y ferai le rapport sur les prix de vertu de M. de Montyon. Je viens de l'écrire. J'ai été et je serai encore distrait plusieurs fois cette année du travail auquel je tiens par dessus tout, de mes Mémoires. J'ai eu à lire vingt et un dossiers vertueux et à en extraire un discours académique. On m'a demandé, et je n'ai ni pu ni voulu refuser d'écrire, pour la nouvelle édition de la grande *Biographie universelle*, une notice sur la princesse de Lieven (1). Elle est faite et imprimée sans avoir encore paru. Je vous en enverrai un exemplaire séparé. Cela ne devait et ne pouvait être qu'un portrait de surface. Dans cette limite, je suis sûr que c'est vrai et convenable.

Val-Richer, 16 septembre 1859.

... J'avais la confiance que vous trouveriez la notice sur la princesse de Lieven telle qu'elle devait être. Ce n'est guère que la surface de la personne, et il ne me convenait pas de montrer au delà de la surface. Mais dans cette limite, je suis sûr que l'image est vraie et exempte de toute exagération. C'était une âme grande et rare avec un esprit aussi rare, et charmant en même temps que très sensé. Je vous dirai un jour ce qu'il y a de fondé dans votre reproche, et par quelle puissance de sentiment ou d'habitude elle était restée si occupée de l'Empereur dont elle avait secoué le joug et du pays qu'elle avait quitté.

Prenez-vous quelque intérêt à la Chine et lui ferez-vous

(1) Guizot (*Mélanges biographiques et littéraires*) raconte l'origine de ses relations avec la princesse de Lieven, qu'il avait rencontrée chez la duchesse de Broglie. « La vérité et la confiance ont constamment régné dans notre amitié; elle leur a dû sa solidité comme sa douceur. »

une place, dans votre curiosité politique, à côté de l'Italie ? Pour moi, et en ce qui touche la Chine elle-même, la nouvelle guerre (1) et ses conséquences probables me sont tout à fait indifférentes ; mais pour l'Europe, et en particulier pour nos relations avec l'Angleterre, le fait n'est pas sans importance ; l'action commune que Paris et Londres vont exercer la éloigne les chances de rupture qui se laissaient entrevoir entre les deux pays. Et en ma qualité de bon citoyen, je désire, même aux dépens de mes affections, le maintien de la bonne politique que j'ai pratiquée. La guerre entre la France et l'Angleterre amènerait une reculade d'un siècle dans cette voie de civilisation et de liberté où nous n'avancions plus beaucoup.

Paris, 24 octobre 1859.

Voilà une bien longue lacune, chère amie. Je reviens de mon grand voyage. J'ai quitté le Val-Richer le 5 et Paris le 7. Votre lettre du 3 m'est arrivée au moment où je partais. Depuis, j'ai été à Bordeaux, à La Grange, à Agen, à Tours, et je rentre demain au Val-Richer pour ne plus bouger d'ici au 1^{er} janvier. Je n'ai fait, pendant ces trois semaines, que voir du monde, des amis et des inconnus, visiter des châteaux, goûter des vins, causer, changer sans cesse de séjour et de société. Cette vie me va fort peu, et je suis charmé d'en avoir fini et pressé de reprendre la mienne. J'ai beaucoup à faire, et les jours, et les années s'écoulaient. Je veux avoir terminé, avant de revenir à Paris, le troisième volume de mes *Mémoires*. J'ai promis à M^{me} Lenormant de parler dans la *Revue des Deux Mondes*, des *Souvenirs de M^{me} Récamier*. Je ne ferai plus de promesse semblable. Je ne veux avoir à m'occuper, dans les années inconnues qui me restent, que de mes propres travaux commencés.

Je m'en irai, la tête pleine de choses que je voudrais laisser après moi, et que j'emporterai avec moi. Ce qui ne m'empêchera pourtant pas de vous écrire un peu plus souvent que je n'ai fait dans ce mois d'octobre...

(1) En juin 1859, les vaisseaux qui amenaient en Chine les plénipotentiaires français et anglais chargés de procéder à la ratification du traité de Tien-Tsin signé l'année précédente, furent accueillis par des coups de canon tirés du fort de Takou. En novembre 1859, une expédition franco-britannique fut décidée.

Il faut qu'au 1^{er} janvier je sois établi dans mon nouvel appartement, 52, rue du Faubourg Saint-Honoré. Je quitterai ma maison avec un grand serrement de cœur.

Val-Richer, 8 novembre 1859.

Je suis rentré dans ma maison et dans mes habitudes. Cela me plaît fort. Je n'ai plus mon *home* qu'ici. En retournant à Paris, j'irai à l'auberge, 52, rue du Faubourg Saint-Honoré. J'ai peine à me figurer que je ne vivrai plus dans cette petite maison où je vis depuis 1809, sauf les années où l'État m'a logé. J'ai été heureux là, et aucun des malheurs de ma vie ne m'est arrivé là. Je me suis donné le plaisir de faire faire deux photographies, l'une de la façade de ma maison, sur le jardin, l'autre de l'intérieur de mon cabinet et de ma bibliothèque. Quand vous viendrez me voir, je vous en donnerai un exemplaire.

En attendant, vous faites bien de lire les *Lettres* du président de Brosses sur l'Italie. Comment ne les connaissiez-vous pas? Elles ont été publiées il y a soixante ans. Ceci n'est qu'une nouvelle édition, bonne, dit-on. Je ne la connais pas. C'est un livre très spirituel, très instructif, et très amusant. Bien digne de ce charmant petit président qui passait de si agréables soirées chez la Guimard. Je vous en ai un jour raconté une, que j'avais entendu raconter à de vieilles gens de son temps, et qui mérite qu'on s'en souvienne. Vous en souvenez-vous?

Val-Richer, 17 novembre 1859.

Nos lettres se sont croisées en effet, et puisque vous faites des calculs, c'est moi qui réponds le premier à la vôtre. Il fait froid; mais je suis au coin d'un bon feu. Tout à l'heure, j'avais les pieds sur les chenets, pensant à toutes sortes de choses, bonnes, mauvaises, sérieuses, gaies. J'admire toujours la prodigieuse rapidité et variété des mouvements de l'âme et de la pensée: les contrastes les plus bizarres s'y succèdent involontairement, et chaque idée, chaque impression est parfaitement claire et vive, quoique infiniment plus passagère que l'éclair. Il y a un proverbe hindou qui dit: « Qu'y a-t-il de plus rapide que la flèche? Le vent. De plus rapide que le vent? La pensée. De plus rapide que la pensée? L'amour. »

Proverbe charmant de tendresse. Croyez-vous qu'un homme d'esprit mauvais sujet, le président de Brosses par exemple, fût de cet avis?

Je viens de finir cet article sur les *Souvenirs* de M^{me} Récamier (1). Il m'a assez amusé à écrire. Je n'ai pas dit tout ce que je pense et tout ce que je sais. Concevez-vous tant d'amoureux et si peu d'amour? Celui qui me plaît le plus et que je comprends le moins, c'est Ballanche, certainement le plus honnête, le plus sincère et le plus dévoué. Mais comment aimait-il si tendrement M^{me} Récamier sans avoir, à son sujet, la moindre jalousie, le moindre désir?

On recommence à parler étrangement des divertissements de Compiègne. On dit que l'Empereur et l'Impératrice vont jouer eux-mêmes la comédie devant leurs sujets. En attendant, l'embarras est grand pour le procès de Montalembert; on voudrait bien le laisser tomber comme celui de M. About. Je ne sais si je vous ai déjà dit qu'on a eu un moment l'idée de faire les deux procès ensemble; par l'un on défendait le Pape; par l'autre on poursuivait les papistes. Mais on y renonce. On craint, à ce qu'il paraît, les révélations de M. About, et qu'il ne dise qu'il a écrit et publié sa brochure par ordre et sous le patronage caché du Gouvernement (2). C'est un esprit indépendant et susceptible, capable d'une boutade d'humeur.

Val-Richer, 9 décembre 1859.

... La mort très inattendue, et si lointaine, de M. Lenormant (3) a été pour moi un vrai chagrin. C'était un homme distingué et l'un de mes plus anciens et plus sûrs amis. J'ai tout à fait de l'amitié pour sa femme, personne d'un cœur chaud, d'un caractère énergique, d'un esprit très animé, et qui m'a donné, à moi et à tous les miens, des marques du plus constant dévouement. Elle est horriblement malheureuse. Ils s'étaient mariés par amour et n'avaient pas changé, à travers les épreuves de la vie. Nous devrions tous avoir écrit sur le front : *fragile*. Il est vrai que cela n'empêcherait rien. Je ne me doutais guère il y a quinze jours, en corrigeant les épreuves

(1) Voir la *Revue* du 4^{er} décembre 1859.

(2) Edmond About était l'auteur de *Rome contemporaine*, paru en partie dans le *Moniteur universel*, et de la *Question romaine*, publiée à Bruxelles.

(3) Charles Lenormant était mort subitement à Athènes en novembre.

de *Madame Récamier*, du coup qui, à ce moment même, tombait à Athènes sur la tête de sa pauvre nièce.

DÉMÉNAGEMENT

Paris, 18 janvier 1860.

Ne me grondez pas, je vous prie, de mon long silence. Je suis, depuis mon retour ici, assiégé d'affaires, de visites, de conversations, d'ennuis. Le déménagement de ma bibliothèque m'a beaucoup occupé. Il a fallu choisir les 2000 ou 3000 volumes à garder à Paris, les 5000 ou 9000 à envoyer au Val-Richer. Personne ne pouvait faire cela pour moi. Enfin c'est fait. Cinquante-quatre caisses monstrueuses sont parties. Henriette aura le travail du déballage. Elle fera déposer les livres dans toutes les chambres en attendant que la grande bibliothèque du rez-de-chaussée soit prête pour les recevoir. Tout cela ne sera fini et en ordre que vers le mois de mai. Bien heureux encore si c'est en ordre alors.

Ma maison sera pourtant en ordre plus tôt que l'Europe. Pourquoi s'attaquer en même temps à l'esprit et à la matière, à la tiare, et au bonnet de coton? La réponse du Pape à la lettre impériale (1) est arrivée hier matin. Il refuse absolument de céder les Légations et demande formellement que les troupes françaises évacuent Rome. Il se croit en état de réprimer l'insurrection; et s'il ne peut pas, il s'en ira et livrera Rome aux révolutionnaires. Il ne craint pas d'être errant et mendiant. Thiers défend en effet le Pape : « Je suis, dit-il, un philosophe papiste. » Mais il ne fait point de brochure; s'il en faisait une, ce serait pour défendre l'industrie française contre le libre échange. Pendant que Bordeaux et Le Havre envoient des députations pour le féliciter et féliciter l'Empereur, Rouen, Lille, Roubaix, Tourcoing, Saint-Quentin, Reims, Mulhouse se lamentent et crient bien plus fort. Certainement les forges et les filatures souffriront beaucoup, probablement plus que les vignobles et les ports ne prospéreront. On a pris la forme d'un traité de commerce pour échapper au Corps législatif. On

(1) Napoléon III avait écrit au pape Pie IX le 31 décembre 1859. Le Pape répondit dans l'Encyclique du 19 janvier 1860. Plusieurs protestations s'élevèrent en France en faveur du Pape, celles de Mgr Dupanloup, notamment, et d'Albert de Broglie.

redoute même ce grand eunuque. L'Empereur peut modifier sans loi les tarifs de douane quand il le fait par suite d'un traité qu'il a le droit de conclure à lui seul. Voilà la Constitution. Des réformes sans enquête préalable, sans discussion, sans publicité, sans préparation, sans appel à l'examen et au temps, voilà le pouvoir absolu.

Paris, 4 février 1860.

... On m'attend à l'Académie des sciences morales pour nommer M. Daru académicien libre. Certainement j'ai voté pour le Père Lacordaire, avec tous les hommes considérables et intelligents de l'Académie française. Et je leur ai dit après le vote : « Si nous avions toujours voté tous ensemble, en toute occasion, comme nous venons de le faire, la France ne serait pas où elle en est. » Adieu, chère amie.

Paris, 17 mai 1860.

Vous avez raison de soigner vos fleurs. Je voudrais bien être déjà à en faire autant. La fin de l'impression de mon troisième volume me retiendra ici jusqu'aux derniers jours du mois. Je vais demain au Val-Richer voir où en sont mes travaux, surtout l'établissement de ma bibliothèque ; mais je n'y passerai que quarante-huit heures. Mon fils m'est arrivé dimanche dernier avec sa femme (1), tous deux très contents, et moi très content d'eux. Décidément, l'extérieur est très bien et le dedans très bon. Il y faut un peu de culture, une atmosphère plus large. Cela viendra. Je les emmènerai au Val-Richer, ou bien ils m'y rejoindront quelques jours plus tard. Mon ménage Cornélis y est déjà. Je suis seul ici avec les nouveaux mariés.

J'ai de bonnes nouvelles de la Reine. Elle se remet de l'hiver avec une énergie de vitalité vraiment étonnante. Le prince de Joinville est allé aux États-Unis pour visiter l'École navale dans laquelle il se propose de faire bientôt entrer son fils le duc de Penthièvre. Il veut en faire un marin. La marine anglaise ne pouvait lui convenir. Il avait pensé à la marine hollandaise ; mais il n'y a là point d'école navale ; il fallait aller à Java et y servir dix ans. C'était trop loin et trop long.

1) Guillaume Guizot venait d'épouser une jeune fille dont la famille habitait Nîmes.

Il s'est décidé pour la marine américaine. Les Républiques se chargeront d'élever les Princes.

Paris, 2 juin 1860.

Pendant que je suis encore ici, je m'occupe des Académies. J'ai eu avant-hier, à l'Académie française, une petite bataille que j'ai gagnée et qui m'a amusé, tant j'y ai rencontré de malice sournoise et obstinée en même temps que timide. Je proposais, au nom d'une commission, de donner le grand prix Gobert à une nouvelle histoire de Jeanne d'Arc de M. Wallon. Je me suis trouvé en face de quelques hommes d'esprit qui n'ont de goût ni pour Jeanne d'Arc, ni pour M. Wallon ; l'héroïne est une quasi-sainte, l'historien est chrétien et catholique. On a contesté mes conclusions ; on a traité le livre de *superstitieux*. Tout à coup s'est posée la question de l'ordre surnaturel dans l'histoire humaine. Je l'ai posée moi-même nettement. Alors mes adversaires ont battu en retraite, embarrassés, mais entêtés. On a été aux voix, et Jeanne d'Arc a été couronnée par dix-neuf voix contre quatre. Quand les grandes questions sont dans l'air, elles se produisent dans les plus petites occasions.

Val-Richer, 20 juin 1860.

Vous devez avoir reçu mon troisième volume il y a deux jours. J'ai trouvé, en arrivant ici, je ne sais combien de petites affaires à régler et ma maison encore sens dessus dessous. Il faut qu'elle soit charmante quand elle sera définitivement arrangée, car l'arrangement m'aura coûté beaucoup de temps et d'argent. Je crois que ce sera bien. Vous viendrez y voir le printemps prochain. Mes trois ménages y sont heureux. Le nouveau va bien. Ma belle-fille est vraiment une personne, et une personne originale ; d'une franchise imperturbable, d'un caractère décidé, d'un esprit sérieux, simple, et quelquefois d'une gaieté d'enfant. Je la crois capable de se développer beaucoup, et comme la culture n'y manquera pas, j'ai assez confiance dans l'avenir. Elle plait à tous les miens.

Je n'ai pas encore repris le cours de mes travaux. A l'heure qu'il est, mon cabinet sert encore de salle à manger. Ma bibliothèque est tout entière dispersée, et les livres par terre dans toute sorte de chambres. Je me promets de rentrer, la

semaine prochaine, en possession de mon cabinet. J'y mettrai en ordre ma bibliothèque usuelle, et je commencerai à écrire mon quatrième volume.

...Nous avons ici de beaux colzas qui souffrent un peu de la pluie et qui en souffriront davantage si cela continue. Je n'ai pas à attendre d'être vieux pour aimer le soleil : mais je l'aime plus que jamais, et il me manque souvent. Il m'a manqué même à Nîmes, dans les quinze jours que j'y ai passés. Je n'ai eu là que ce mécompte.

AFFAIRES D'ITALIE

Val-Richer, 14 juillet 1860.

La Reine va bien. Le prince de Joinville est revenu d'Amérique, content de son voyage. Le comte de Paris et le duc de Chartres ne reviendront d'Orient qu'à la fin d'août. Ils sont là bien voisins de tristes scènes qui n'ont pas de gravité politique. Les guerres civiles et les massacres du Liban sont une honte pour l'Empire turc, mais non un danger. Les Puissances chrétiennes interviendront pour y mettre fin. Peu importe aux Turcs. Ils sont accoutumés à l'intervention, et dans leur état actuel, les Puissances chrétiennes ne se feront pas de ces désordres un prétexte pour vider la grande question et chasser les Turcs d'Europe.

L'Europe dort, ou plutôt sommeille, et ne sera, je crois, réveillée cette année par aucun grand bruit. La Conférence du Bade a eu des résultats tout contraires à ce qu'on était allé y chercher. La Prusse ne s'est pas laissé tenter aux perspectives qu'on lui a laissé entrevoir. Les petits princes allemands ont entouré et grandi le prince régent. L'Allemagne est aujourd'hui plus unie et plus en garde qu'il y a trois mois. Rien ne se fera, quant à présent, ni sur le Rhin, ni en Belgique. Les prochains événements, s'il en vient, viendront encore d'Italie. L'esprit révolutionnaire y est, à la fois, seul maître et pas très puissant; il triomphe partout à la surface, mais sans parvenir nulle part à se transformer en gouvernement. Garibaldi est très embarrassé en Sicile. M. de Cavour ne sait comment se dépêtrer des concessions du roi de Naples. Tous ces gens-là, princes, ministres et peuples, ont entrepris plus qu'ils ne sont en état de faire. L'Italie échouera à singer la France révolu-

tionnaire. Elle n'a ni la force ni la passion qu'exige une telle œuvre. Et notre temps ne comporte plus de telles violences.

Val-Richer, 14 octobre 1860.

... Quelles nouvelles voulez-vous que je vous envoie? Les journaux vous les disent toutes. Tout est public aujourd'hui, tout est percé à jour, l'hypocrisie aussi bien que la violence. Ce qui se passe en Italie est certainement le plus insolent mépris du droit public, la plus cynique explosion d'ambition qui se soient vus depuis longtemps. J'aime mieux Garibaldi que le roi Victor-Emmanuel, j'aime mieux le roi V. E. que M. de Cavour, j'aime mieux M. de Cavour que... Je comprends l'aveuglement et l'emportement révolutionnaires; ce qui me déplaît souverainement, c'est le double jeu, le mensonge à la fois effronté et pédant. J'en suis d'autant plus irrité que les dupes ne manquent pas; le genre humain est né dupe. Viendra le jour des *désillusionnements*, comme on dit aujourd'hui; on ne bâtit en Italie aujourd'hui que des châteaux de cartes : ils tomberont. N'importe; d'autres menteurs et d'autres ambitions viendront qui trouveront ou feront d'autres dupes. Je me consolerais de tout ce qui me choque tant, si j'y voyais pour l'Italie le commencement d'un nouvel avenir; mais ce n'est pas en foulant aux pieds les faits, les droits anciens, toute l'histoire d'un pays, qu'on prépare un avenir. On ne fait là que du chaos qui amènera je ne sais quel autre chaos de réaction. Je finis, car je rabâcherais.

Val-Richer, 24 novembre 1860.

Je viens d'avoir un vrai chagrin, la mort de mon vieil ami lord Aberdeen (1). Il m'aimait et je l'aimais. Notre amitié était née au sein de la politique; nous en avons fait ensemble pendant cinq ans, et nous l'avions trouvée si bonne, et nous l'avions faite avec tant d'accord, et nous nous étions trouvés l'un et l'autre de si honnêtes gens en la faisant que l'amitié en était devenue vraie, intime, je dirais volontiers tendre s'il fallait dire cela entre hommes. Quand nous nous sommes quittés il y a deux ans en Écosse, il me dit en me serrant la main : « Nous ne nous reverrons pas, mais je n'oublierai

(1) Lord Aberdeen (1784-1860) avait été premier ministre de 1852 à 1855.

jamais que vous êtes venu si loin pour passer quinze jours avec moi. » J'irais bien plus loin, tout vieux que je suis, pour le revoir un jour. Il était tombé, depuis quelque temps, dans un grand affaissement de corps et d'esprit. Il s'est éteint sans souffrance, entouré de ses quatre fils.

Vous me demandez si nous aurons la guerre au printemps. Je vous dirais non si lord Aberdeen vivait encore et était premier ministre en Angleterre; avec les gouvernants actuels à Paris et à Londres, je vous dis oui. Non que l'Empereur ait, je crois, grande envie de la guerre; il aimerait mieux qu'on le laissât tranquille; mais on ne le laissera pas tranquille, et il n'est pas de force à dire non à ceux qui veulent la guerre et avec qui il a si longtemps conspiré pour la faire éclater. On ne se débarrasse pas de son passé quand on veut et parce qu'on le trouve trop lourd. Nous aurons donc la guerre parce que Garibaldi la veut. A moins que le vaillant petit roi qui résiste si noblement à Gaëte ne tienne là assez longtemps pour que le chaos italien éclate et que les Italiens se battent entre eux, ce qui nous dispenserait de nous battre pour eux. Nous verrons. En attendant, l'Impératrice est revenue. Elle a été très populaire en Angleterre. Elle est restée jolie et bonne, ce qui réussit partout.

Paris, 6 février 1861.

La séance de l'Académie (1) a bien marché. On dit que Dupin a dit avec une certaine satisfaction d'homme qui aime encore moins les moines que les doctrinaires : « Eh bien ! c'est le laïque qu'a le pompon. » Je suppose que vous savez ce que c'est que le pompon des grenadiers dans un régiment.

Le discours du Père Lacordaire, qui a été fort applaudi dans l'Académie, a eu moins de succès dans le public. Dimanche dernier, j'ai conduit le moine et le discours aux Tuileries. L'Empereur a été très courtois, en ayant soin d'éviter tout ce qui eût pu provoquer ou seulement permettre une réponse. Voici sa phrase en m'abordant : « Ceci est une des rares occasions où j'ai le plaisir de vous voir. J'aime toujours à honorer les grands talents, même quand ils me sont opposés dans certaines circonstances. » Toute l'entrevue s'est passée

(1) Réception de Lacordaire, successeur de Tocqueville, par Guizot, le 24 janvier 1861.

simplement et d'une bonne grâce mutuelle. Vous avez dû recevoir un exemplaire de mon discours.

On trouve l'autre discours, le discours impérial, un peu terne et vague. Il ne résout aucune question et ne promet aucune conduite. Les événements décideront des actions. C'est ce qu'on fait à peu près partout en Europe. Excepté à Gaëte. Et aussi à Turin où M. de Cavour poursuit son œuvre avec une persévérance et une habileté dignes d'une meilleure cause. Forcé d'ajourner toute attaque contre l'Autriche en Vénétie, c'est contre Rome qu'il va diriger ses coups et ses pièges. Il faut bien qu'il donne une satisfaction à son monde. Garibaldi et Mazzini ne consentent pas à se tenir tranquilles partout. Rome sera un grand embarras pour l'empereur Napoléon. Comment continuer d'y garder le Pape? Comment l'abandonner?

LE PRIX BIENNAL DE L'INSTITUT

Val-Richer, 4 mars 1861.

...Voilà les débats politiques qui recommencent un peu. Ils pourraient être sérieux, et peut-être même efficaces, si les hommes n'y manquaient pas bien plus que la liberté. Le prince Napoléon (1) vient de soutenir, dans le Sénat, la mauvaise politique avec esprit, verve, abondance, et par les arguments les plus spécieux. J'ai entendu tout cela, il y a quelque trente ans, par la bouche de Mauguin et du général Lamarque, moins l'autorité de la situation et du nom. J'ai la manie de croire que si, aujourd'hui, la politique honnête et sensée était vigoureusement expliquée et soutenue contre la mauvaise, elle triompherait comme elle a triomphé il y a trente ans. Mais il n'en sera rien, et je crois au triomphe de la mauvaise. Jusqu'où ira-t-elle? Quelle réaction amènera-t-elle? Et quand? Ceci, je n'en sais rien.

Je laisse là l'histoire. Savez-vous ce que je lis à présent? Les romans de M^{me} Sand. Tous, honnêtes ou deshonnêtes. Pourquoi? Parce qu'on a insinué, dans une commission de l'Académie française, dont je suis membre, qu'il y aurait lieu

(1) Discours du prince Napoléon en réponse à M. de La Rochejacquelein, 1^{er} mars 1861. Le cousin de l'Empereur attaquait le pouvoir temporel du Pape, le parti légitimiste et les mandements des évêques.

de lui donner le grand prix de 20 000 francs que vient de fonder l'Empereur (1) et que chacune des cinq Académies de l'Institut doit donner à son tour. C'est l'Académie française qui commence.

J'ai combattu la proposition, mais la discussion est à peine engagée. Je veux m'armer de toutes pièces. Je lis donc tout. J'en avais très peu lu. Il y a certainement beaucoup de talent dans la peinture de la passion et de la nature, talent d'écrivain plus que de moraliste, même de moraliste immoral. Les âmes y sont moins bien comprises que les scènes extérieures. Grand tableau d'artiste cynique. Mais le scandale du prix serait trop grand. L'Académie ne le donnera pas.

Je vous quitte pour aller donner, avant de partir, mes instructions à mon jardinier. C'est le moment des plantations et des semis. Je veux trouver tout cela en pousse et en fleur quand je reviendrai au mois de mai. Adieu, chère amie.

Val-Richer, 25 mai 1861.

Je viens à vous un peu tard. J'ai fait bien des choses depuis quinze jours. Je suis retourné à Paris pour quarante-huit heures, pour les affaires de l'Académie. J'ai pressé l'impression de mon quatrième volume à Paris, à Londres, à Leipzig. Je me suis mis à l'œuvre pour le cinquième et pour autre chose encore. Je me suis beaucoup promené, avec mes enfants et seul. J'ai regardé mes tulipes et mangé mes fraises. Je passe de ma serre à mon potager, de mon potager à la colline en face de ma maison d'où je vois toute ma vallée. Je conserve la faculté de jouir de toutes choses; les grandes ne m'ont jamais fait perdre le goût des petites; les petites ne m'em-

(1) Le prix biennal de 20 000 francs avait été institué par un décret impérial du 11 août 1859. « Il devait être attribué tour à tour à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer le pays, qui se sera produite pendant les dix dernières années, dans l'ordre spécial des travaux que représente chacune des cinq Académies de l'Institut. » Les candidats étaient George Sand, Henri Martin et Jules Simon. Merimée, Sainte-Beuve, Jules Sandeau patronnaient George Sand; Henri Martin était appuyé par Guizot et Mignet, Jules Simon par Legouvé et Rémusat (d'après Nisard, *Souvenirs et notes biographiques*, II, p. 295 et suiv.). Il y eut quatre tours de scrutin. 1^{er} tour : George Sand, 8 voix; Jules Simon, 7; H. Martin, 7; Thiers, 1; deux bulletins blancs. 2^e tour : George Sand, 8; J. Simon, 8; H. Martin, 7; Thiers, 3. L'Académie se rangea à l'avis de Falloux et Dupin aîné, qui proposèrent Thiers pour son livre : *Histoire du Consulat et de l'Empire*. 18 voix allèrent à Thiers; H. Martin et J. Simon, 4 voix; George Sand, 5.

pêchent pas de penser aux grandes. Je me promets sept mois de cette vie d'occupation et de loisir, de famille et de solitude, de variété et de monotonie. Elle me convient.

Je suis retourné à Paris pour voter pour M. Thiers dans la question du grand prix biennal, après avoir persisté à voter pour M. Jules Simon jusqu'à ce que l'impossibilité de lui rallier une majorité ait été démontrée. Ce sont les catholiques et les impériaux qui ont fini par mettre en avant M. Thiers, pour le récompenser, les uns, de son attitude dans la question papale (1), les autres de son admiration pour l'Empire. L'Académie l'a accepté pour sortir d'embarras. J'ai voté pour lui, et mes amis avec moi. Cela me convenait, quoique je n'approuve pas que l'Académie donne ses prix à ses propres membres, et que de juges nous nous fassions candidats. J'ai dit tout haut que je persistais dans cet avis ; mais je n'en ai pas moins voté et fait voter. La public a approuvé et mon avis général et mon vote particulier.

SUR SHAKESPEARE

Val-Richer, 25 août 1861.

... Je ne m'étonne pas que Shakespeare vous plaise et vous attache si fortement. C'est certainement l'un des génies les plus originaux et l'un des plus profonds et des plus poétiques connaisseurs de la nature humaine qui aient jamais paru dans le monde. Parmi toutes ses qualités il y en a deux qui sont, à mon avis, trop peu senties et trop peu célébrées : il connaît et il peint les sentiments humains *au grand complet*, sous leurs aspects les plus divers et avec l'harmonie dans laquelle toutes ces diversités viennent se fondre. Vous me parlez de Roméo et Juliette ; l'amour a-t-il jamais été à la fois plus ardent et plus tendre, plus soudain et plus éternel, plus sensuel et plus élevé que dans ces deux *quasi-enfants* qui se parlent et s'embrassent avec un abandon sans réserve, et qui meurent dans les bras l'un de l'autre avec la même passion

(1) Quelques jours plus tard, Guizot écrivait à M^{me} Lenormant : « La proposition de M. de Falloux a été sans doute une avance légitimiste, mais encore plus, je crois, un acte de reconnaissance catholique pour l'attitude et le langage de M. Thiers dans la question romaine. »

que dans les plus chauds moments de leur vie ? Et ces sentiments *complets*, Shakespeare les peint avec une *franchise* hardie, sans subtilité, sans voile ; il voit et montre les personnes et les choses telles qu'elles sont, simplement, ouvertement. Aussi vrai, aussi franc dans la gaieté que dans la passion tragique. Quand il met en scène des personnages grossiers, qui plaisaient cyniquement, il ne voile rien ; il fait comme eux mêmes : il appelle toutes choses par leur nom. Vous rencontrez, si vous ne les avez déjà rencontrés, une foule de passages qu'on ne peut guère lire que tout seul, et qui pourtant n'ont pas été écrits dans une intention immorale, indécente ; il n'a pas songé à l'impression que produiraient, sur ses spectateurs ou ses lecteurs, les images et les mots dont il se sert ; il a parlé, il a plaisanté comme parlaient et plaisantaient réellement ses personnages. Qu'il s'agisse d'être sublime ou grossier, c'est la vérité seule qu'il cherche, et il la montre hardiment telle qu'il l'a trouvée. Je ne finirais pas sur cet homme-là ; il est de l'infiniment petit nombre de ceux dont je ne trouve jamais le bout.

Val-Richer, 23 octobre 1851.

Je suis charmé que mes *Méditations religieuses et politiques* vous soient arrivées en ce moment. Je les ai écrites, de la première ligne à la dernière, avec une conviction profonde. On me trouve tranchant, affirmatif, péremptoire. Que dirait-on si j'exprimais toute ma pensée ? J'ai passé ma vie à l'atténuer, et presque toujours elle a paru encore trop forte. Peu m'importe aujourd'hui ; j'écris sans doute pour le public, mais plus encore pour moi-même et ma propre satisfaction. Quand nous nous reverrons, quand nous causerons, je vous dirai jusqu'où je vais, et sur la question religieuse, et sur la question politique. Sur l'une et sur l'autre, je vais probablement plus loin que vous ; mais nous sommes dans la même voie.

Dans le public, l'effet est grand, et personne n'en est plus convaincu et plus content que mon libraire.

Paris, 11 décembre 1861.

... La politique s'anime un peu en ce moment. Pour les affaires du dedans plus que pour celles du dehors, quoique celles-ci soient bien grandes. Paris est bien plus occupé de

M. Fould que des États-Unis d'Amérique. Fould (1) poursuit son projet ministériel et financier. Il travaille à écarter les ministres qui lui sont contraires, M. Walewski, le préfet de la Seine, M. Haussmann. D'autres encore. On croit en général qu'il y réussira. Il a fait trop de bruit et on en a trop fait pour lui et sur lui pour qu'on le laisse se retirer si tôt. Or c'est ce qu'il menace de faire si on ne fait pas ce qu'il demande. Quand une fois il aura écarté ses adversaires, alors commenceront pour lui les grosses difficultés. Pour remettre un peu d'ordre dans les finances, il faudra qu'il fasse des économies et qu'il établisse ou rétablisse des impôts. Les connaisseurs doutent qu'il y parvienne. J'entends dire en souriant : « A ce nouveau Necker succédera bientôt un nouveau Calonne. » En tout cas, il n'a pas à se plaindre de la comparaison.

Val-Richer, 7 juin 1862.

...J'ai des nouvelles d'Amérique. Le jeune duc de Chartres s'est distingué dans une rencontre de cavalerie assez chaude; il a chargé à la tête de son escadron et il a fait dix prisonniers (2). Mais la question de la guerre n'est pas encore vidée; on s'attend encore à deux batailles sérieuses, l'une devant Richmond, l'autre dans l'ouest; et vous savez ce que disait Turenne : « Quelque bonne que soit l'armée, et quelque habile que soit le général, le succès d'une bataille est toujours incertain. »

Voici la fantaisie qui me prend en ce moment. Fantaisie de travail. Je laisse de côté pendant quelques semaines toute histoire et toute politique contemporaines, par conséquent le sixième volume de mes *Mémoires*. Et je m'amuse à écrire un pendant à cette petite étude historique, *l'Amour dans le mariage*, dont on imprime en ce moment la huitième édition.

(1) Fould avait remis à l'Empereur un mémoire sur les moyens de rendre le budget plus régulier. Pour calmer l'inquiétude et arrêter l'accroissement des dépenses, il conseillait de renoncer aux crédits supplémentaires et de se restreindre au procédé du virement, « seul moyen pratique d'assurer les services publics en l'absence du Corps législatif », car il permettait de parer à un besoin imprévu sans augmenter le total des dépenses. Il proposait de rendre au Corps législatif le droit de voter les dépenses par sections. (Sénatus-consulte du 31 décembre réalisant la réforme.) Le gouvernement trouva des expédients pour esquiver la réforme.

(2) Pendant la guerre de Sécession, le duc de Chartres et son frère, le comte de Paris, servirent dans l'armée fédérale et prirent part à la campagne de Virginie.

Ce pendant s'appelle *Un projet de mariage royal*. C'est le tableau de la difficulté de marier politiquement un prince qui a envie de se marier selon son goût, et qui, avant d'épouser la princesse, fait en cachette un voyage de cinq à six cents lieues pour aller la voir. Et le mariage ne se fait pas. Et le prince retombe dans un mariage purement politique. Cela s'est passé au ^{xviii}^e siècle entre Londres, Paris et Madrid. Je prends le récit de cette romanesque et très véridique aventure comme on va dans les bois pour se reposer et se rafraîchir.

LES MISÉRABLES

Val-Richer, 1^{er} juillet 1862.

Comment allez-vous et comment passez-vous votre temps depuis le départ de votre frère? Je me préoccupe presque autant de votre ennui que de votre santé. Heureusement vous avez autant de ressort dans l'esprit que de courage dans l'âme. Avez-vous des livres? Vous êtes-vous abonnée à un cabinet de lecture? Avez-vous lu *les Misérables*? Qu'en dites-vous? Je ne dormais guère cette nuit, je ne sais pourquoi; j'ai fait le plan d'un roman intitulé : *les Honnêtes gens*, qui serait, je vous assure, aussi intéressant que *les Misérables*. Il y a bien des aventures et des tragédies dans la vie des honnêtes gens, et il n'est pas nécessaire d'être fou ou forçat pour être pathétique, mais je ne fais pas de roman.

Val-Richer, 22 juillet 1862.

... Je n'ai pas encore achevé *les Misérables*. Il m'en reste quatre volumes à lire. Je n'y ai pas d'ardeur. Il y a beaucoup de talent, une assez grande puissance d'invention et d'effet. Mais je n'aime pas le chaos, encore moins l'exagération du chaos. Il y en a assez dans le monde et dans l'âme humaine sans qu'on travaille à l'enfler et à le grossir pour en remplir plus de volumes et en émouvoir plus fortement ses lecteurs. J'ai terminé, à peu près du moins, ma fantaisie historique, *Un projet de mariage royal*. Vous l'aurez vue dans la *Revue des Deux Mondes* (1).

(1) Les 15 juillet, 1^{er} et 15 août 1862. Il s'agissait du projet d'union entre le prince de Galles, fils de Jacques 1^{er} d'Angleterre, et l'Infante d'Espagne, fille de Philippe IV (1523).

Val-Richer, 12 août 1862.

... Je n'ai pas fini *les Misérables*... Que d'esprit et de talent, non seulement perdus, de nos jours, mais gâtés, dépravés ! Cela est vrai en politique comme en littérature. Il y a certainement, dans Garibaldi, de l'élévation, du désintéressement, du courage, de l'action sur les hommes. Voyez ce qu'il en fait. Deux sens lui manquent, le sens moral et le bon sens. Là où sont ces deux lacunes, tout tourne mal. Je n'en suis pas moins curieux de savoir comment finira cette levée de boucliers. Est-ce vraiment la folie d'un seul, ou un secret concert entre trois pour arriver à une crise qui donne un prétexte pour l'évacuation de Rome ?

Il est sûr que si Garibaldi et sa bande débarquent quelque part, s'il y a une insurrection dans ce qui reste d'États au Pape, si nos soldats sont obligés de tirer à la fois sur le héros Garibaldi et sur ce qu'on appelle le peuple romain, l'embarras sera grand. Le bravera-t-on ou s'en ira-t-on pour y échapper ?

Val-Richer, 25 novembre 1862.

Je vais demain passer cinq ou six jours à Paris, pour deux élections à l'Académie des Inscriptions et pour la candidature du fils de M^{me} Lenormant comme sous-bibliothécaire de l'Institut. Il fait froid. Je serai seul dans ma maison. Cette course me contrarie fort ; mais j'aime mes amis et je les sers dans l'occasion. J'aurai là bien du monde à voir et de petites affaires à régler. Je vous écris d'ici. Je vous présume arrivée à Nîmes, établie dans votre chambre fraîchement tendue et meublée.

Je suis plongé dans la réimpression du recueil de tous mes discours politiques. Michel Lévy m'a demandé de l'y autoriser, ce que j'ai fait. Cela fera quatre gros volumes in-8°. J'y joindrai une assez grande instruction, le résumé de ma pensée et de mon expérience sur l'histoire de la liberté politique parmi nous, de 1789 à 1848.

Mes *Mémoires* et cette Introduction en tête du recueil seront mon testament politique.

Adieu, chère amie. Je suis triste et je ne parle à personne de mes tristesses. Je perds l'habitude de l'intimité...

Val-Richer, 29 décembre 1862.

Je n'ai pas lu et je ne lirai pas *la Sorcière* (1). Je n'ai pas achevé *Salammbô*, et j'ai lu *le Fils de Giboyer* par devoir. Sur ce qu'on m'en disait de Paris, j'ai écrit à Michel Lévy qui est l'éditeur de M. Augier et le mien : « Envoyez-moi *le Fils de Giboyer*. On dit qu'il faut que je le lise et que j'aie un avis sur un portrait qu'on prétend y trouver. Je le veux bien, quoique, en tout cas, cela me soit indifférent. Les hommes publics sont livrés à qui veut les peindre, en bien ou en mal, et bien ou mal. Il y a longtemps que j'ai accepté, sans le moindre effort, cette condition, même quand je suis tombé en mains pires que celles de M. Émile Augier. Envoyez-moi aussi *les Effrontés* et *les Ganaches*. Il faut voir toute la galerie. »

Je l'ai vue, et ce n'était pas la peine.

Savez-vous ce qu'on m'écrit de Londres? Qu'il est fort question du duc d'Aumale pour le trône de Grèce. Les Grecs ne pourraient certainement pas mieux faire. On prétend que l'empereur Napoléon n'y mettrait pas opposition. J'en doute, et je doute encore plus que le duc d'Aumale accepte.

Paris, 19 mars 1863.

Je ne sais si, autour de vous, on est vivement préoccupé des affaires de Pologne. Ici, c'est surtout dans le monde politique qu'on s'en préoccupe. Le gros public n'est que superficiellement ému. L'état actuel des esprits ne ressemble pas du tout à ce qu'il était en 1831. J'ai vu la garde nationale tout entière crier, en passant devant le Roi : *Vive la Pologne!* et brandissant ses fusils comme si elle avait demandé à marcher. Rien de pareil n'éclate aujourd'hui. La question n'est pourtant pas moins pressante, et si l'insurrection polonaise se maintient quelques mois, elle le deviendra bien plus encore. Quelle en sera l'issue définitive? Il y en aura une, je ne sais quel jour, probablement pas encore de ce coup; mais il faudra que, de manière ou d'autre, cette plaie européenne se guérisse. J'incline à croire que la Russie finira par le comprendre et que, sous la pression de l'Europe, elle se chargera elle-même

(1) *La Sorcière* de Michelet avait été mise en vente le 7 novembre. Le procureur impérial menaçait de poursuivre en raison de certaines attaques contre la religion.

de la guérison. Non pas en rendant à la Pologne son existence complètement indépendante, mais en lui donnant un gouvernement assez bon et assez libre pour satisfaire les grands intérêts et les besoins inextinguibles. La Pologne n'est pas de force à s'affranchir pleinement elle-même, et je ne crois pas que l'Europe consente jamais à se bouleverser elle-même et tout entière pour rétablir l'ancienne Pologne qui n'a jamais su se gouverner.

Le prince Napoléon a parlé avant-hier avec esprit et talent. Archi-révolutionnaire au fond, non dans la forme.

Val-Richer, 27 mai 1863.

... On dit que, les élections faites, M. de X... quittera le ministère pour demander aux tribunaux sa séparation d'avec sa femme qui, même à la Cour, présente çà et là son amant, M. de Grammont de Caderousse, en disant : *This is my darling*. Ce que M. Troplong, qui ne sait pas l'anglais, a si peu compris qu'il a cru qu'elle lui présentait *Lord Darling*. Ce qui a beaucoup diverti.

Val-Richer, 6 septembre 1863.

... J'ai lu l'article de M. de Pressensé sur M. Renan. C'est ce qui a été écrit de mieux à ce sujet; mais c'est encore bien insuffisant. Savez-vous que Michel Lévy a vendu 44 000 exemplaires de Renan (1)? Quel symptôme du temps et de l'état des esprits! Car il y a beaucoup d'esprits qui croient qu'ainsi interprété et expliqué le Christianisme est encore une religion. Si j'avais terminé mes *Mémoires*, si j'avais encore quelques années devant moi et mon ancienne force, j'essayerais de montrer ce que c'est qu'une religion et à quel prix elle reste religion. Mais j'aurai soixante-seize ans dans un mois, et j'ai encore deux gros volumes à écrire.

Val-Richer, 28 octobre 1863.

... Vous jugez très bien Macaulay (2). Il va en paraître, sous quelques jours, un nouveau volume que je vous ferai envoyer. Moins intéressant pour vous que les précédents. Plus de philosophie politique, en quoi il était plus sensé qu'original et profond.

(1) La *Vie de Jésus* avait paru le 11 juin 1863.

(2) Macaulay était mort en 1859.

Renan commence à décliner. Non pas dans le gros public, mais parmi les juges compétents. Les Allemands, à qui il a emprunté presque toute sa science, le jugent sévèrement; ils le trouvent très superficiel, et comme érudit et comme philosophe. Il n'est pas impossible que j'emploie quelques mois à écrire quelques méditations sur la religion chrétienne. Point de polémique, pas plus contre Renan que contre d'autres. Mes propres idées sur l'essence, l'histoire, l'état actuel et l'avenir du Christianisme. Champ immense où je ne ferai que planter mon drapeau sur les points élevés. Mais je ne souffrirai pas que mes *Mémoires* en souffrent. J'ai encore deux volumes à écrire. L'octogénaire de La Fontaine plantait. Je prétends bien plus.

Val-Richer, 25 novembre 1863.

Votre caisse de pâtes de coing et de fruits confits m'est arrivée et m'a été au cœur. Vous avez donc trouvé, dans vos souffrances, le temps d'y penser et de vous en occuper. Je vous enverrai en retour un petit paquet de livres que je rassemble pour vous, entre autres un nouveau volume des *Essais* de Macaulay qui vous amusera. Vous le jugez très bien, éloges et critiques. C'était, de notre temps, le premier écrivain de l'Angleterre. Il n'est pas remplacé. Il me disait lui-même, il y a quelques années, que la nouvelle génération anglaise ne fournissait rien d'éminent et de rare. Dans aucun genre, politique, éloquence, philosophie, littérature, prose, poésie. C'est vrai et c'est dommage. Je n'ai pas du tout la jalousie des vieillards; je serais charmé de voir de brillants successeurs. J'aime le petit dialogue des Spartiates, entre trois générations, qu'on a ainsi traduit :

- Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis.
- Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.
- Et nous, un jour, le serons
Qui tous vous surpasserons.

En attendant que j'entrevoie des successeurs qui me plaisent, je travaille comme si j'étais jeune. J'ai complètement terminé le tome VI de mes *Mémoires*; on achève de l'imprimer; il

paraîtra le 15 janvier et vous l'aurez tout de suite. Avant de me mettre à l'œuvre pour le tome VII, je me donne ce que j'appelle trois mois de vacances, et je les emploie, pas du tout à réfuter M. Renan, — je n'ai nul goût pour la polémique religieuse, — mais à écrire mes propres et principales idées religieuses dans une série de Méditations sur la religion chrétienne, divisée en quatre parties : Méditations : 1° sur l'essence de la religion chrétienne ; 2° sur son histoire ; 3° sur son état actuel ; 4° sur son avenir. Je n'attaquerai personne et je ne me gênerai pour personne. Bien des gens s'étonneront de me trouver si chrétien ; bien d'autres si libéral. Peu m'importe ; je crois à la religion chrétienne et je la crois dans une grande crise. Je veux avoir dit pourquoi et comment j'y crois, et l'avoir défendue dans son péril. J'espère pouvoir publier la première série de ces Méditations, qui sera la plus importante, au commencement du printemps prochain.

Val-Richer, 16 décembre 1863.

Je viens de passer quinze jours à Paris, pour quelques petites affaires, entre autres pour une élection à l'Académie des Inscriptions. Je voulais vous écrire de Paris. Je n'en suis pas venu à bout. Je perds l'habitude et aussi le goût de la vie de Paris. Point de loisir, point de liberté et point de travail, les trois choses auxquelles je tiens le plus pour les années qui me restent. Les visites et les conversations de Paris ne suffisent point pour me les remplacer. Je suis revenu ici pour quatre semaines et, si je m'en croyais, j'y passerais la meilleure partie de l'hiver.

Je vous envoie un petit ballot de livres qui me paraissent bons pour vous, surtout quatre gros volumes des *Mémoires* de Goethe, piquant tableau de l'âme et de la vie d'un homme supérieur, à la fois romanesque et froid, égoïste et poétique, jouissant de tout en épicurien, sans se soucier de rien, prenant et quittant des maîtresses selon sa commodité et sa fantaisie, sans oublier celle qu'il quittait et sans aimer celle qu'il prenait. Il vous amusera plus qu'il ne vous plaira. Mon paquet contient en tout neuf volumes. Vous me les renverrez avec ceux que vous avez déjà, quand vous n'en aurez plus besoin.

Les Allemandes sont incomparables pour livrer leur cœur et leur corps sans être payées de retour.

Lisez-vous un peu les journaux? Je ne sais ce qui sortira du petit retour de vie politique qui se manifeste. Rien de décisif, ni de prompt, quelque chose pourtant. Le régime actuel a devant lui bien du temps et bien des ressources. Saura-t-il les mettre à profit? Quant à présent, le commencement de déclin est sensible, au dehors encore plus qu'au dedans; mais au dedans aussi. J'ai trouvé les amis intelligents du gouvernement tristes et inquiets. Inquiets des finances, des relations extérieures, des fantaisies diplomatiques, du suffrage universel, etc.

Pour moi, je poursuis mes méditations sur l'essence, l'histoire, l'état actuel et l'avenir de la religion chrétienne. Je désire laisser ma trace dans la sphère religieuse comme dans la sphère politique. Vous aurez le tome VI de mes *Mémoires* vers la fin de janvier. Comment avez-vous pu croire un moment, sur la foi d'un journal, qu'il avait paru quand vous ne l'aviez pas? Certainement, vous avez toujours tort quand vous vous fâchez. Adieu, mon amie. Ne souffrez pas et dites-le moi. Tout mon monde ici va bien.

La santé de M^{me} de Gasparin déclinait. En lui écrivant au début de janvier 1864, Guizot fait allusion à l'état de sa correspondante qui devait mourir quelques semaines plus tard, à Orange, le 4 février. On notera que Guizot, qui avait précédemment discerné les dangers de la guerre d'Italie, se trompe dans cette lettre en prédisant qu'une guerre n'éclaterait pas à propos de la question des duchés entre la Prusse et le Danemark : les hostilités s'ouvrirent dans l'année même. Même erreur d'appréciation quant à l'unité italienne.

Val-Richer, 7 janvier 1864.

Je ne vous ai pas écrit pour le jour de l'an. Je vous aurais écrit tristement. Si nous causions, il me semble que je serais moins triste. Vous avez beaucoup de courage, et je ne puis me résoudre à vous exprimer des vœux qui ne me satisfont pas moi-même. Ne me reprochez pas mon silence. Les paroles auraient déplu à mon amitié.

Vous me dites que vous vous affaiblissez. Avez-vous du sommeil? Pouvez-vous lire un peu de suite sans fatigue? Quand vous avez auprès de vous quelqu'un que vous aimez,

comme votre nièce Pauline, prenez-vous plaisir à la conversation ? Je passe du moral au physique. Mangez-vous un peu et digérez-vous bien ? Si l'écriture ne vous fatigue pas trop, donnez-moi ces détails.

Je reste encore huit jours ici avec Henriette. Je veux terminer ma quatrième méditation sur le fond de la religion chrétienne. Je serai à Paris le 14 ou le 15. J'y resterai jusqu'à la fin d'avril. Si, au printemps, vous étiez en état d'y venir, j'y prolongerais mon séjour. Je sais qu'on vous soigne bien. Soignez-vous vous-même.

J'ai reçu hier une lettre de Séville. Le comte de Paris y est allé conclure son mariage avec la fille aînée de son oncle, le duc de Montpensier. Un bon juge m'écrivit : « Elle est pleine de grâce, de charme, de distinction et semble avoir emprunté son attrait distinctif à chacune des grandes races qu'elle représente. Elle est faite pour séduire partout où elle se présentera. » Elle n'a que quinze ans et demi ; mais les Espagnols vont vite en toutes choses. Politiquement, j'aurais mieux aimé que ce jeune prince restât libre et attendit ses chances ; mais je n'ai pas le courage de le blâmer quand il préfère le bonheur à la politique. On a toujours raison d'être heureux. Il est très amoureux, me dit-on. L'exemple de son jeune frère le duc de Chartres lui a fait envie. Ce mariage fera grand plaisir à la Reine sa grand mère. J'aime tout ce qui jette quelque joie dans la vieillesse de cette sainte qui conserve un cœur de Sicilienne.

Ne croyez pas à la guerre de Pologne, ni à la guerre de Danemark ; mais ne comptez pas sur la paix de l'Italie. Ce royaume se défait avant d'être fait. Que sortira-t-il de là ? Je ne sais pas ; mais l'unité italienne ne se complètera pas, et ce qui en existe aujourd'hui ne durera pas.

GUIZOT.

J'AVA
à s
ramen
versa
un m
fréqu
pagn
time
le do
l'idée
et le
Q
avait
avait
soir,
heur
éclat
par t
susp
L
dépe
con
aucu
de la
chev
N
tiqu
toir

LES AMANTS DE HUÉ

J'AVAIS quitté l'Annam depuis une semaine et j'attendais à Saïgon le passage du prochain paquebot qui devait me ramener en France, lorsqu'un fait-divers sensationnel bouleversa l'opinion. Un jeune Annamite avait été assassiné dans un modeste hôtel de la rue Paul-Blanchy, presque uniquement fréquenté par des indigènes. Les circonstances ayant accompagné le crime semblaient particulièrement odieuses : la victime avait été frappée de deux coups de poignard mortels dans le dos, et le cadavre, pour empêcher sans doute qu'on ne l'identifiât, avait été arrosé avec du pétrole. Une partie du corps et le visage avaient été entièrement carbonisés.

Quels pouvaient être les meurtriers ? Le patron de l'hôtel avait déclaré que, la veille du crime, deux jeunes Annamites avaient loué une chambre. Le lendemain, vers sept heures du soir, ils étaient sortis pour dîner : ils étaient rentrés vers neuf heures avec un camarade. Quelques instants après, une dispute éclatait et quand le propriétaire, incommodé par la fumée et par une nauséabonde odeur de brûlé, se rendit dans la chambre suspecte, il ne trouva qu'un cadavre défiguré.

La police avait été aussitôt prévenue, mais le mort avait été dépouillé de tous ses papiers et il avait été impossible de connaître son identité. Détail curieux, mais qui n'apportait aucune lumière sur cette mystérieuse tragédie : l'annulaire de la main droite du cadavre portait une bague faite avec des cheveux entrelacés.

La presse laissait entendre qu'il s'agissait d'un crime politique. Je ne me serais probablement pas intéressé à cette histoire si la mention de la bague aux cheveux entrelacés ne m'avait

pas rappelé un souvenir. La pitoyable victime de ce drame incompréhensible ne serait-elle pas le jeune Phung, qui m'avait témoigné tant d'amitié à Hné? Un sombre pressentiment m'agitait. Je voulais savoir...

J'entretenais fort heureusement d'agréables relations d'amitié avec le chef de la Sûreté qui voulut bien me donner l'autorisation de l'accompagner sur le lieu du crime.

— Nous n'y comprenons rien, me confia-t-il en chemin. Qui est ce mystérieux assassiné? Aucun indice ne nous met sur la voie d'une découverte quelconque... S'agit-il d'un des deux jeunes gens qui avaient loué la chambre, s'agit-il, au contraire, de l'ami qui monta vers neuf heures du soir? Nous n'en savons rien.

— Pensez-vous, fis-je, qu'il faille voir dans ce meurtre la main de Moscou, comme certains journaux le laissent entendre?

— Pourquoi pas? me répondit mon compagnon. Les meurtriers sont-ils des communistes? Nous l'ignorons. Mais il est possible que les membres d'une de ces sociétés secrètes, comme il en fleurit tant sur le sol d'Annam, aient voulu se venger d'un des leurs.

Nous arrivâmes ainsi, en bavardant, jusqu'à l'hôtel, de minable apparence, où un homme inconnu avait trouvé la mort. Elle était sinistre, la misérable chambre où gisait le cadavre de celui qui avait vraisemblablement été un jeune homme ardent et fougueux. Mes yeux se fixèrent instinctivement sur le visage, ou plutôt sur la place du visage : les chairs carbonisées, desséchées par le feu, étaient méconnaissables.

Peu familier avec des spectacles aussi macabres, j'hésitais à m'approcher de la forme rigide autour de laquelle le sang s'était coagulé sur le plancher, comme si des peintres négligents eussent laissé couler de la peinture rouge. Mon ami, le chef de la Sûreté, plus endurci, saisit la main qui pendait et la souleva de façon à mettre en évidence l'annulaire.

Je poussai un cri... Il n'y avait pas moyen de se tromper. Ces cheveux d'ébène entremêlés et enroulés autour du doigt comme une bague, je les avais déjà vus...

Maintenant, j'en étais certain : le mystérieux assassiné était Phung, le sentimental Phung avec qui j'avais goûté la douceur du soir sur la Rivière des Parfums... Et complétant mes souvenirs par les révélations que la Sûreté obtint au cours de

L'enquête fructueuse à laquelle elle procéda, je réussis à reconstituer la tragique et douloureuse aventure d'un « déraciné » annamite.

La première impression que j'avais retirée de ma rencontre avec Phung avait été plutôt fâcheuse.

C'était dans les merveilleux jardins de rêve et de mort que sont les sépultures impériales de Hué. Le soir commençait à tomber et je me grisais du silence et du parfum tenace des frangipaniers dont les corolles jonchaient, pareilles à de pâles étoiles, le sol du tombeau de Tu-Duc. Dans l'étang aux eaux mortes, fleuries de nénuphars, des grenouilles préludaient à leur mélancolique concert. J'avais sans bruit, impressionné par la nostalgique et sévère grandeur du décor, à travers ce domaine où plane, invisible et partout présente, l'ombre hautaine du roi défunt.

Parfois un brusque coup de vent courbait les rameaux des bananiers et des letchis qui bordent la cour dallée où s'élève le pavillon abritant la stèle du souverain, cette stèle qui rappelle les hauts faits du règne du maître de l'Annam, et j'apercevais, au-dessus du mur sombre et nu qui enclôt le tertre tombal, les cimes frémissantes de la forêt de pins à l'odeur douce-amère.

Je me croyais seul dans ce parc dédié à la mort. La porte monumentale donnant sur le tumulus où se cache la dépouille impériale se dressait, imposante et tragique, devant moi et l'envie irraisonnée me prit de heurter du poing les battants de bronze que le vert-de-gris patinait. Un son profond et sourd retentit dans le crépuscule que troublaient à peine les rauques appels des tourterelles perchées dans les bois voisins.

Un léger ricanement derrière mon dos me fit brusquement me retourner : un jeune Annamite, vêtu à l'européenne, d'un costume blanc, me regardait avec ironie :

— Le bruit du néant, n'est-ce pas, monsieur ? gouailla-t-il.

J'examinai avec surprise ce jeune homme aux traits fins et aux yeux malicieux derrière les classiques lunettes d'écaille, qui se promenait avec désinvolture au milieu de ces émouvants souvenirs du passé. Mon inconnu s'aperçut de mon étonnement et il s'amusa à l'augmenter encore par des propos qui sortent

bien rarement de la bouche des Jaunes, si discrets et si respectueux de la tradition.

— Cela vous plait cette atmosphère de vieillerie ?

Et tendant le bras dans la direction du bâtiment au toit de tuiles vernissées où sont conservés, comme dans un musée funèbre, les objets familiers ayant appartenu au défunt : service à thé en porcelaine plus fine qu'une coquille d'œuf, jades du vert des sources à l'aurore, vases d'émail bleu ayant la limpidité d'un ciel d'été, nécessaire à bétel en argent niellé, il goguenarda :

— Vous irez naturellement faire un tour au milieu de ce bric-à-brac mortuaire ? Eh bien ! moi, je préfère Armenonville et j'aime mieux le Pavillon Royal du Bois de Boulogne ou le Pavillon Bleu de Saint-Cloud que le Pavillon de la Vertu éclatante ou le Belvédère des Bienfaits vénérés.

Le jeune homme, qui s'exprimait dans le plus pur français, jouissait de mon ahurissement.

— Mais oui ! cher monsieur, continua-t-il, le passé nous étouffe... Les morts, les morts... ils sont tout-puissants ici et Hué n'est qu'un vaste cimetière... Enfin, cria-t-il, avec une certaine violence dans la voix, est-ce qu'on ne devrait pas utiliser ces pylônes qui se dressent dans toutes les sépultures royales et qui ne servent à rien ? Hein ! que diriez-vous si on les transformait en postes de radio ?

Et, tout heureux de sa plaisanterie, il m'éclata de rire au nez et partit à grandes enjambées en haussant les épaules...

J'eus l'occasion de me retrouver plusieurs fois en présence de mon inconnu de la Plaine des Tombeaux. Nous nous saluâmes, nous échangeâmes quelques mots et je me risquai à le questionner discrètement... Malgré le ton assez arrogant de ce jeune émancipé, je n'avais pu me défendre d'une certaine sympathie à son égard...

Il devait probablement éprouver le même genre de sentiment vis-à-vis de moi, car nous finîmes par nous lier d'amitié et, au cours de nos promenades le long de la Rivière des Parfums, sur la route de l'Esplanade ou à travers les verdure de la Citadelle, il me raconta ses aventures...

Phung appartenait à une honorable famille de Hué. Son père, mandarin de la dernière classe, travaillait dans les bureaux

du ministère des Rites. C'était un homme excellent, mais fort pauvre et habitué depuis l'enfance à témoigner à ses supérieurs une vénération craintive et respectueuse. Il tremblait devant tout le monde, Annamites et Français, et il avait élevé ses enfants, parmi lesquels le petit Phung, dans une atmosphère de servilité qui avait de bonne heure révolté le cœur du jeune garçon.

L'enfant avait commencé par suivre les cours du collège Quoc-Hoc à Hué. Dévoré d'ambition, il s'était montré un élève extrêmement studieux : il avait émerveillé ses professeurs par ses progrès rapides dans la langue française.

Ainsi que plusieurs de ses camarades, il s'était jeté avec avidité sur les connaissances que ses maîtres lui enseignaient. Quel enthousiasme avait saisi tous ces jeunes gens à la révélation des conquêtes de la Révolution française ! La liberté, l'égalité, la fraternité ! L'égalité surtout ! Il ne pouvait s'empêcher de penser à la sujétion humiliante dans laquelle se trouvait son père vis-à-vis des hauts mandarins. Il se grisait de lectures révolutionnaires. Des condisciples, plus fortunés que lui, apportaient en cachette des brochures et des tracts annamites, clandestinement imprimés, invitant la population à secouer le joug de « l'impérialisme ». L'impérialisme ! mot épouvantail qui désignait aussi bien les Français que les puissants mandarins et les fonctionnaires indigènes prévaricateurs.

A cette époque Phan-Boi-Chau, le lettré qui avait été expulsé du Japon, jouissait d'une grande popularité parmi la jeunesse indigène. On aimait ses poèmes patriotiques, on se les répétait à voix basse. Le jeune Phung, encore plus excité que les autres, savait par cœur les apostrophes vengeresses de l'exilé. Il l'honorait, à l'égal d'un dieu, sans se douter qu'il n'aurait un peu plus tard qu'une pitié méprisante pour ce vieillard radoteur dont les convictions étaient si pâles et si bourgeoises à côté des ardentes fleurs rouges que lui-même cultiverait.

Si l'Annamite est en général circonspect et prudent, la jeunesse est en revanche téméraire et néglige les précautions de sagesse les plus élémentaires. Une manifestation ayant été organisée en faveur du vieux révolutionnaire, plusieurs élèves du collège Quoc-Hoc y participèrent en proférant follement des cris d'hostilité à l'égard du Protectorat.

L'Administration décida de prendre des sanctions contre les

manifestants. Au premier rang de ceux-ci figurait le jeune Phung; avec quelques-uns de ses camarades il fut impitoyablement renvoyé du collège.

Cette brusque expulsion affligea profondément le père de Phung qui s'était habitué à reporter sur son fils les ambitions qu'il n'avait pu lui-même assouvir. Les reproches, les plaintes tombèrent naturellement sur le jeune homme qui prit le parti d'abandonner sa famille et de gagner lui-même sa vie.

Il avait les poches à peu près vides quand il arriva à Saigon. Dépaysé, affolé par l'agitation qui régnait dans la grande ville, il aurait complètement perdu la tête si un de ses condisciples du collège Quoc-Hoc ne lui avait donné une lettre de recommandation pour un de ses parents, réputé pour ses idées avancées.

M. Thanh, chez qui le jeune homme se rendit aussitôt, habitait ce qu'on appelle en Indochine un compartiment, modeste logement situé dans la rue d'Espagne. M. Thanh était ouvrier typographe; il gagnait honorablement son existence. C'était un lecteur passionné de Jean-Jacques Rousseau, de Karl Marx et des plus récents ouvrages de sociologie. L'intelligence, la sincérité de Phung l'intéressèrent et il lui donna asile, en même temps qu'il lui trouvait du travail chez son patron. Le jeune homme discutait passionnément avec son nouvel ami et prenait sur ses heures de sommeil pour lire.

Un dimanche, il était par hasard allé entendre avec des camarades de son atelier une Conférence scientifique sur l'Évolution prononcée par un professeur du lycée Chasseloup-Laubat. Il engagea la conversation avec son voisin, un compatriote qui lui parut fort instruit et disposant d'une certaine aisance. L'inconnu interrogea longuement Phung sur ses origines, sur sa vie et surtout sur ses opinions politiques. Le jeune homme ne cacha point ses sentiments de révolte à l'égard des grands et de ceux qui, disait-il, opprimaient son pays, et il exprima son ardent désir de s'instruire et de sortir du milieu médiocre et traditionaliste dans lequel ses parents voulaient le maintenir.

L'homme lui donna plusieurs rendez-vous au cours desquels il l'examina attentivement. Satisfait sans doute de son enquête, il se dévoila. Il exposa au jeune homme que le temps était venu où il ne fallait plus se contenter de discours

stériles, mais où il importait d'agir. Les sociétés secrètes nationalistes, qui existaient en grand nombre, étaient le refuge des bavards et des impuissants. Il n'y avait qu'une organisation capable d'apporter le bonheur au peuple en bouleversant courageusement la société, c'était l'organisation communiste, mais elle manquait d'hommes. Phung était-il disposé à entrer dans les rangs du parti et à obéir aveuglément aux ordres qui lui seraient donnés ?

Avec le bel élan, la noble inconscience de la jeunesse, Phung accepta d'être affilié au Viet Nam Cong Sang Dang.

Il fut d'ailleurs loin de s'en repentir. Hélas ! pouvait-il se douter qu'il était pris dans l'engrenage et qu'à partir de ce moment il n'était plus qu'un instrument entre les mains de ses chefs rouges ?

Il faillit défaillir de joie lorsqu'un soir, après avoir subi à son honneur diverses épreuves, son instructeur lui remit un gros paquet de piastres.

— Voilà, lui dit-on. Notre Comité compte beaucoup sur vous. Vous allez vous embarquer pour la France. Toutes les mesures sont prises à bord du prochain paquebot pour que vous puissiez voyager et descendre à Marseille sans encombre. Vous vous mettrez en rapport à Paris avec les dirigeants du parti qui vous diront ce que vous aurez à faire. Vous resterez à peu près un an absent, vous pourrez et même vous devrez travailler ferme et vous faire beaucoup d'amis parmi nos compatriotes étudiants que vous vous efforcerez de gagner à nos théories. Ne vous inquiétez pas de l'argent. On vous remettra chaque mois à Paris ce qui vous sera nécessaire... Sachez que nous fondons de grands espoirs sur vous et que vous serez appelé à jouer à votre retour un rôle important dans la libération de notre race. Montrez-vous digne du choix qui s'est porté sur vous.

Comment Phung ne se serait-il pas dévoué fanatiquement au parti qui l'employait ? Il brûlait du désir d'être honoré comme un héros et il s'assimilait avec enthousiasme toutes les idées que les plus orthodoxes de ses amis lui enseignaient.

Les gens de Moscou avaient réussi à transformer ce jeune descendant d'une antique race attachée aux plus formalistes traditions, en un farouche destructeur du passé.

Quand Phung revint en Indochine, il n'avait que du mépris

pour ses compatriotes assez arriérés pour porter encore le costume indigène et il rêvait au moment où les pagodes, les temples, tous les témoins d'une époque abolie seraient détruits et remplacés par des bâtisses à cinq étages et de spacieuses usines.

CE fut quelques mois après son retour au pays natal que je fis la connaissance de Phung. Ayant renoncé aux plus belles qualités de sa race qui sont la politesse et le sens de la mesure, il représentait bien le type le plus odieux du jeune Annamite émancipé, vaniteux et fat.

Cependant, sans que j'en pusse dire la raison, j'éprouvais un sentiment de pitié pour lui. Peut-être avais-je l'intuition de son tragique destin; peut-être, plus simplement, avais-je deviné, sous le déplorable et artificiel vernis qui la recouvrait, l'âme délicate et sensible que la nature lui avait donnée.

Car il vint un moment où elle se révéla à moi sous son vrai jour! Pauvre Phung! Il avait été long à se confier. Malgré ses théories d'internationalisme et son dédain des frontières, il était resté le Jaune, le Jaune renfermé en soi-même, qui estime impossible de franchir le mur séparant l'Occident de l'Orient. Mais, dans les caractères les plus secrets il existe cependant un irrésistible désir de s'épancher et de s'arracher à l'isolement. Un jour vint où Phung se décida à m'avouer le terrible secret qui pèserait moins sur son cœur, du moins le croyait-il, lorsqu'il s'en serait délivré.

D'ailleurs Phung avait beaucoup changé depuis le jour où je l'avais rencontré. Ce n'était plus le jeune homme, ricaneur et amer, plein de mépris pour le passé et pour toutes les merveilles de sa patrie; il semblait avoir repris conscience de la grandeur et de la noblesse du patrimoine artistique de son pays.

Je le rencontrais au cours de mes promenades, soit le long des mélancoliques canaux parsemés de *luc-binh* qui bordent la citadelle, soit à travers les allées du Jardin Royal où rôde encore l'âme des Empereurs défunts, soit dans les bois de pins de la Plaine des Tombeaux. Un sourire ironique n'errait plus sur ses lèvres; son expression transfigurée était celle d'un pèlerin passionné au milieu d'un décor qui parlait à son âme. J'avais été surpris de l'apercevoir la veille, tendre et empressé

auprès d'une adorable jeune fille aux tuniques multicolores. Ce jour-là, il m'avait invité à l'accompagner dans une promenade sur la Rivière des Parfums à bord d'un sampan qu'il avait loué avec des musiciens et des chanteuses...

Je ne manifestai ouvertement aucune surprise en remarquant que cet apôtre du progrès avait remplacé son costume blanc d'Européen par le pantalon de soie noire et la tunique flottante de ses compatriotes. Je le complimentai sur une curieuse bague qu'il portait au doigt : c'était un anneau fait de cheveux entrelacés. Il rougit et me confia avec embarras qu'on venait de lui faire ce cadeau et qu'il y tenait beaucoup. Je n'insistai naturellement point, car je me rappelai la jolie jeune fille avec laquelle je l'avais rencontré.

La lune jetait sur les eaux calmes du fleuve son filet magique aux mailles argentées et la pâle lumière de l'astre enveloppait d'une vapeur blanchâtre les berges. Les feux de Hué disparaissaient au loin. Assis tous deux à l'arrière du sampan, nous nous faisions. Les rames des bateliers plongeaient doucement dans les flots dont elles faisaient jaillir de brillantes étincelles. Soudain, un sampanier commença à chanter ; sur le rivage voisin une voix pure lui répondit et les musiciens que mon compagnon avait engagés pincèrent leurs monocordes : une mélodie déchirante s'éleva dans l'air nocturne.

Tous deux nous sentîmes en même temps une âpre mélancolie s'insinuer dans notre cœur. Pour la première fois vraiment, depuis que je le connaissais, Phung arrachait son masque. Il semblait que nous glissions, impalpables et légers, dans un royaume de songe. L'âme de Hué flottait autour de nous.

— Qu'avez-vous dû penser de moi ? me demanda tout d'un coup mon compagnon. Vous, un étranger, vous compreniez mieux que moi le sens de ma patrie ! Ah ! j'ai blasphémé contre mes ancêtres, je suis un misérable... Oui, un misérable ! Si vous saviez quel affreux tourment ronge aujourd'hui mon cœur ! Je suis plus bas et plus méprisable que le plus infime vermineau. Si vous saviez, si vous saviez...

A PEINE Phung, après un an passé en France, avait-il mis les pieds sur les rives de Saïgon qu'un indigène, modestement vêtu, s'était approché de lui et lui avait remis rapide-

ment une lettre. C'était une convocation du Viet Nam Cong Sang Dang qui invitait le voyageur à venir rendre compte de sa mission aux membres directeurs du parti. On lui indiquait l'heure exacte et le lieu du rendez-vous et on lui recommandait de prendre de sérieuses précautions pour échapper à la surveillance de la police.

A l'heure dite, Phung se présenta au rendez-vous. On l'interrogea brièvement sur son séjour en France, et il répondit avec une netteté qui produisit sur ses auditeurs une excellente impression. Alors un chef qu'il ne connaissait pas, peut-être le fameux Nguyen-Ai-Quoc, lui exposa en quelques phrases tranchantes la situation actuelle du parti communiste en Indochine.

Des échecs répétés avaient ébranlé le moral des populations et atteint le prestige du Viet Nam Cong Sang Dang. Un coup d'éclat était nécessaire pour redonner du lustre au parti. Le Comité directeur comptait sur Phung pour accomplir le geste nécessaire.

Pendant plusieurs semaines on stimula son enthousiasme. Le grand chef, — dont le signalement ressemblait fort à celui de Nguyen-Ai-Quoc, — était un homme malingre aux pommettes enfiévrées, que des quintes de toux exténuaient ; mais une inébranlable volonté animait son corps débile et une flamme mystique illuminait ses yeux. Il parlait lentement et d'une voix si basse que souvent même ses familiers avaient peine à l'entendre. Ses gestes mesurés étaient empreints de douceur, mais le sens de ses paroles était aussi violent que le ton l'était peu.

L'âpreté de ses théories avait quelque peu effrayé Phung. Aussi le confia-t-on à une certaine Mai, la meilleure propagandiste du parti. Petite, dépourvue de coquetterie, elle était en revanche animée d'une énergie et d'un courage indomptables. Une seule passion enflammait son cœur, celle de voir triompher le communisme auquel elle avait consacré toute son activité. L'austérité de ses mœurs n'était mise en doute par personne : il n'y avait d'ailleurs qu'à l'entendre parler pour être fixé sur sa conception de l'existence... Quel mépris elle témoignait à ses compagnes assez basses pour céder à un homme ! Est-ce que l'amour n'était point une déchéance ? Hommes et femmes ne devaient poursuivre qu'un seul but :

la révolution. Toute liaison sentimentale lui apparaissait comme une trahison à la Cause.

Elle voyait tous les jours Phung ; elle goûtait un plaisir indéniable en la compagnie de ce garçon jeune, ardent, et qu'elle sentait frémir d'enthousiasme. Au récit des atrocités et des exactions commises par les « impérialistes », c'est-à-dire les Français et les hauts mandarins, le naïf Phung sentait monter en lui l'indignation.

Mai, enchantée des bonnes dispositions de son disciple, prévint sans doute le chef suprême qui convoqua le jeune homme en grand mystère. De sa voix douce et fluette, il lui exposa la mission de confiance qu'il lui avait réservée. Il y avait à Hué un mandarin, très important fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, que les services de renseignements du Viet Nam Cong Sang Dang représentaient comme l'âme damnée des Français, et comme le plus redoutable adversaire des communistes. Ton-Tat-Yen était, paraît-il, résolu à exterminer le mouvement révolutionnaire. Il fallait donc le supprimer lui-même avant qu'il pût mettre son projet à exécution. Phung s'acquerrait une gloire immortelle en débarrassant l'Annam de ce « conservateur sanguinaire ».

Le néophyte avait été trop bien endoctriné pour résister.

Nguyen-Ai-Quoc, — si c'était lui, — connaissait l'amour de ses compatriotes pour les gestes théâtraux et leur attachement aux cérémonies magiques, aussi avait-il cru devoir lier indissolublement le jeune homme. Dans la modeste chambre où il tenait ses assises, il avait convoqué les membres du parti directeur, parmi lesquels figurait Mai. Nguyen-Ai-Quoc, d'un air inspiré, saisit un poignard et résolument se piqua le bras à la saignée. Il recueillit les gouttes de sang qui perlèrent dans une tasse. Chacun en fit autant et Phung dut le dernier s'exécuter. Alors le chef tendit le récipient au jeune homme, et lui ordonna d'en boire le contenu, en jurant de rester fidèle, quoi qu'il advint, au Viet Nam Cong Sang Dang, et de s'acquitter, au risque de sa vie, de la tâche sacrée qui lui avait été dévolue.

Phung accomplit, dans une sorte d'extase, tout ce qu'on lui commandait. Il lui semblait qu'un autre être avait pris possession de son corps. Chacun lui fit ses adieux et Mai une dernière fois le serra, avec plus d'émotion peut-être qu'il

n'aurait convenu, contre sa maigre poitrine. Phung, muni d'un poignard et d'un revolver, partit pour Hué.

Malgré lui, en se retrouvant dans cette ville que les poètes annamites ont appelée « la Merveilleuse capitale », et où s'était écoulée son enfance, il ne put se défendre d'une émotion, mais il se ressaisit vite et réprima énergiquement les élans de sa sensibilité. Et voilà pourquoi Phung, ce garçon délicat et sensible, fermant volontairement les yeux sur les beautés d'une cité unique au monde, affectait le mépris le plus absolu pour ce joyau qu'il appelait un « repaire d'impérialistes ».

Il aurait bien voulu éviter une rencontre avec sa famille; mais ce n'était point possible. Bien qu'elle soit une capitale, Hué possède les mœurs d'une toute petite ville provinciale. Les curiosités sont éveillées, les commérages vont leur train : il ne serait pas arrivé depuis un jour que, dès le lendemain, ses parents seraient informés de sa présence.

Mieux valait donc se faire conduire sans tarder à Gia-Hoi dans la vieille demeure où il avait été élevé. Il monta dans un « pousse » et jeta avec autorité au coolie l'adresse de son logis. Le tireur, maigre, efflanqué et asthmatique, trainait avec peine son client qui, oublieux de ses théories sur l'égalité des classes et sur la dignité humaine, pestait contre le malheureux, ahanant et soufflant comme un pitoyable cheval de fiacre...

Le jeune homme croisait d'autres pousSES, aux cuivres rutilants, dans lesquels impassibles et fins se prélassaient de hauts mandarins se rendant au Palais impérial. Des autos luxueuses le dépassaient aussi et son cœur bondissait de rage dans sa poitrine.

Il traversa le faubourg de Gia-Hoi, si pittoresque avec son grouillement de chalands, de marchands en plein air, d'enfants, et il ordonna au pousse de s'arrêter devant une vieille bâtisse au fond d'un jardin en friche. Un portique en ruine, velouté de mousse, s'ouvrait sur une allée bordée d'ingras mal taillés. Il s'y engagea avec aisance. Sa mère, ses sœurs, — car son père était à cette heure au ministère, — l'accueillirent en poussant de grands cris. Il n'en ressentit aucune émotion. Toute sa pensée était tendue vers la mission qui lui avait été confiée.

« Le respect servile aux parents, l'obéissance : survivances ridicules d'un autre âge, pensait-il. Un homme qui a médité sur Karl Marx et Lénine ne doit pas s'embarrasser de pareilles

sornettes qui ne servent qu'à maintenir l'humanité dans l'esclavage et l'ignorance. »

Après avoir, froidement, subi les caresses de sa mère, il s'informa de Ton-Tat-Yen... l'homme qu'il avait l'ordre de supprimer! Ses doigts se crispèrent machinalement sur le manche du poignard qu'il cachait dans sa poche, mais il reprit vite son sang-froid, lorsqu'une minute après il nota sur son calepin le renseignement demandé : Ton-Tat-Yen habitait dans la Citadelle une luxueuse demeure, proche des écuries royales.

Il déposa immédiatement chez lui son modeste bagage et, sourd aux supplications de sa mère et de ses sœurs, il repartit. Négligeant les plus élémentaires notions de prudence, il monta dans le pousse qui l'attendait à la porte et, d'un ton fébrile, jeta l'adresse de S. E. Ton-Tat-Yen.

— *Maoulen! Maoulen!* (vite), commanda-t-il, sans pitié pour le pauvre diable sur le dos de qui ruisselait la sueur et dont les varices étaient gonflées à éclater.

Il courait pourtant, le plus vite qu'il pouvait, le long des avenues ombreuses de la Citadelle. De magnifiques palais s'élevaient de chaque côté, au milieu de parcs, de jardins pleins d'arbres et de fleurs... Des venelles silencieuses s'allongeaient au milieu des bosquets d'hibiscus; des pagodes aux tuiles vernissées se cachaient derrière des touffes bruissantes de bambous et soudain le coolie s'arrêta devant un mur recouvert d'une frise de dragons au dard menaçant. Quelle paix, quelle tranquillité! Se trouve-t-on dans notre monde agité et bruyant ou devant un domaine irréel hanté seulement par les génies? Avec une pointe d'hésitation, vite réprimée, Phung sauta à terre, lança une poignée de monnaie au pauvre diable haletant et heurta d'un poing résolu le lourd vantail de la porte fermée. Un serviteur à pas menus vint lui ouvrir.

— Je désirerais voir S. E. Ton-Tat-Yen. J'ai une commission très urgente à lui faire.

Il avait inventé en effet un prétexte pour être reçu par le puissant mandarin. Il était, prétendait-il, chargé de lui remettre, en mains propres, une lettre très importante qui lui aurait été confiée à Saïgon par un ami de Son Excellence, un certain Nguyen-Long (Nguyen-Long existait réellement et son nom avait été donné à Phung par les dirigeants du Viet Nam Cong Sang Dang, dont les services de renseignements ou,

Thi-Theu, confuse, regarda avec étonnement le jeune visiteur.

— Oh ! excusez-moi, murmura-t-il gêné, car il ne pensait pas qu'on l'eût entendu.

Les deux jeunes gens restaient l'un en face de l'autre, embarrassés et timides.

Ce fut Thi-Theu qui reprit la première son sang-froid, en expliquant que son père était trop souffrant pour le recevoir, mais elle ajouta avec beaucoup de courtoisie :

— Voulez-vous me dire qui vous êtes et m'exposer le but de votre visite ? Venez, venez donc vous asseoir dans le jardin. Nous serons mieux pour causer.

Le jardin ! Quelle réjouissance pour les yeux ! Conçu suivant les plus anciennes traditions de l'art annamite, il faisait honneur au goût de celui qui en était l'heureux propriétaire. Des arbres nains étaient disposés de manière à former des hiéroglyphes chinois ; des cactus émergeaient de pots vernissés et des rocailles dominaient des bassins fleuris de nénuphars au milieu desquels étincelait l'éclair rutilant d'un cyprin. Des ingas, des lilas du Japon et des myrtes mêlaient leurs fragrances et de branche en branche on voyait voler des merles mandarins en bottes de corail rose et des perruches dont les ailes veloutées avaient la splendeur des nuages au crépuscule.

La jeune fille s'assit sur un banc. Sa mission, sa mission de mort, Phung l'avait oubliée. Il n'était plus qu'un adolescent annamite qu'émerveillait la pure beauté d'une jeune fille de sa race dans un cadre touchant pour sa sensibilité.

Au mépris de toute prudence il dit son nom, il parla de ses parents, de ses années d'enfance à Hué, de ses voyages en Occident... Et la jeune fille, timide et douce, écoutait les propos de Phung qui s'enhardissait peu à peu à la complimenter gauchement.

Quand les jeunes gens se séparèrent, ils n'étaient plus des indifférents.

Thi-Theu, correctement élevée suivant les vieilles coutumes, s'inclina, buste et hanches rentrés.

Phung, très troublé, murmura :

— Un rayon de soleil est entré dans mon cœur... M'accorderez-vous la permission de vous revoir ?

La jeune fille, habile et rusée, répondit :

— Vous connaissez notre demeure et vous pouvez certainement venir demander des nouvelles de mon père.

Avec un sourire, elle ajouta :

— Je serai heureuse de vous en donner.

Phung rentra chez lui désespéré. Il était amoureux, il n'en pouvait douter. Et il avait, pendant tout le cours de sa visite, oublié la tâche de confiance dont ses frères l'avaient chargé ! N'était-il point méprisable, s'il avait suffi d'une jeune fille pour lui faire renier ses plus ardentes convictions ?

Une jeune fille, en qui s'incarnait toute la douceur de Hué, avait paru et la cuirasse d'indifférence qui le recouvrait s'était disloquée; toute son idéologie bolchéviste s'était effondrée.

Il lui semblait qu'il revoyait avec des yeux neufs ce paysage au milieu duquel s'était écoulée son enfance; sous les arbres aux frondaisons touffues qui bordent, devant la Citadelle, la Rivière des Parfums, des perruquiers en plein air exerçaient leur état; d'une main experte ils curaient les oreilles des patients sur le visage desquels se lisait une parfaite béatitude; des gamins, d'une voix plaintive, proposaient aux chalands des cannes à sucre; des vieilles femmes accroupies tiraient de sacs mystérieux des denrées diverses, œufs, fruits, légumes, tandis qu'à côté d'elles des marchands de friture empestaient le voisinage avec leurs poissons rissolés dans l'huile rance. Et au milieu de la chaussée passaient des tireurs de pousse sous leur manteau en feuilles de lataniers.

Tout cela était bien archaïque, bien « vieil Annam », mais Phung ne s'en indignait pas. Au contraire, il s'arrêtait avec bonne humeur au milieu de ces braves gens qui répétaient inconsciemment les mêmes gestes que leurs ancêtres et si sa raison, cette fameuse raison éduquée à l'européenne, lui faisait honte de ce spectacle arriéré, du tréfonds de son être s'élevait une protestation contre la froide intelligence : sa véritable personnalité, qui se dégageait de la gangue artificielle dont on l'avait recouverte, trouvait un bienfaisant repos à se baigner dans cette atmosphère bruyante, populaire, qui était celle de sa race.

Le lendemain, il se réveilla mécontent de lui-même. Le souvenir du serment qu'il avait prononcé à Saïgon, brillait en

lettres de feu dans son souvenir; et, comme un écolier attentif et studieux, il s'appliqua de sang-froid, hélas! à réchauffer son enthousiasme à demi glacé. Il se rappelait les bonnes paroles de l'évangile rouge, il se répétait les imprécations contre « l'impérialisme ». Avait-il donc changé en si peu de temps? Ces phrases pour lesquelles, la veille encore, il aurait été prêt à donner sa vie, lui paraissaient à présent sans force et sans âme. Une image singulièrement plus réelle s'imposait à son esprit, l'image d'une jeune fille en tunique mauve et au visage finement maquillé.

Un soleil léger dorait les arbustes de Gia-Hoï et les haies d'hibiscus et d'ingas. Il sortit, heureux de respirer l'air pur du matin. Pour la première fois depuis bien longtemps, quelque chose d'indéfinissable s'éveillait dans le cœur de Phung; son âme, sèche et logicienne, se détendait et s'émouvait.

Il marcha le long de la Rivière des Parfums: la noble silhouette de la Citadelle, avec son Cavalier du roi sur lequel flottait le pavillon jaune de l'Annam, sa porte Ngo-Mon et plus loin les toits de tuiles vernissées des palais et les émaux polychromes des portiques, se détachait glorieuse, sur le saphir pâli du ciel. Ah! qu'ils avaient raison, ces poètes fervents de la merveilleuse capitale, qu'ils avaient raison, ces étrangers qui s'extasiaient devant un tel assemblage d'œuvres d'art! Et le jeune homme, qui aurait voulu voir les usines remplacer les palais, commençait à se sentir solidaire de ses aïeux.

La honte lui monta au visage en se souvenant des sottises et agressives réflexions qu'il avait faites à ce Français rencontré le premier jour au tombeau de Tu-Duc.

Il loua une voiture qui stationnait et se fit conduire à la Plaine des Tombeaux. Il longea la route du canal et passa devant l'Esplanade des Sacrifices, dont les pins nostalgiques mettaient une note sévère dans le paysage, puis ce fut le décor inoubliable choisi par les empereurs pour y dormir durant l'éternité: sous la lumière grise qui rappelle un peu celle de la Bretagne, des rizières boueuses s'encadrent, miroirs à l'étain dépoli, au milieu des collines en pente douce, recouvertes d'arbres dont les rameaux pleurent au vent. Partout l'idée de la mort vous obsède: des sépultures de bonzes ou de hauts mandarins apparaissent entre les fûts élancés des pins.

Lorsqu'il distingua au bout d'une allée plantée de banians

les murs d'enceinte sombres et sobres du tombeau de Tu-Duc, il ressentit malgré lui un choc à la poitrine.

— Comment, se disait-il, ai-je pu me montrer assez borné pour déplorer l'inutilité de ces parcs enchantés ? Sans doute, ces vastes espaces consacrés à la mémoire des rois, ne servent-ils à rien. A rien, remarqua-t-il avec ironie, à rien... si je m'en rapporte à la pure doctrine communiste. Mais est-ce rien, cette émotion esthétique que procurent ces bosquets sacrés, ces parterres fleuris, ces pièces d'eau stagnante, ces temples du mystère ?

Il avait avec trop d'ardeur et de sincérité embrassé les théories de Lénine pour oser les rejeter d'un seul coup. Mais il était choqué par leur intransigeance...

Le soleil ensanglantait les rizières frissonnantes au crépuscule et dorait la brousse jaunie des collines et des vallons lorsqu'il revint à la ville... Il se sentait nerveux, il avait besoin de marcher. Arrivé devant le canal Phu-Cam dont les eaux paresseuses dorment à l'ombre des grands arbres, il se dirigea à pied vers Gia-Hoï. Les lumières tremblantes s'allumaient dans les sampans amarrés ; l'heure était favorable aux rêveries d'un amoureux...

Il pensait à cette jeune fille qui représentait à ses yeux le charme même de l'Annam... Il se laissait, pour le moment, séduire uniquement par son attrait personnel, et il éloignait avec soin de sa pensée l'idée que cette gracieuse personne était la fille d'une certaine Excellence que... Il allait, d'un pas allègre, quand devant lui il aperçut dans la pénombre un rassemblement. Il s'approcha et les sons grêles d'un monocorde parvinrent à son oreille. Il avait beau avoir habité longtemps en Occident, il se souvenait de ces musiciens ambulants, — généralement des aveugles, — qui parcouraient le pays en faisant entendre élégies amoureuses et complaints guerrières.

Phung s'arrêta pour écouter, comme les autres ; de la campagne plongée dans le repos nocturne s'élevait la confuse rumeur de ces millions d'êtres qui s'éveillent à une vie mystérieuse aussitôt après le coucher du soleil. Le crépuscule bourdonnait, les bambous en se heurtant gémissaient comme la mâture d'un voilier et, dans l'herbe qui envahissait les sentiers brillaient, pareils à des gouttelettes de rosée lumineuse, des vers luisants, tandis que des lucioles attardées dessinaient en volant des hiéroglyphes de feu.

Un
fine ba
atten
sans fo
le ciel
doigts
et bien
souria
tait, en
« F
que la
font pe
alors v
courts
couvre
« F
murm
couch
sert de
ment ;
Le
passio
dans s
Il
liarité
sonne
—
oncle,
sembl
serait
les m
scien
Le
réflex
cier e
P
les re
—
tes p

Un vieillard à la peau tannée et plissée de mille rides, à la fine barbe blanche, était accroupi au milieu d'un cercle attentif : il tenait entre ses jambes l'instrument, une boîte sans fond parcourue par une corde de métal, et il levait vers le ciel ses yeux morts recouverts d'une taie, pendant que ses doigts agiles pinçaient la corde vibrante et que sa voix, aiguë et bien timbrée encore, sortait de sa bouche édentée. Phung souriait, ravi, en écoutant les strophes harmonieuses que chantait, en s'accompagnant, le vieux musicien aveugle :

« Pendant les nuits de printemps je n'ai d'autre compagne que la lune. Les fleurs de pêcher, de laurier et de rosier me font penser à vous. Je ne suis heureux que quand je dors, car alors vous êtes près de moi ; mais ces moments délicieux sont courts, car l'horizon bientôt s'empourpre et la rosée déjà couvre les feuilles.

« Hélas ! il est fini mon songe pendant lequel je vous ai murmuré tant de doux aveux. Me voilà assis solitaire sur ma couche dans ma chambre vide. Je le sais bien, hélas ! à quoi sert de vous raconter mon tourment ? Mieux vaudrait noblement garder le silence ! »

Le cœur du jeune homme se gonflait, tant cette chanson passionnée exprimait justement les sentiments qui bouillaient dans sa poitrine.

Il posa la main sur l'épaule du vieillard et, avec cette familiarité respectueuse que l'on témoigne en Annam aux personnes beaucoup plus âgées que vous, il s'enquit :

— Que mille souhaits de bonheur t'apportent, ô mon oncle, le tribut qui t'est dû ! Tout ce que tu chantes, il me semble que je le ressens moi-même... Et dis-moi, ta voix serait-elle si troublante si tu n'avais dans ton jeune âge vécu les mêmes émotions que tu exprimes avec tant d'art et de science aujourd'hui ?

Le vieux sourit ; ce jeune inconnu, à en juger par ses réflexions, n'était point un balourd rustique : il savait apprécier en connaisseur les poèmes artistement cadencés.

Phung, généreux, donna au vieux une poignée de sapèques ; les remerciements montèrent vers lui comme une litanie.

— Il se fait tard, ô mon oncle, veux-tu que j'accompagne tes pas ?

— Avec plaisir, ô toi qui as pitié du pauvre poète ambulant,

Chacun se dispersait. Le vieil aède se leva, assujettit sur sa tête chauve son grand chapeau en feuilles de latanier, remonta d'un coup d'épaule son instrument qui pendait à son côté en bandoulière et prit le grand bâton qui lui servait, quand il était seul, à se diriger.

Phung, avec sollicitude, s'empara du bras du vieillard et le conduisit dans le droit chemin. Tout en avançant, l'aveugle, fier de l'intérêt que son compagnon lui portait, bavardait, émaillant ses propos de chansons qu'il fredonnait pour son propre plaisir.

Le jeune homme laissa le vieux trouvère devant sa modeste paillote. Il avait pu s'apercevoir que le répertoire du musicien était étendu et que les chansons d'amour étaient particulièrement nombreuses. Aussi lui recommanda-t-il de se rendre sans faute le lendemain matin devant la demeure de S. E. Ton-Tat-Yen et de chanter pour la belle Thi-Theu ses plus jolies compositions.

— Et si elle te demande qui t'a envoyé, ô mon très vénérable maître, dis-lui que c'est un jeune homme qui a eu la joie de la voir et de causer un matin avec elle, et depuis ce temps-là il est comme un oiseau enfermé dans sa cage, comme un poisson ayant mordu à l'hameçon.

Phung resta plusieurs jours sans aller voir la jeune fille. Il était à la fois joyeux et consumé d'un chagrin secret. Il était joyeux parce que son être s'épanouissait. Hué, la ville impériale, embaumée de silence et d'opium, tissait autour de lui des rets impalpables qui, lentement, l'enchaînaient; dans l'air qu'il respirait il y avait une sorte de vertu magique, à laquelle il était impérieusement asservi.

Phung écoutait en écolier soumis la leçon qui se dégageait de Hué, de ses palais et de ses eaux dormantes. Il se retrouvait enfin, tel qu'en lui-même le pays natal l'avait changé: sensible à la beauté, facilement troublé par l'atmosphère, naïvement fier de sa race et, pour tout dire, attaché à l'ordre de choses régnant depuis des siècles en Annam.

C'était une joie pour lui de se dépouiller de son idéologie révolutionnaire, et contraire à ses aspirations profondes, et c'en était une surtout de sentir l'amour rayonner dans son cœur, l'amour qui en même temps provoquait son tourment.

Avait-il complètement perdu la foi dans le mouvement

auquel il avait consacré l'activité de sa jeunesse ? Il n'osait pas se répondre nettement. Mais il était sûr d'une chose : il avait failli, et il faillirait au solennel serment prêté à ses chefs de Saïgon. Même s'il était prouvé que S. E. Ton-Tat-Yen était coupable des méfaits dont l'accusait le Viet Nam Cong Sang Dang, il ne pourrait jamais se résoudre à tuer de ses propres mains le père, fût-il indigne, de la jolie Thi-Theu !

Mais alors, il était parjure... Douloureux dilemme auquel il réfléchissait en errant sous les lilas du Japon qui bordent les allées latérales de la Citadelle.

Il envoyait au diable les soucis politiques et sociaux ; il était amoureux. Que représentait l'univers à ses yeux ? Rien !... Un fin visage de jeune fille au teint d'ivoire resplendissait dans sa mémoire. Qu'il sourît, et le monde prenait un sens ; mais qu'il restât impassible, et tout s'assombrissait.

Il s'était décidé à retourner voir la belle Thi-Theu. Elle l'accueillit avec cette grâce mesurée qui caractérise les filles d'Annam. Son attitude polie et froide aurait pu tromper un Européen ; mais Phung n'était point occidentalisé au point d'avoir oublié que le code de la civilité puérile et honnête prescrit impérieusement de dissimuler ses émotions. Un clignement furtif des paupières, un sourire plissé des lèvres le rassurèrent sur les sentiments de la jeune fille. Aussi ne cacha-t-il pas l'ardeur de la passion qui le brûlait... Les deux jeunes gens bavardaient, bavardaient, oublieux du véritable motif de la visite du garçon. Ce fut elle qui, la première, revint au sens des réalités en lui proposant de le conduire chez son père, dont la santé s'était améliorée.

Un tel trouble secoua le jeune homme à cette offre, que Thi-Theu, étonnée, dut le soutenir : il chancelait en effet.

— Quelle sottise, quelle sottise ! fit-il en s'excusant. J'ai eu un éblouissement ; j'y suis sujet depuis mon voyage en France. Ce n'est rien, ce n'est rien...

Il suivit d'un pas ferme la jeune conductrice ; il monta un escalier, traversa des pièces dont les murs étaient incrustés de caractères chinois en laque et or et il parvint enfin dans une vaste chambre aux fenêtres closes et où flottait une odeur de chocolat et de café grillé.

Quand ses yeux se furent habitués à la pénombre, il distingua dans le fond un vaste lit de camp sur lequel était étendu

un vieillard au costume de soie violette. Un plateau à opium était près de lui et il aspirait fortement la fumée d'une lourde pipe de jade, au moment où entra le visiteur.

Phung, quelques jours auparavant, aurait été indigné par le spectacle de « ces inutiles qui gâchaient leurs journées dans les malsaines délices de la drogue ».

Comme il avait changé en peu de temps ! Qu'un haut mandarin fumât l'opium ne lui apparaissait plus scandaleux, mais au contraire conforme à la tradition. Le remords de se montrer parjure avait complètement disparu. Tout au plus ressentait-il une sorte de gêne devant cet homme qui l'accueillait avec courtoisie, sans se douter de la résolution homicide qui l'avait amené quelques jours auparavant chez lui.

Le grand mandarin s'enquit, avec des formules choisies, des intentions de son jeune interlocuteur. Et lui, embarrassé, renonçant à la fable qu'il avait inventée, expliquait que le seul désir de connaître un personnage de l'importance de Son Excellence, l'avait poussé à user d'un stratagème pour être reçu.

Le « haut dignitaire » témoigna à l'égard du jeune homme d'une indulgence amusée ; il l'engagea à demeurer quelque temps à Hué pour reprendre contact avec les racines de sa race, et il le congédia avec bienveillance.

Phung rayonnait ; il n'imaginait point qu'on pût allier tant de dignité avec tant de courtoisie. Il compara intérieurement le portrait effrayant qu'on lui avait fait à Saigon de cet homme redouté, buveur du sang des pauvres, gorgé du fruit de ses concussions, avec le vieillard aimable, intelligent et modéré qu'il venait de quitter.

— Quelle mauvaise foi ! pensa-t-il tout haut. Ai-je été assez sot de me laisser bernier ainsi !

Il éclata d'un rire amer qui lui valut un regard stupéfait de la belle Thi-Theu.

— Ne faites pas attention, ma petite fleur de lotus parfumée ; je me réjouis parce que j'étais un aveugle en arrivant à Hué ; et voilà qu'à l'instant même les écailles qui obstruaient mes yeux sont tombées et la beauté qui m'entoure m'éblouit...

Thi-Theu acquiesça discrètement ; un sourire éclaira son visage et elle daigna écouter sans protester l'invitation à la promenade que très cérémonieusement lui adressait son compagnon.

Le mouvement d'émancipation générale des jeunes filles s'est fait sentir même en Annam. Sans connaître l'indépendance de leurs sœurs américaines ou anglaises, elles ne sont plus enfermées comme autrefois dans le fond des vieilles maisons aux toits en pagode. Elles obtiennent la permission de sortir seules et l'on ne se scandalise plus quand on les rencontre dans les allées de la Citadelle.

Thi-Theu accepta le rendez-vous fixé par son admirateur. Ils avaient pris soin, les deux amoureux, de choisir un endroit solitaire. Quel lieu plus poétique que ce Jardin du Roi avec ses étangs dont le vol des hirondelles rase les eaux mortes, ses kiosques aux fleurs éclatantes et ses sentiers moussus serpentant sous la frondaison des acacias à l'abri des touffes de bambous gémissants?

Bien peu de vivants troublent aujourd'hui le silence embrumé du Jardin royal où flottent les ombres du passé. Uniquement enivrés de leur rêve, ils marchaient, l'un auprès de l'autre, les deux adolescents. Leurs cœurs battaient à l'unisson; ils oubliaient le monde... Entre les troncs des arbres, à travers les branches emmêlées, la surface argentée de l'étang miroitait. Tendrement Thi-Theu s'appuyait contre la poitrine de Phung et leurs lèvres échangeaient des serments éternels; Phung, extasié, admirait à travers les cils les yeux de sa bien-aimée qui brillaient ainsi que des lanternes derrière des branches d'hibiscus.

Soudain la jeune fille se sépara brusquement de son ami et inquiète tourna la tête en arrière :

— O frère aimé, demanda-t-elle, n'avez-vous rien entendu?

Des fourrés de bambous bordant la rive, partit un bruit de branches cassées; une forme menue et noire s'échappa et, courant jusqu'à la sortie, disparut sur la route. Phung restait immobile et pensif.

— Quelqu'un nous a vus, dit-il : on nous épiait. Il me semble connaître cette silhouette. Qui donc peut avoir intérêt à guetter ce que nous faisons?

Ils rentrèrent en silence. Phung accompagna la jeune fille jusqu'à sa porte. Il était soucieux; il sentait obscurément une menace sur leur bonheur.

Il se sépara de Thi-Theu avec un fâcheux pressentiment.

Il revint à pas lents chez lui. Il y avait encore quelques

jours, quand il portait des vêtements européens, il marchait rapidement comme il le faisait dans les rues de Paris; maintenant, en reprenant le costume annamite, le pantalon de soie noire, la tunique et le turban, il s'était réadapté aux manières extrême-orientales, et il allait le nez au vent, s'arrêtant ici devant un bavard cureur d'oreilles, là, devant des marchandes de *nem*, ces étranges saucisses que se disputent les gourmets.

Il marchandait des tiges de canne à sucre quand une voix ironique sonna à ses oreilles :

— Eh! Phung! Vous ne pensiez pas à moi?

Il tressaillit. Mai, la vierge rouge saigonnaise, la dévouée propagandiste du Viet Nam Cong Sang Dang, se tenait à ses côtés. Son visage ratatiné et flétri avant l'âge ressemblait à celui de ces magots d'ivoire qui viennent de Chine. Une lueur dure brillait dans ses prunelles.

Le jeune homme, bouleversé par l'apparition de cette créature dont il connaissait le fanatisme implacable, se troubla. Il balbutiait maladroitement :

— Vous... vous n'étiez jamais venue à Hué? Une ville... bien curieuse... bien intéressante...

— Vraiment? lança froidement la femme.

— Je... je comptais précisément rentrer à Saïgon. C'est une bonne surprise de vous rencontrer, fit-il en essayant de sourire.

— Oh! c'est peut-être une surprise pour vous, mais pas pour moi. Je suis venue pour vous voir...

— Ah! ah! grimaca-t-il, et... pour quelle raison, s'il vous plaît?

Elle le regarda sévèrement :

— Pourquoi mentir? Avez-vous oublié votre serment?

Le cœur s'arrêta de battre dans sa poitrine, puis il se ressaisit et balbutia une explication embrouillée :

— Je n'ai pas pu approcher encore de Ton-Tat-Yen. Il doit se méfier; sa porte m'est consignée; il a jusqu'à présent constamment refusé de me recevoir.

Elle le foudroya d'un regard méprisant :

— Vous avez eu plus de chance avec sa fille. Ah! nous nous sommes tous bien trompés sur vous... Nous avions cru trouver en vous un héros au cœur d'acier et vous n'êtes bon qu'à faire le joli cœur avec les filles.

— Mais... mais..., essaya de protester Phung.

Mai ne dissimula point son indignation. Le Comité saïgonnais du Viet Nam Cong Sang Dang, inquiet du silence de son émissaire, avait chargé la vierge rouge d'enquêter sur son cas. Arrivée depuis deux jours à Hué, elle avait suivi, en se cachant, les allées et venues du jeune homme ; elle avait surpris les promenades galantes des deux amoureux et ce spectacle avait révolté son cœur de vieille fille réfractaire à l'amour.

— Naturellement, demanda-t-elle d'un ton de suprême dégoût, vous n'avez pas une fois songé à la promesse que vous aviez faite à vos camarades de combat. Vous vous êtes parjuré, vous avez trahi... et pour qui ? Pour une gamine coquette, dont les cheveux pendent en queue de coq. Quelle misère !... Taisez-vous ! continua-t-elle, pour l'empêcher de se disculper. Comment osez-vous me regarder en face ? Ton-Tat-Yen, l'opresseur du peuple, l'affreux concussionnaire, le bourreau des prolétaires, nargue ses victimes... Et vous ne tentez pas un geste pour supprimer ce monstre !

— Un monstre, S. E. Ton-Tat-Yen ? répéta indigné Phung. Mais, ma pauvre amie, on s'est moqué de vous, on a surpris votre bonne foi. Ce vieillard n'est nullement un tigre assoiffé de sang et le peuple a beaucoup de respect pour lui.

— Eh bien ! mais c'est complet, répliqua amèrement l'envoyée de Saïgon. Non seulement vous n'avez pas exécuté les ordres qui vous ont été donnés, mais encore vous vous enorgueillissez de votre désobéissance ! Vous voilà sans doute passé aux rangs des impérialistes.

Elle sembla réfléchir quelques minutes, puis déclara sèchement :

— Phung, vous comprenez vous-même ce que votre attitude a d'équivoque. En ma qualité de représentante du parti, je vous ordonne de venir immédiatement vous justifier devant vos chefs. Nous ne tolérerons pas la présence d'un traître parmi nous.

— Je n'ai rien à faire à Saïgon, répondit Phung que cette discussion agaçait. J'ai au contraire besoin de rester ici... Je rentrerai en Cochinchine quand bon me semblera.

Le visage de Mai se durcit :

— Vous avez tort, Phung, de vous rebeller contre l'autorité

du Viet Nam Cong Sang Dang. Vous savez, avoua-t-elle, que j'avais de la sympathie pour vous. J'aurais pu parler en votre faveur et peut-être auriez-vous réussi à vous disculper... Mais si vous refusez de m'obéir, si vous préférez roucouler auprès de votre jeune sotte, tant pis pour vous ! Vous subirez les conséquences de votre entêtement. Le Viet Nam ne pardonne pas... Vous ne devez pas l'ignorer... Tant pis pour vous !

Ses paroles avaient claqué comme un coup de fouet. Sur cette menace non dissimulée, elle quitta le jeune amoureux bouleversé et, rapide, se perdit au milieu des passants.

Je rencontraï Phung le soir même de cette journée si inquiétante pour lui. Un souci secret le rongait. Je le plaisantais, croyant qu'il s'agissait d'une querelle d'amoureux. Il ne se déridait pas et gardait un mutisme désespéré. Je connais le caractère renfermé des Jaunes et n'insistai point. Mais que l'on soit Asiatique ou Occidental, il arrive que le cœur déborde... Nous marchions depuis une heure, n'échangeant que de brèves et insignifiantes paroles, lorsqu'il me saisit tout à coup le bras nerveusement.

— J'ai peur, me confia-t-il... J'ai reçu aujourd'hui une visite terrible et mes jours sont comptés... Comment me feront-ils disparaître ?

Je ne comprenais rien à ses craintes. Alors il me raconta en détail son entretien avec la vierge rouge, et il me répéta les avertissements redoutables qu'elle lui avait adressés.

J'essayai de le rassurer :

— Ce sont des paroles en l'air pour vous effrayer ! fis-je. On n'assassine plus aujourd'hui, même en Indochine, comme en plein moyen âge.

Il eut un sourire voilé.

— Rappelez-vous ce cadavre décapité découvert dans l'arroyo de Cholon, rappelez-vous la disparition de ce garçon de Saïgon. On le voit pour la dernière fois à dix heures du soir sur le quai Le Myre de Villers en compagnie de deux inconnus. Depuis, on perd sa trace. Soyez sûr qu'il est enterré bien proprement dans un jardin saïgonnais, à moins qu'il ne reste au fond de la rivière. Le parti possède quelques-uns de ses membres spécialement chargés d'exécuter les sentences du

Comité. Nulle pitié, nul scrupule n'arrêtent jamais le bras des sicaire.

Il parlait d'une voix haletante :

— Ils vont certainement me condamner. J'ai trahi le parti ; je n'y crois plus. Ils auront raison de me punir... Mais quand et d'où viendra le coup ?

— Voyons, dis-je, étonné de cette soumission à son destin, il faut vous défendre, il faut leur échapper... Pourquoi ne quilteriez-vous pas l'Indochine ?

— Ils me rattraperaient.

Ce fut la dernière conversation que j'eus avec Phung. Je pris deux jours après le train pour Saïgon et je ne pensai plus guère à mon ami de Hué.

Ce fut à Saïgon même que j'appris combien ses craintes avaient été fondées. Je restai quelque temps dans la grande ville cochinchinoise. Je ne me souciais plus de Phung, quand les journaux locaux relatèrent avec fracas le meurtre incompréhensible de la rue Paul-Blanchy. Ce que je savais de l'existence antérieure de Phung me permit de reconstituer aisément les péripéties du drame.

... La jeunesse oublie vite ce qui la tracasse. Au bout de quelques jours, Phung ne pensait plus guère aux menaces de l'envoyée du Viet Nam Cong Sang Dang. Il voyait quotidiennement sa jolie amie, et il laissait les brumes légères qui flottent sur les jardins de la Citadelle tisser autour de son cœur un réseau de molle insouciance.

Une quinzaine avait passé et il était à peu près complètement rassuré. Il pensait que les fanatiques du parti, dégoûtés de sa conduite, le méprisaient trop pour perdre leur temps à s'occuper de le châtier, lorsqu'un matin il reçut une lettre de son vieil ami Thanh, l'ouvrier typographe qui l'avait accueilli durant son premier séjour à Saïgon. Aucun soupçon ne vint effleurer son esprit. Thanh, qui s'était affilié à peu près en même temps que lui au Viet Nam Cong Sang Dang, lui écrivait qu'il avait une affaire fort intéressante à lui proposer. Il le priait en conséquence de venir le plus tôt possible le voir à Saïgon. Comment Phung se serait-il méfié de quoi que ce fût ? Il considérait Thanh comme un camarade intelligent et dévoué, et il ne mit pas une seconde en doute la sincérité de sa proposition.

— Je suis obligé de m'absenter, déclara-t-il à Thi-Theu. Mais ce ne sera point pour longtemps et dans quelques jours je serai rentré à Hué. Je ne pourrais pas vivre, privé de la douce lumière de vos yeux...

Il croyait si bien que cette séparation serait de courte durée, qu'il partit tout joyeux pour la Cochinchine. Les affaires ne traînèrent pas. Thanh l'attendait à la gare et le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié.

— De quoi s'agit-il exactement? demanda le jeune homme.

Thanh exposa qu'il connaissait deux amis disposant de quelques fonds et désireux de monter une revue littéraire à l'usage des Annamites. Lui se chargerait de la partie matérielle et Phung assumerait les fonctions de rédacteur en chef...

Phung remercia chaleureusement son camarade qui, sans perdre de temps, l'emmena dans un petit restaurant de Dakao où il devait rencontrer les deux commanditaires de l'organe littéraire projeté.

Les quatre hommes dînèrent ensemble, sobrement. A la fin du repas, les commanditaires, qui avaient l'air préoccupé et pressé, invitèrent Phung à les suivre dans la chambre d'hôtel où ils habitaient rue Paul-Blanchy pour établir un plan d'action et choisir le titre de la revue.

Phung ne se fit pas prier. Mais à quelques mètres de l'hôtel, Thanh prétexta une course urgente pour quitter ses compagnons. Il était en proie à une émotion mal dissimulée.

— Venez donc avec nous! ordonnèrent sèchement les deux amis.

— N... non, non, je ne peux vraiment pas, s'excusa le malheureux avec gêne...

Les deux individus mystérieux coupèrent court à cet embarras, en prenant délibérément Phung par le bras et en l'emmenant avec eux...

Pauvre Phung! Pourquoi ne remarqua-t-il pas l'attitude équivoque de son vieux camarade qui balbutiait et tremblait au moment où il se sépara de lui? Pouvait-il se douter que le comité exécutif du parti, connaissant l'amitié très loyale liant les deux hommes, s'était servi de Thanh comme appaie? De tout autre, Phung se serait méfié... Thanh avait bien essayé

d'éluder le rôle abominable qu'on voulait lui faire jouer. Mais le parti exige de la part de ses membres l'obéissance aveugle aux ordres des chefs. La mort dans l'âme il lui avait fallu se conformer aux injonctions données, en tirant parti de la confiance de son ami pour le livrer, pour ainsi dire, pieds et poings liés, aux sicaires du parti.

Phung comprit, trop tard pour résister, le guet-apens où il était tombé. Quand il se trouva dans la petite chambre d'hôtel, les deux bourreaux jugèrent inutile de poursuivre plus longtemps la comédie.

Pendant que l'un, sautant par derrière sur le malheureux, lui maintenait rudement les poignets, l'autre lui enfonçait un mouchoir dans la bouche pour étouffer ses cris.

Le plus âgé s'adressa vivement à Phung :

— Vous avez été parjure et vous avez trahi le Viet Nam Cong Sang Dang qui vous a condamné à mourir. Nous sommes chargés d'exécuter la sentence. A genoux !

Le malheureux essaya de se débattre et de se débarrasser de ses agresseurs. Brutalement, ceux-ci le courbèrent sur le plancher, et Phung, désorienté et défaillant, obéit machinalement.

Sur un geste de son camarade, le plus jeune des sicaires brandit un poignard qu'il avait dissimulé dans sa poche, et le planta avec force à deux reprises dans le dos de sa victime, entre les omoplates. Posément, sans se hâter, les deux bourreaux fouillèrent les poches du cadavre et le dépouillèrent de ses papiers, puis ils arrosèrent le visage avec un bidon d'essence caché dans un coin de la pièce et ils y mirent le feu...

Avec la satisfaction du devoir accompli et la sérénité d'une conscience pure, ils quittèrent la chambre qui s'emplissait déjà de fumée et de l'odeur de la chair grésillante, et s'éloignèrent dans la nuit...

...Et là-bas, à Hué, à l'heure crépusculaire où rôde la brise, la douce Thi-Theu frissonnait au jardin : sous le flamboyant dont les fleurs s'effeuillaient, le sol semblait couvert d'une tache de sang...

JEAN DORSENNE.

PHSYCOLOGIE

DU PEUPLE HOLLANDAIS ⁽¹⁾

Descartes, lorsqu'il séjournait à Amsterdam, vers 1630, écrivait qu'il se mêlait avec satisfaction à la foule des marchands hollandais, parce qu'il y conservait le sentiment d'une solitude absolue. Épris de liberté, riche de sa vie intérieure, le grand philosophe appréciait l'éloignement, l'indifférence même de cette foule.

Cependant, les autres hommes se disent avec regret qu'entre cette foule et eux, qu'ils soient étrangers ou non, aucun contact ne s'établira. Ailleurs, et surtout dans les pays latins, les foules ont, pour ainsi dire, un même visage ouvert et une âme collective ; entre elles et l'individu il se produit une sorte de communion, et c'est sans doute, avec le soleil, ce qui rend dans ces pays la rue si gaie, si sociable. En Hollande, rien de semblable : les éléments divers dont se compose une foule ne constituent pas une unité ; il n'y a pas rapprochement, association, mise en commun de sensations ou de sentiments. Chacun évolue dans son nuage. La foule hollandaise a autant d'âmes qu'elle compte d'individus. Chaque individu y est comme rentré en lui-même ; on dirait qu'il s'interdit de donner quelque chose de sa personnalité ; il est isolé et impénétrable, présent et absent.

Une promenade hors des centres peuplés, entre les deux alignements méthodiques, un peu monotones, des maisons individuelles, construites en série, où l'habitant peut se tromper de porte et conserver cependant l'illusion, à laquelle il tient infiniment, d'être bien chez lui, détermine par un

(1) Communication faite à l'Académie des Sciences morales et politiques.

N° du 1^{er} Octobre 1933

ERRATUM

Page 652, lire :

**PSYCHOLOGIE
DU PEUPLE HOLLANDAIS**

dété
Fre
mit
Tai
leur
vitr
ma
pas
des
mai
l'ex
mè
des
face
soll.

pas
pou
con
pou
opp
que

(
accu
se p
laiss
elles
pièc
sa m
d'un
le fil
s'est
dem

T
clair
civil
poli
toute
peut
se co

détour une impression analogue. Le passant, surtout s'il est Français, est frappé par la netteté des façades, par leur uniformité, par cette propreté méticuleuse qui faisait dire à Laurent Tailhade : « Les Hollandais nettoient au savon la margelle de leurs puits », et surtout par la nudité des grandes baies vitrées que rien, à l'extérieur, ne protège. Entre lui et la maison, aucun obstacle apparent ne se dresse. Le jardin n'est pas défendu par un mur; la maison n'est pas à l'abri derrière des persiennes de bois ou de fer. En France, il semble que la maison regarde vers l'intérieur; en Hollande, elle regarde vers l'extérieur; elle surveille la rue, elle l'interroge. Il arrive même qu'au long des fenêtres, dont les rideaux sont relevés, des statuettes, alternant avec les pots de fleurs, soient tournées face au passant. Elles ne sont pas là pour l'habitant : elles sollicitent le passant; on dirait qu'elles s'intéressent à lui.

Ainsi mis en confiance et comme invité à se rapprocher, le passant pensera qu'il lui suffira de se pencher sur cette vitre pour découvrir un intérieur hollandais, toujours orné, tiède et confortable. Mais ici s'achèvera le mirage : le passant en sera pour ses frais d'indiscrétion. Luttant avec des lumières opposées, écarquillant vainement les yeux, il constatera bientôt que la glace ne lui renvoie que sa propre image.

Comme la rue et comme sa maison, le Hollandais est accueillant, hospitalier, et il n'est pas sociable; comme elles, il se prête mais ne se donne pas; comme elles, il observe et ne se laisse pas observer; comme elles, il paraît accessible et comme elles il se dérobe devant l'interrogation. Cet être tout d'une pièce est fait de mille morceaux et d'étonnantes contradictions; sa manière est franche, directe, même un peu rude, aux yeux d'un Français par exemple, et son âme offre mille replis où le fil d'Ariane casse à tout instant. C'est dans le moment qu'il s'est le plus approché qu'il échappe. En sorte que plus on demeure parmi les Hollandais, et moins on les connaît.

Tant de complexité, tant de vernis à l'extérieur et tant de clair-obscur à l'intérieur, n'est-ce pas le fruit et le gage d'une civilisation parvenue à un très haut degré? Le Hollandais, policé, bien établi, remarquablement équilibré, instruit de toutes les expériences, est arrivé à ce stade de l'évolution, peut-être redoutable, où tout se raisonne et se mesure, où l'on se contente de ce qu'on est et de ce qu'on a.

VARIÉTÉ D'ORIGINES

Nous appelons, assez improprement, par extension, Hollande, la Néerlande, et Hollandais, les Néerlandais. La Hollande proprement dite, qui résume pour nous tout le pays, ne contient, à vrai dire, que l'ancienne « ile » des Bataves, dont parle Pline : « *nobilissima Batavorum insula* ». Par un même jeu de l'extension, on dira, un jour, la République batave. Il existe aujourd'hui un mouvement pan-néerlandais, qui se fonde sur la langue et la culture, et n'intéresse d'ailleurs qu'une élite intellectuelle, dont les adeptes revendiquent, avec les colonies et des îlots linguistiques en Afrique du Sud et dans l'Amérique du Nord, un territoire européen théorique assez étendu, dessinant, en bordure de la mer du Nord, un triangle dont les deux pointes maritimes iraient se perdre dans le golfe du Dollart, au nord, et dans la région de Dun kerque, au sud, tandis que la pointe intérieure atteindrait Cologne. C'est dans ce triangle qu'il faut s'ingénier à situer les migrations, grandes ou petites, qui ont sans doute donné naissance à la race néerlandaise.

Les auteurs hollandais, et, parmi eux, MM. Bolk, Holwerda et Salverda de Grave, se sont appliqués à montrer la variété des origines de leur nation, et, dans cette variété évidente, à faire la part de ce qui est germain et de ce qui ne l'est pas. On peut, avec eux, admettre que l'élément germanique est surtout présent dans le pays des Frisons, au nord ; qu'il est inséparable des origines du pays batave, au centre ; enfin, que le sud, spécialement dans la région non maritime, est essentiellement celtique. Reste à savoir si ces Celtes du sud, qui ont été tour à tour des Germains et des Francs, ne sont pas finalement des Germains. La question n'offre, au reste, que peu d'importance, et l'essentiel est, pour nous, comme pour M. le professeur Salverda de Grave (1), de savoir qu'au nord, le pays frison fut largement ouvert aux Saxons, tandis que le centre batave et le sud celtique accueillirent de gré ou de force les Romains, et se teintèrent ainsi de civilisation romaine, soit par l'apport direct des soldats de Jules César, soit par l'apport indirect des Francs romanisés.

(1) *La Hollande* (Rieder éd., Paris, 1932).

Géographiquement, la Frise couronne le pays ; elle est relativement isolée et elle paraît avoir ignoré les invasions venues par le sud. Le pays des Bataves est compris entre le Rhin et la Meuse ; il est comme la descente naturelle des plaines germaniques vers la mer, et la conquête romaine, qui suivait le grand fleuve, devait fatalement aboutir en cet endroit, déjà verdoyant et prospère, où mille rivières cherchaient sous les ombrages les chemins qui conduisent à l'océan. Enfin, la région celtique comprendrait une partie du sud, une partie de la Belgique actuelle et une partie de la Rhénanie.

Quoi qu'il en soit, on ne peut manquer d'opposer entre eux les types ethniques de ces régions, même en ne sortant pas des limites des Pays-Bas d'aujourd'hui : le type grand, blond et lourd, du nord ; le type brun, petit et vif du sud.

AU CREUSET DE L'HISTOIRE

Pas plus que les origines de la race, l'histoire des Pays-Bas n'est indifférente à l'étude psychologique de la nation. Elle contient de belles pages. En l'an 68, nous voyons un Batave, le Vercingétorix des Hollandais, s'insurger contre la domination romaine. C'est Claudius Civilis, dont la révolte devait se briser, à Nimègue, sur le mur de fer des armées romaines. Première lutte pour l'indépendance, sans doute, première illustration de ce sentiment sacré qui va animer toute l'histoire du peuple hollandais, à partir du moment où nous pourrions, après une longue éclipse, reprendre cette histoire, c'est-à-dire après l'arrivée des Francs, au vi^e siècle, pour s'épanouir aux xvi^e et xvii^e siècles.

Cependant, une longue période s'écoule où cette partie de l'Europe, incorporée dans l'empire de Charlemagne, s'associe étroitement à l'histoire des Francs et ne fait guère figure personnelle. Au x^e siècle, la querelle de l'évêque d'Utrecht et du comte Thierry, à laquelle prirent part les marchands de Tiel, commence à dessiner le vrai caractère des habitants de ce pays. Il s'agit déjà de faire respecter des droits, des libertés, ou des privilèges. La querelle va, d'ailleurs, aboutir à la fondation de la Hollande proprement dite, qui sera, avec Thierry I^{er}, le berceau des comtes de Hollande.

Ce vrai caractère du Hollandais, qu'il soit de Frise, de

Gueldre, de Zélande ou de Hollande, c'est déjà de se révolter contre toute espèce de tyrannie, morale, sociale ou politique; c'est ce particularisme qui opposera les comtés aux duchés, les duchés aux évêchés, les villes aux villes, et le tout au pouvoir central, lequel, d'ailleurs, ne s'établira que fort lentement et au prix de mille difficultés; c'est ce principe des droits du peuple qui mettra sans cesse le seigneur en face des prétentions, soutenues souvent les armes à la main, du bourgeois commerçant, richesse locale; c'est, enfin, ce principe de l'égalité qui, même aux époques les plus florissantes pour le pouvoir central, évitera toujours aux Pays-Bas cette espèce de déséquilibre entre une aristocratie trop dominatrice, trop luxueuse, trop dépensière, et des couches sociales inférieures trop soumises, trop pressurées et trop malheureuses.

Au fond, dans ce pays de marchands où le maître est rarement un soldat heureux, le marchand a été, de tout temps, un aristocrate à côté de l'autre: il en est résulté une sorte de considération relative qui est toujours allée à l'argent bien plus qu'aux faits d'armes, à la situation bien plus qu'à la naissance. Le sens démocratique a toujours existé en Hollande: il y est inné, beaucoup plus qu'en France, par exemple. Et si le peuple hollandais le doit à ses réactions énergiques et à son développement intellectuel, il le doit aussi, pour une large part, à l'intelligence et aux dispositions naturelles de ses gouvernants, qui ont, en général, fait montre d'une remarquable absence de despotisme.

Il faudra attendre jusqu'au xiv^e siècle pour voir l'autorité centrale s'organiser, esquisser une méthode gouvernementale, entre les nobles trop entreprenants et les bourgeois, ou les masses, trop exigeants. A cette époque, et surtout au xv^e siècle, sous le règne des ducs de Bourgogne, après le passage des Bavares de la Maison de Wittelsbach, nous verrons cette autorité se consolider et, de leur côté, les villes s'épanouir dans une prospérité merveilleuse. Déjà, par sa situation géographique, grâce à ses grandes rivières et à ses débouchés sur la mer, la Hollande commande un arrière-pays presque illimité: ses villes, et surtout ses ports, fluviaux ou maritimes, vont devenir rapidement des marchés internationaux qui ne le céderont en rien aux autres grands centres de l'Europe, et

ainsi elles prendront conscience de leur rôle, de leur importance et de leur influence, jusqu'à dicter leurs lois, former autant d'États dans l'État, et régler toutes leurs activités au seul regard d'un esprit de concurrence qui ne connaîtra aucune limite, excellent stimulant à l'intérieur, redoutable conseiller à l'extérieur. Au cours d'une longue histoire, ce trait n'a guère varié.

Certes, à cette époque, il n'est pas encore question d'unité : ce ne sont partout qu'autonomies et luttes pour les maintenir : autonomie des provinces, autonomie des villes, et dans ce mot sacré s'inscrit un autre mot qui ne l'est pas moins, c'est le mot « privilèges » : chaque ville a les siens et nul n'y peut toucher. Il faudra la violence pour réduire les régions encore indépendantes, pour grouper en faisceau les dix-sept provinces, représentant la Hollande et la Belgique actuelles, pour faire de cet ensemble artificiel les Pays-Bas placés sous la domination étrangère, et ce sera l'œuvre de Charles-Quint, en 1543.

C'est sous le joug que s'éveille le sens national et que se forge la vraie unité. Pendant tout le xvi^e siècle, le peuple néerlandais s'appliquera à briser ses chaînes, à devenir lui-même. Charles-Quint et Philippe II ont créé la Hollande et les Hollandais en voulant assujettir un peuple fier, personnel et passionné d'indépendance. Dans l'ordre politique, dans l'ordre social, dans l'ordre moral, toutes les contradictions, les incompatibilités, qui existaient entre les Habsbourg et ce peuple, devaient s'unir pour stimuler la nature propre de ces paysans, de ces marins et de ces marchands, à qui ni la force, ni le faste, ni la grandeur n'en imposaient. Ils allaient donc lutter farouchement, résolument, contre la domination étrangère, contre l'hégémonie des Habsbourg qui méditaient d'encercler l'Europe. La muraille que les Habsbourg construisaient de la mer du Nord à la Méditerranée, allait ainsi être attaquée sans répit dans le nord, tandis que les rois de France porteraient la guerre en Italie, uniquement pour abattre cette oppression sur un autre de ses points sensibles.

En outre, les Hollandais allaient lutter, par conviction et par intérêt, contre les exactions de l'autorité civile, contre les abus de l'autorité ecclésiastique, contre l'intolérance religieuse. Un esprit nouveau souffle sur l'Europe. La Réforme va trouver

aux Pays-Bas un terrain particulièrement favorable. La révolte est déjà dans les cœurs; le grand drame des consciences va s'accomplir.

Guerre d'indépendance et guerre de religion, pendant quatre-vingts ans, les gens de la Néerlande se battront comme des lions contre les Espagnols et quelques autres. Une figure héroïque surgit à ce moment de leur foule résolue : Guillaume de Nassau, prince d'Orange, dit le Taciturne, celui qui devait mériter le titre de « Père de la Patrie » pour avoir arraché son pays à la griffe étrangère, pour avoir ensuite fondé l'État sur des bases nationales, logiques et stables, en permettant la scission définitive entre les Provinces du sud, l'actuelle Belgique, restées catholiques, et celles du nord, en tolérant que celles-ci s'associassent dans l'Union d'Utrecht, en 1579, pour le triomphe des deux principes qui dominaient plus que jamais l'esprit du peuple : le maintien des privilèges et la liberté de conscience.

A la fin du *xvi^e* siècle et au commencement du *xvii^e*, l'État néerlandais, dans la nation constituée, s'organise. Aucun régime de force ne s'impose à la nation : les Stathouders, même quand ils sont de grands capitaines, comme Maurice de Nassau, gouvernent avec le peuple. Et quand le Conseil d'État est chargé du gouvernement par les États généraux, on aboutit logiquement à la République des Provinces-Unies : les droits du peuple, l'égalité des charges, la liberté individuelle, autant de considérations qui éloignaient un régime de monarchie absolue. Mais le peuple ne rencontre jamais de pire tyran qu'en lui-même : les Hollandais vont mettre à profit les années de trêve, dans la guerre avec l'étranger, pour s'entre-déchirer eux-mêmes, et naturellement dans le cadre de la religion, les ultra-calvinistes étant aux prises avec les modérés dans l'affaire des Remontrants. La passion théologique, ou religieuse, est, dans le cœur du Hollandais, une flamme éternelle que d'invisibles vestales raniment périodiquement.

Cependant, le *xvii^e* siècle sera surtout marqué par la résistance des Pays-Bas en face de la politique de Richelieu. La nation a singulièrement grandi. C'est l'époque de son expansion, de la suprématie navale des Ruyter et des Tromp, des grandes entreprises coloniales, l'époque de son triomphe. Un prince d'Orange-Nassau s'assoit sur le trône d'Angleterre,

et le Roi-Soleil lui-même est un instant éclipsé par cette toute-puissance des Pays-Bas. La nation témoigne de sa force matérielle et de son génie, notamment de son esprit d'entreprise, de son habileté, de son sens méthodique et organisateur.

Le **xviii^e** siècle sera le commencement du renoncement et du déclin, au moins pour ce qui est d'un rôle à jouer en Europe. Le goût du négoce va commencer à se substituer à tous les héroïsmes.

Au **xix^e** siècle, nous voyons ce pays paisible entraîné dans l'épopée napoléonienne, en subir les contre-coups, devenir, sans trop de résistance, une des abeilles du manteau impérial, puis une fois de plus s'affranchir de la domination étrangère. Déjà, les idées de la Révolution française et ses armées elles-mêmes avaient trouvé le chemin de la Hollande. Après Waterloo, une erreur de l'histoire se produit à nouveau : une union entre les Provinces du nord et celles du sud est tentée une fois de plus et ne réussit pas mieux que la précédente. Après 1830, la Hollande reprend sa vraie figure : c'est le pays que nous voyons aujourd'hui, avec sa population industrielle, dont le chiffre a doublé en un siècle pour atteindre huit millions d'âmes, sur quoi l'on compte deux tiers de protestants et un tiers de catholiques ; avec sa monarchie constitutionnelle, son vieil esprit démocratique, ses allures de République couronnée, sa vie sociale toujours intense, comme son activité commerciale ; avec son merveilleux domaine colonial, son génie financier, son rayonnement maritime, son goût éternel pour les arts et les sciences.

Cependant, au **xvii^e** siècle, tandis que la nation s'établit et prend grande figure dans le cadre de la politique, elle prospère à tous égards, s'embellit et contribue à la civilisation en lui apportant d'incalculables trésors. Les Hollandais ont appelé le **xvii^e** siècle, leur « siècle d'or » ; il leur a en effet tout apporté d'un coup. Toutes les torches du succès l'ont illuminé à la fois. Pour qu'une nation soit grande par l'esprit, il faut qu'elle soit solide de corps, qu'elle respire librement, qu'elle se sente invulnérable. C'est dans la grandeur de l'État que la nation produit ses génies et ses chefs-d'œuvre. Nous verrons donc l'essor intellectuel de la Hollande coïncider avec le triomphe de la nation. Grotius jette les bases du Droit international ; Spinoza fonde le temple philosophique dont les deux colonnes

maîtresses s'appelleront l'Intelligence et la Raison ; Rembrandt transpose l'âme de l'homme sur son visage. Quelle sublime page de l'histoire de la Hollande que celle où nous lisons que, pour récompenser la ville de Leyde de son héroïque défense contre les Espagnols, le Taciturne offrit à ses habitants épuisés, mourant de faim et de fièvre, ...une Université ! Et quel grand hommage notre Descartes n'a-t-il pas rendu lui-même à cette Hollande du ^{xvii}^e siècle en y cherchant refuge, en y passant vingt années de sa vie, en y concevant son *Discours de la Méthode* et en s'écriant, un jour, qu'on se plait à imaginer baigné de la lumière cristalline et sonore de Vermeer : « Quel autre pays où l'on jouisse d'une liberté si entière ? »

Avant Descartes, nombreux étaient les Français, les huguenots, qui étaient venus demander à la Hollande le droit d'asile, et les Juifs portugais qui avaient fui jusque-là les persécutions. Au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle, la Hollande sera, en Europe, comme une marge d'aération pour tous ceux qui, opprimés, respirent mal ailleurs. Tous ces étrangers se fixeront dans leur pays d'adoption, devenu la terre des libertés, s'assimileront ou assimileront et contribueront, autant que les Bataves, les Saxons et les Romains d'autrefois, à former la race telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui. Car les Huguenots français, avec leur culture ancienne, le vieux sang clair qui coulait dans leurs veines, devaient apporter en Hollande, à la semelle de leurs souliers, leur passé surtout, et les Juifs portugais, les trésors de leur esprit scientifique et métaphysique. Enfin, dans ce mélange des races, il est à noter que le Hollandais, grand voyageur, attaché à son œuvre coloniale, commençait à épouser étroitement l'Extrême-Orient.

Quand on regarde le passé de la Hollande, on n'aperçoit que luttes, qu'efforts titanesques, que troubles et inquiétudes. Comment séparer de l'histoire de ce pays les malheurs que lui causèrent les inondations et la guerre courageuse qu'il a, de tout temps, déclarée à l'eau, sa meilleure amie, son ennemie mortelle ? Au ^{xii}^e siècle, au ^{xiii}^e surtout, plus tard au ^{xv}^e, la mer furieuse rompt les frères barrières que la nature lui oppose avec les dunes, et envahit le pays. D'un jour à l'autre, le Zuiderzee, qui n'était qu'un lac bordé de polders et de villages, devient une vaste mer intérieure ; en 1421, au sud de Dordrecht, ce sont les rivières qui sortent de leur lit : soixante-

douze villages disparaissent et cent mille personnes périssent. Quand on a fait face aux assauts de la mer du Nord, il faut parer aux débordements des fleuves. Les cœurs sont pleins d'angoisse. Mais les bras se durcissent dans l'âpre travail. La nécessité rend ingénieux et tenace : après avoir dressé tout autour du pays et à l'intérieur ce réseau de digues qui fait l'admiration des techniciens et qui a servi de modèle dans le monde entier, les Hollandais assécheront la mer de Harlem, feront de Middelbourg, port de mer, le centre d'une île, gagneront partout sur l'eau, récupéreront partout des terres et entreprendront ce treizième des travaux d'Hercule, l'assèchement du Zuiderzee, destiné à leur restituer deux cent vingt mille hectares de sol et à leur donner une province de plus, la douzième.

SAGESSE HOLLANDAISE

C'est dans ce creuset de l'histoire et de la civilisation, dans ce creuset où se sont fondues les races, matières premières, où se sont précipitées les luttes morales et matérielles, que s'est forgé le Hollandais contemporain. Il n'est pas, en somme, très différent de ses ancêtres : il descend en assez droite ligne de ces bonnes gens dont les Maîtres de l'École hollandaise ont à jamais fixé les traits sur la toile, dans les tableaux de corporations, qui montraient un visage grave, réfléchi, et ne s'estimaient redevables du prix de leur portrait que si l'artiste les avait placés au premier plan. Il a naturellement bénéficié de ses expériences et, on l'a vu, ses expériences ont été rudes. Prévenu, il a fait place, en lui et autour de lui, à la raison. Entre ses qualités et ses défauts, il est parvenu à un remarquable équilibre, et son sens des réalités est peut-être ce qui frappe tout d'abord l'observateur, en face des actes de ce peuple, que nous ne qualifierons pas de « petit », parce que la grandeur des peuples ne se mesure nullement à leur territoire et qu'il en est d'eux comme des hommes, qui sont grands par leurs œuvres.

Cet équilibre raisonné, construit, si l'on peut dire, a trouvé sa pierre de taille, sa base, dans la ténacité, l'opiniâtreté, le goût instinctif de l'ordre et de la méthode, l'horreur des aventures, qui se rencontrent dans le peuple hollandais. Une

longue expérience commande la raison, qui commande la prudence, surtout quand on a eu, au cours des siècles, à faire front à des assaillants de toute nature. Les guerres de religion, plus que les autres, déterminent au cœur de l'homme une invincible méfiance, le renoncement à toute spontanéité, à tout élan. Le croyant pourchassé conserve éternellement quelque chose de la bête traquée. Quoi qu'il en soit, un grand passé, un présent satisfait à tous égards, le commerce des hommes dans tous les domaines et dans tous les univers, le sentiment d'occuper sur cette terre une place de choix, la certitude de n'avoir pas en soi les convoitises qu'on rencontre chez autrui, tout cela amène les peuples comme les individus à un tranquille état de sagesse. La sagesse hollandaise, qui se révèle en tant d'occasions, est ainsi faite de connaissance, de clairvoyance et de paix intérieure. Elle apparaît dans le calme du philosophe, dans celui du marchand, dans celui du politique. L'administration de ce pays s'adapte exactement aux besoins d'un peuple, qui certes a toujours eu des exigences et ne s'est jamais privé de les faire connaître. La Hollande est peut-être le pays d'Europe où la richesse des uns est le plus profitable aux autres, où les lois sociales ont réalisé les progrès les plus hardis. Il est tout à fait significatif de constater que naguère on ne rencontrait dans ce pays aucun mendiant.

Ce régime de compréhension et de calcul opère sans effort apparent. Le pays, avec ses immenses et riches territoires d'outre-mer, s'administre un peu comme une Compagnie des Indes : le gouvernement est un conseil d'administration. Aucune passion politique ne vient contrecarrer le développement raisonné de cette administration, où il est strictement tenu compte du doit et de l'avoir. Les principes n'ont pas à se heurter : ils s'effacent devant la mise en commun des intérêts. Réaliste et pratique, le Hollandais, — encore que sa femme elle-même soit éligible et électrice, — s'occupe de ses affaires beaucoup plus que de politique et n'admet pas que ses ingénérances puissent fausser un mécanisme au point. Lui qui se méfie de tout et de tous, il fait généralement confiance à sa Reine et à son gouvernement, parce que la Reine porte à un suprême degré le souci du bien public, ce que chacun sait, et parce que le gouvernement, neuf fois sur dix, n'est pas un

gouvernement de parti. Cette confiance n'implique d'ailleurs pas le renoncement à la critique, car les Hollandais sont frondeurs et prompts à distribuer le blâme.

Au contraire du Français, par exemple, le Hollandais n'a guère de goût pour l'idéologie politique, encore moins pour la discussion politique. Pour lui, la politique est une affaire comme une autre, à juger au seul regard de ses résultats tangibles. Cela va si loin qu'aujourd'hui encore les partis n'ont généralement pas une étiquette politique proprement dite, et que c'est plutôt dans la religion qu'ils vont chercher leurs principes. Car, malgré tout, il n'y aurait pas de politique sans idéal, ou au moins sans idée. Les grands partis politiques s'appellent : « Catholiques-Romains », ce qui n'implique pas une doctrine politique bien définie, ce parti de droite étant, par son aile gauche, sur le terrain social, en coquetterie avec les socialistes ; « Anti-révolutionnaires » et « Chrétiens-historiques », ce qui veut tout simplement dire qu'ils sont protestants et conservateurs, avec des nuances dans l'orthodoxie, et que la politique doit être d'abord soumise à ces lois-là, qui sont plutôt d'ordre moral et même spirituel. Les partis plus exclusivement politiques sont le « Parti social-démocrate », où règne le marxisme intégral, groupement homogène et important, maître de la gauche ; le « Parti libéral », fondé sur l'individualisme, et les « Libéraux-Démocrates », petit groupe radicalisant. Quant aux extrémistes, de gauche ou de droite, ils sont rares : les communistes ont beaucoup de peine à mettre du désordre dans cet ordre et les fascistes ne savent pas très bien contre qui ou contre quoi ils forment le faisceau. Plus intéressante est peut-être la constitution d'un parti national, et même raciste, qui a en vue de réveiller un sens national que l'on dit éteint, mais auquel fait défaut l'élément essentiel, l'étincelle, à savoir la menace intérieure ou extérieure.

Cependant, toujours au contraire du Français, ce même Hollandais, si indifférent à la politique intérieure, se montrera très curieux, friand même, de ce qui se passe hors de ses frontières, et il se tiendra soigneusement au courant de la politique étrangère. Non pas seulement de la politique, certes : la place qu'occupent les livres allemands, anglais et français, les périodiques étrangers, dans les bibliothèques privées, dans

celles des universités, des villes et des cercles, témoigne d'une curiosité d'esprit, d'un besoin de culture générale, d'un goût de la recherche et de l'étude, de la spéculation intellectuelle, tout à fait remarquables. Même quand il est sédentaire, le Hollandais sait voyager. Ce polyglotte né continue à apprendre, à s'orner l'esprit.

LE SENTIMENT DE L'INDÉPENDANCE

Un seul acte politique, nerveux, sentimental, où, dans une ardente campagne d'opposition, se sont déchainées les passions, a marqué la vie hollandaise depuis quinze ans : le rejet du traité hollando-belge par la Première Chambre des États généraux, en 1927. Ce jour-là, les abords du Parlement, à La Haye, toujours déserts, étaient noirs de monde et la police montée avait peine à contenir la foule. Un des rares partisans du traité, qui contemplait avec nous ce spectacle extraordinaire, ne put s'empêcher de dire : « Voilà un sujet de réflexion pour un étranger : nous ne sommes plus capables de passion qu'en face d'un Belge ou en face d'un catholique. »

Comme toutes les affirmations lapidaires, celle-ci avait le tort d'exagérer : à la vérité, si les protestants, désunis, voient avec inquiétude monter le catholicisme, ardent, parfaitement unifié, catholiques et protestants arrivent fort bien, dans ce pays, à gouverner, non pas à tour de rôle, mais en commun. Où serait cette belle sagesse hollandaise, dont nous faisons tant de cas, s'il en était autrement ? Et si Hollandais et Belges ont du mal à se mettre d'accord, si la confiance ne leur sert pas de trait d'union, nous les avons vus, cependant, tout récemment, s'associer fort heureusement dans la politique économique d'Oslo et d'Ouchy, et parvenir même à un traité commercial.

Au reste, si la politique qui a abouti au rejet du traité hollando-belge, lequel était la suite logique de la suppression de la neutralité de la Belgique et des négociations de Paris, en 1919, si cette politique, commandée par l'abrogation des traités de 1839, n'a pas pu s'imposer à l'opinion hollandaise et a, au contraire, provoqué sa réaction la plus violente, ce n'est pas tant parce qu'il s'agissait du voisin belge, qu'en raison du caractère propre de cette politique. Le Hollandais

moyen lui reprochait deux choses : d'abord de faire courir à Rotterdam certains risques au bénéfice d'Anvers, et nous retrouvons là l'éternelle et âpre concurrence des villes et des ports, qui est à la base même de l'histoire de ces régions ; ensuite, de construire sur des idées, sur des promesses d'avenir, enfin, de contenir en elle les germes d'une généreuse imagination. Un ministre grand constructeur et une politique hardie, à longue portée, étaient, dans ces conditions, voués tous deux à l'insuccès. Le Hollandais n'a pas beaucoup d'imagination, en général, et celle des autres éveille d'abord sa méfiance naturelle, surtout en politique. Quand des intérêts matériels sont en cause, il oppose des faits et des chiffres aux idées. Rien ne lui paraît plus redoutable que de s'engager dans une politique qui comporte des risques ; mais existe-t-il une politique sans risques ?

Cette absence d'imagination, si remarquable dans la peinture des Petits Maîtres, et, sauf des exceptions, dans une littérature où le naturalisme s'est senti tout à fait chez lui, a du moins le mérite de laisser le champ libre à l'observation et à la réflexion. Si elle cuirasse le cœur et bride la spontanéité, l'élan, elle chasse de l'esprit les nuées dangereuses. Or, il est bon de voir clair. Et l'œil du Hollandais est généralement très sûr. Dans la vie publique, et dans la vie privée, il commencera donc par regarder, comme en art, comme en littérature. Dans ses rapports avec les autres hommes, le Hollandais ne s'engage jamais séance tenante, ni à fond. S'il vous fait répéter votre question, ce sera, sans doute, en raison d'une certaine lenteur de compréhension, ou mieux d'adaptation, mais ce sera aussi afin de se donner le temps de peser sa réponse et d'en tirer les conséquences. Ce qui prime tout, aux yeux d'un Hollandais, lui donne l'exacte mesure de tous ses gestes et de tous ses réflexes, c'est le souci instinctif et raisonné de ne pas se compromettre. D'abord, sauvegarder les apparences, la face, diraient les Chinois ; ensuite, dissimuler le défaut de la cuirasse, se mettre à l'abri. La pente est inévitable quand la nature s'accorde avec la raison pour bâtir pareille muraille de Chine, et il n'y a pas de proverbe plus vrai que celui qui nous montre le Hollandais redoutant de se brûler à de l'eau froide.

Cette prudence innée a commandé tous les actes de l'État,

en politique étrangère, depuis 1914. Pendant la grande guerre, la neutralité hollandaise a été un modèle de sincérité et d'exécution, quoi qu'on en ait dit, et si, depuis 1918, cette neutralité a quelque peu évolué, c'est d'abord parce qu'elle n'était plus tenue aux mêmes rigueurs, et ensuite parce que la Hollande, mêlée à la politique internationale, membre de la Société des nations, accrochée au problème belge, qui est loin d'être résolu par des accords commerciaux, souffrant des conséquences économiques de la guerre et de l'après-guerre, ne pouvait plus se borner à son rôle de spectatrice.

A-t-elle pris parti? Ce serait beaucoup dire. Ses interventions ont naturellement pour point de départ la conception qu'elle se fait de ses intérêts. Sa situation est fort complexe : ferme modèle, grenier, verger et potager de l'Allemagne, dont elle reçoit les charbons et les produits manufacturés, elle ne peut ignorer sa grande voisine ; à cheval sur l'Escaut, avec la Belgique, et voulant le Rhin pour elle, elle surveille d'un œil inquiet l'amitié franco-belge ; grande Puissance coloniale, elle se berce encore de l'espoir de trouver, un jour, une protection efficace du côté anglais.

Sans doute, des considérations de sentiment n'étaient-elles pas non plus tout à fait étrangères aux inclinations qu'allait éprouver une neutralité si scrupuleusement observée jusqu'alors. Après Versailles, l'Allemagne devait prendre, aux yeux des Hollandais, comme à ceux de tous les neutres, figure de victime. On oublie vite : que restait-il, en 1919, de la violation de la Belgique, si sévèrement réprochée, aux Pays-Bas, en 1914 ; des ruines accumulées sur le territoire belge et sur le territoire français, dont les Hollandais ne parlaient qu'avec une profonde émotion et que beaucoup d'entre eux devaient, d'ailleurs, contribuer à relever ? Pour les Hollandais, atteints dans Rotterdam et son trafic, que restait-il, après la politique de la Ruhr, des souffrances de la Belgique et de celles de la France ? Enfin, comment enlever de l'esprit des bonnes gens certaines explications simplistes et par là séduisantes, qui y entrent avec ou sans propagande ? Comment leur faire comprendre que la crise universelle n'est pas la conséquence des traités de paix, que si la France conserve une armée et construit des fortifications, ce n'est pas par impérialisme et militarisme ; que si elle thésaurise, c'est malgré elle ; que si

elle veut sa sécurité, c'est parce qu'elle a de bonnes raisons d'y songer ? Quelle volupté, quand plus rien ne marche, que de désigner comme le fauteur et le responsable celui qui ne chante pas à l'unisson des autres ! Mais ce serait faire tout le procès de l'évolution des neutres depuis la guerre. Ainsi vont les choses : on sort de la victoire envié et suspecté, et, de la défaite, on sort auréolé et grandi...

Cependant, la Hollande est-elle moins sévère à l'Allemagne, quand sa politique traditionnelle de libre-échange se heurte au protectionnisme du Reich ? Certes, non. Éprouve-t-elle de la sympathie pour le jeu de l'Allemagne, entre les crédits gelés, où elle s'est laissé prendre, comme l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, et le triomphe des « nazis » ? Pas le moins du monde. La Hollande éprouve une véritable aversion pour les nationalismes outranciers, qui contiennent en eux-mêmes une menace pour la paix du monde. De même, toute espèce de fascisme, qui embrigade la nation, la place sous le joug, recrute à la fois l'esprit et le corps, s'empare de l'enfant lui-même et fait violence à sa nature pour l'orienter systématiquement vers l'État-Dieu, et, dans l'Allemagne actuelle, le caporalisme prussien renaissant, les atteintes portées par le nouveau régime à la liberté d'opinion, à la liberté de penser et d'écrire, l'antisémitisme absurde et indigne, se présentent en opposition absolue avec le tempérament du peuple hollandais, profondément religieux, individualiste, indépendant et antimilitariste, justement fier de son libéralisme traditionnel.

L'individualisme du Hollandais montre à la fois le fond et le relief de son caractère et le degré d'évolution ou de civilisation auquel il est parvenu. Il est le gage de sa force et de sa valeur, de l'individu jusqu'à la nation. Quant au particularisme, dont l'histoire de ce pays est remplie, nous l'avons vu, il est demeuré presque aussi pointilleux qu'autrefois, dans l'unité bien réalisée de la nation, et sous un régime administratif qui n'a plus à en tenir compte que d'une façon toute relative. Le Hollandais de La Haye ne veut pas être celui d'Amsterdam, qui ne veut pas être celui de Rotterdam, et, dans les provinces du sud, catholiques, on considère encore les gens du nord, protestants, comme des étrangers. A une secte religieuse s'oppose une autre secte. Qu'un comité quelconque

se fonde au sein d'une ville : aussitôt un autre comité s'organisera à côté, en parallèle.

Sur un plan plus élevé, l'indépendance hollandaise se révèle absolue, farouche. De l'individu à la collectivité, ce sentiment de l'indépendance flambe et crépite comme un court-circuit. On est prié de n'y point toucher : danger de mort ! Le Hollandais n'est souple ou accessible que jusqu'au moment où il se sent contraint de faire une chose : qu'elle vienne de l'intérieur ou de l'extérieur, toute espèce de contrainte mettra immédiatement en boule ce hérissron. Dans l'histoire, nous l'avons vu également, tous ceux qui se sont attaqués à ce sentiment de l'indépendance, chez le Hollandais, quel que soit le domaine, n'ont trouvé devant eux qu'un visage bardé de fer ou qu'un pays dissimulé sous une eau traîtresse : tous ont dû reculer. Il en aurait été certainement de même, en 1914-1918, de quelque côté que se fût produite l'attaque.

Avec sa nature cosmopolite et son goût international, le Hollandais est, au fond, très attaché à sa terre, à son patrimoine moral et matériel. L'orgueil national n'est pas ici développé ou impérieux, comme il l'est ailleurs : il existe cependant. Mais le Hollandais étouffe chez lui ; il a conscience de sa faiblesse numérique et de l'étroitesse de ses frontières ; enfin, il sait qu'il est tributaire de l'étranger, de l'univers, qu'il ne pourrait vivre par lui-même, ni rester lui-même, si par malheur il était entraîné dans les catastrophes européennes d'aujourd'hui. La réflexion et le calcul ont dosé en lui l'orgueil national. Une certaine force des choses s'est peu à peu imposée à l'esprit du Hollandais, et ce peuple héroïque est devenu le peuple d'affaires que nous voyons évoluer, avec zèle et compétence, sur tous les marchés, du négoce proprement dit à la finance.

LE REDRESSEUR DE TORTS

Est-ce à dire qu'il a tué en lui toute espèce d'idéalisme ? Un peuple n'a pas été le serviteur de grandes idées, spirituelles, artistiques, scientifiques, sans en garder quelque chose. L'intellectualisme proprement dit n'a jamais cessé d'être, en Hollande, un buisson ardent : parallèlement à cette activité économique ou pratique, une autre activité a continué de se déve-

lopper ici dans les plus pures spéculations de l'esprit, ou pour des réalisations qui constituent la part de la Hollande dans la civilisation moderne ou dans le progrès. L'élite d'aujourd'hui peut regarder le passé : ce petit pays compte huit prix Nobel, et il en est justement fier. Le service du Droit, par exemple, est resté une des vocations du Hollandais, et cette vocation s'appuie sur une science profonde.

A côté du Hollandais calculateur, matérialiste, intéressé, qui est le nombre, le penseur a donc conservé toute sa pureté. Il est même très facilement un mystique. Entre la terre et le ciel, la distance est grande : elle est un peu plus grande pour le Hollandais, voilà tout. Son idéalisme apparaît plus lumineux par la force du contraste. Cet être, rivé à la conception d'une existence égoïste, ornée du « beaucoup d'argent », dont parle Villiers de l'Isle-Adam, dans un de ses contes les plus cruels ; cet être terre-à-terre, qui ignore l'imagination et les rêves qu'elle engendre, est cependant capable de coups d'aile puissants vers Dieu ou pour le service d'une idée pure, chère à son esprit. C'est là une des oppositions les plus saisissantes de sa psychologie. Catholique ou protestant, il est resté profondément attaché à la religion, ou au moins à une morale religieuse qui commande encore le rythme de la famille et celui de la nation. Tout ce qu'il ne fera pas d'instinct, spontanément, il le fera par principe religieux. Et la religion a, Dieu merci, tout prévu. Les devoirs du Hollandais se présentent comme un plan tiré au cordeau. Aucune raison de demander, comme le petit Poucet : « Est-ce à droite ? Est-ce à gauche ? » Et, somme toute, nulle part au monde il n'est mieux démontré qu'en Hollande, pays de l'individualisme et de la liberté de penser, que la religion a un sens précis de civilisation.

Toutes les mystiques d'aujourd'hui ont trouvé dans ce pays une atmosphère propice. L'arbitrage entre les peuples, la justice régnant sur le monde, avaient déjà leur temple à La Haye, avant 1914 : il a suffi de l'agrandir. Au service du mot d'ordre nouveau : « guerre à la guerre », les Hollandais ont mis et leur raison et leur religion, précisément. Le rapprochement des peuples, la concorde internationale, ces espérances qui ont, malgré tout, quelque chose de stimulant, de vivifiant, et sont des torches dans notre nuit éternelle, comptent ici des

zélateurs convaincus. Même le nivellement des classes, le principe du partage, dans ce pays de la richesse, ont rencontré l'adhésion d'âmes supérieures, très nobles, portées par un lyrisme exceptionnel : n'est-il pas significatif que les deux plus grands poètes hollandais de ce temps, en prose ou en vers, Frederik van Eeden et M^{me} Henriette Roland-Holst, aient tous deux cru un instant au communisme ?

Qu'importe, après cela, cette journée, cette vie quotidienne, qu'on donne aux affaires ? Dès que la flamme de l'esprit rebondit, les régions éthérées s'ouvrent à nouveau. Toute la difficulté est, sans doute, de s'y aventurer avec discrétion, avec mesure ; sans se considérer comme un élu ; sans substituer à la dignité du recueillement, à la sainteté de l'idée pure, un certain besoin de se mettre en scène, de prophétiser ; enfin, sans avoir la prétention de forcer le rêve à n'être plus que de l'action. Le Hollandais idéaliste, mystique, est malheureusement très vite rejoint par le Hollandais positif et pratique. C'est un moine à qui la contemplation ne suffit pas et qui, tout de suite, entre en lice, élève la voix, affirme, tranche, règle tout à sa guise. Ce ton est assez pénible à des oreilles délicates, surtout quand il ne s'agit ni de la Hollande, ni des Hollandais, ni de leurs intérêts directs.

Pour tout dire, le Hollandais a une fâcheuse tendance à se prendre au sérieux, à s'ériger en juge, à dicter au monde le droit et la justice. Pendant la grande guerre, et au lendemain de cette terrible épreuve, la Hollande s'est montrée infiniment humaine, en vérité : elle s'est penchée, avec un zèle de sœur de charité, sur les blessures des belligérants, a sauvé bien des existences, celles de nombreux enfants français, notamment. Mais cette attitude devait-elle, par la suite, l'autoriser à toucher, d'un doigt rude, certaines plaies mal fermées ? On a peine à réaliser, par exemple, que, depuis 1920, un comité purement néerlandais se soit donné pour tâche pie de rechercher les origines et les responsabilités de la grande guerre, en vue de redresser certain jugement de l'histoire. Est-ce mission divine ? Est-ce vocation de surhomme infallible, détenant la vérité ?

Il y a, dans le calviniste hollandais, un peu du sénateur romain, impassible dans sa chaise curule, et frappant de son bâton d'ivoire la tête du Gaulois assez osé pour lui toucher la

barbe. C'est un redresseur de torts, honoré de la confiance céleste. Il ignore l'ironie, et c'est une arme bien précieuse, quand on la dirige contre soi-même. Il ne badine avec rien, et surtout pas avec la doctrine. Il n'a guère changé, depuis la fameuse querelle de la prédestination qui ensanglanta le début du XVII^e siècle : on l'a vu se dresser, récemment encore, parce que certains docteurs en théologie admettaient que le Serpent eût parlé, ce que d'autres contestaient. Mais, cette fois, le sang n'a pas coulé...

A ce tableau imparfait il manque, hélas ! bien des couleurs et bien des ombres. L'auteur en connaît les faiblesses. La psychologie d'un peuple de vieille culture, lentement évolué, qui n'est parvenu qu'au cours de longs siècles et par d'innombrables contacts, à mettre en harmonie les éléments variés dont il est fait, apparait en nuances, en clairs-obscurs, en profondeurs, plutôt qu'en plans absolus, en reliefs vigoureux. Et quand, à son sujet, on est tenté d'affirmer, de conclure, la loi des contrastes et celle des exceptions viennent à tout instant vous opposer l'ironie de leurs correctifs.

Précisément, dans cette civilisation néerlandaise, qui a fait une place si large au progrès social, comment ne pas être frappé de ces contradictions qui se révèlent dans les rapports de la société ? Un esprit de caste digne du moyen âge règne encore ici. Une aristocratie qui, en général, ne remonte pas bien loin, ne fraie pas avec cette autre aristocratie du pays, celle des grands marchands, des grands banquiers. Dans tel cercle de La Haye, les commerçants, même riches, ne sont pas admis. Dans tel cercle d'Amsterdam, les Juifs ne sont pas tolérés. Et le peuple n'est toujours que le peuple. Une femme de condition ouvrière, mariée et chargée de famille, continuera à n'être que « demoiselle ». Le libellé des adresses variera selon les titres, universitaires ou autres, du destinataire. Ces petites choses paraissent bien surannées, à notre époque.

Après tout, ces traits de mœurs ne prouvent peut-être que la force du passé, de la tradition. Certains traits de caractère sont plus sympathiques. Ce qu'on appelle la froideur des gens du nord n'est, le plus souvent, chez les Hollandais, que l'art de se dominer, d'être maître de soi. Plus un peuple est civilisé, plus il mate ses réflexes, moins il s'abandonne au sentiment,

moins il traduit ses pensées, plus il assujettit sur son visage le masque. Il convient de n'avouer ni l'excès de sa joie, ni l'excès de sa douleur. Le Hollandais, ce grand raisonneur, ne s'empporte jamais. La colère, la violence, quoi de plus humiliant, en effet? Les grands gestes, les grandes attitudes, le Don-Quichottisme naturel à l'homme lui font également horreur. La flatterie est à ses yeux quelque chose d'enfantin, de ridicule, quelque chose qui n'est pas digne d'un homme. Enfin, ce sage conçoit pour la guerre le plus profond mépris, et c'est là, sans doute, une des grandes différences qu'on pourrait découvrir entre lui et l'Allemand, si l'on était tenté de comparer entre eux ces deux peuples si dissemblables, sous prétexte d'origines germaniques communes à l'un et à l'autre. L'Allemand vante les mérites, on n'ose dire les vertus, de la guerre; il y fait passer, avec son culte de la force, on ne sait quel souffle de son romantisme inné. Le Hollandais, lui, oppose à la guerre son réalisme et sa raison; il est parvenu à ce stade de la civilisation où la guerre apparaît comme une excroissance des temps barbares.

Absence d'imagination, absence de romantisme : et pourtant, le bel esprit d'entreprise des Hollandais, toujours vivace, sur terre, sur mer et dans les airs, ne serait-il pas une forme de l'imagination, une forme de romantisme? Comment un peuple de marins, dont les navires sillonnent tous les océans, n'aurait-il pas le goût du rêve? L'œuvre coloniale réalisée par ce petit pays, aux Indes orientales surtout, de la conquête à l'organisation pratique, se présente, en vérité, comme une magnifique épopée. Hier, il a fallu, par la force et par la persuasion, s'associer cinquante millions d'êtres humains, conscients de leur civilisation très ancienne, de leur valeur propre. Par la suite, il s'est agi de doubler cette civilisation du progrès qui lui faisait défaut. Après trois siècles d'une collaboration rarement troublée, la Hollande a obtenu des résultats dont elle peut se montrer fière. Ses œuvres sociales, ses écoles, ses hôpitaux, ont pénétré presque partout. Son administration a si bien ménagé l'élément indigène qu'elle lui a fait, il y a quelques années, au sein du « Conseil du peuple », une place qui le met, à peu près, sur un pied d'égalité avec l'élément colonisateur. Dans un autre ordre d'idées, administration et colons, en unissant intelligemment leurs moyens

d'action, en faisant bénéficier la colonie des méthodes modernes les plus savantes, en créant des laboratoires modèles, ont porté les cultures du thé, du café, de la canne à sucre, du tabac, du caoutchouc, à un incomparable degré de perfectionnement et de rendement. En tout cela, une juste compréhension de certains besoins, moraux et matériels, s'est ajoutée à un travail acharné.

Au total, avec les éléments multiples qui la composent, sa longue histoire, sa vitalité présente, ses traits de caractère, l'intelligence et de morale, son sens de la civilisation et du progrès, ses ressources intellectuelles et pratiques, son œuvre sociale, économique, coloniale, financière, la Hollande apparaît comme un petit chef-d'œuvre de coordination et d'harmonie, même aux yeux de ceux qui seraient tentés de lui reprocher d'avoir plus de raison que d'élan, d'ignorer la fantaisie et les nuances, d'enfermer l'élan des sentiments dans les filets de la méfiance, de faire de l'idéal une science exacte. Dans la vie telle qu'elle est, pour les peuples comme pour les individus, la Hollande, grâce à ce qu'elle a, et grâce à ce qui lui manque, est peut-être sur le chemin de la vérité. Quoi qu'il en soit, parmi les rares oasis de notre brûlante Europe, il est réconfortant de rencontrer ce pays d'équilibre et de santé, auquel un grand passé n'interdit pas les promesses de l'avenir.

HENRY ASSELIN.

SOUS LE SOLEIL DE CUBA

Les événements sanglants qui ont accompagné la chute du général Machado à La Havane ont ramené l'esprit de plusieurs écrivains français, dont nous sommes, vers le voyage qu'ils ont fait ensemble à l'île de Cuba, lors du Congrès de la Presse latine. Nous eûmes alors l'occasion de passer maintes heures en contact avec le Président déchu, qui était loin d'avoir l'impopularité sous laquelle il vient de succomber; nous l'avons vu affable, détendu et nous dirions gai, si sa figure sérieuse, même en dansant la *rumba* avec les plus jolies de ses compatriotes, n'avait montré qu'il portait les soucis et peut-être déjà les remords d'un pouvoir âprement disputé. Nous visitâmes en sa compagnie *Nenita*, maison de campagne où la famille du Président, nous ont dit les dépêches, se réfugia après sa chute en attendant la suite des événements; nous vîmes Batabano, le petit port où cette famille vint s'embarquer pour rejoindre le général Machado aux Bahamas.

En rentrant à Paris, nous avons eu l'honneur de saluer à sa légation M. de Cespedes qui vient d'être pendant quelques jours Président de la République et qui était alors le ministre universellement respecté de Cuba en France.

A Cuba nous avons lié connaissance avec un autre M. de Cespedes, du même nom sinon de la même famille, qui, ministre des Travaux publics, nous avait donné dans sa propriété de Miramar au bord de la mer, — que, d'après les informations des agences, la population aurait incendiée, — une fête inoubliable. Et surtout nous avons vu La Havane, cette ville magnifique qui s'est développée depuis vingt ans tout le long de sa conche incomparable avec une vitalité qui fait

penser à notre Casablanca, et cette île de Cuba dont la beauté, en dépit de la civilisation usinière qui par endroits la dégrade, reste indescriptible.

Malheureusement nous avions déjà senti bouillir, dans la cuve ardente qu'est le golfe du Mexique, les passions, sociales encore plus que politiques, qui viennent de se déchaîner et qui ne semblent pas devoir s'apaiser de sitôt, puisqu'elles sont créées par un terrible malaise économique. Quelques chiffres suffiront à expliquer ce malaise : le sucre, qui avait valu 5 cents avant la guerre, avait, immédiatement après, monté jusqu'à 25 cents. Quand nous étions à Cuba, il était déjà retombé à 5 cents, et depuis il a baissé jusqu'à 1 cent. De là, a misère générale et tout ce qui s'en est suivi.

J'ai pensé que les notes que j'avais rédigées de mon voyage valaient peut-être la peine d'être mises, à la faveur de l'actualité, sous les yeux du public. Les voici dans leur entière sincérité.

ARRIVÉE A LA HAVANE, MARS 1928

A six heures du matin on frappe à notre porte : « Le bateau aborde dans une demi-heure ! » Nous nous levons en hâte et gagnons le pont supérieur. C'est encore la nuit autour de nous ; c'est même encore le clair de lune, un clair de lune qui, sous de légères risées, argente les eaux d'écailles frémissantes. Mais à l'avant, au même endroit où depuis treize jours nous n'avons vu que la ligne abstraite de l'horizon, une autre ligne, miracle ! une ligne réelle celle-là, une ligne de points lumineux, éclatante et régulière comme un collier de perles, scande, de distance en distance, un mince trait sombre au ras des flots : le rivage, encore éclairé de globes électriques dans la nuit finissante. Cuba, l'Amérique !

Je cours à l'extrême pointe du navire ; le vent y est encore frais de la nuit, mais il s'adoucit très vite ; une tiédeur semble même rayonner avec le jour. Car le jour grandit avant le soleil, qui ne fait encore que s'annoncer par quelques teintes d'ocre dans les cirrhus de l'orient. Il y a un moment singulier où, à bâbord, c'est déjà le jour, quand à tribord c'est presque encore la nuit.

Mais bientôt le soleil jaillit, énorme et rouge. Et là-bas,

sur le rivage qui grandit sans cesse, des édifices innombrables commencent à se silhouetter dans les brumes à la Turner. La ville a l'air de sortir de la mer, ruisselante et violacée, comme un poisson qu'on tire de l'eau.

Nous approchons à petite vitesse du port, et longeons maintenant à bâbord une colline basse, mais dont le renflement charme l'œil après tant d'horizons vides : et surtout nous respirons l'odeur des herbes nocturnes, une odeur délicieuse, oubliée, qui flotte sur la mer et vient jusqu'à nous comme une bienvenue.

Tout le panorama de La Havane se découvre. C'est une très grande ville (1), plus grande encore d'être vue après tant de solitudes marines, avec sa cathédrale, d'autres églises çà et là, une tour babélique que nous saurons bientôt être la tour des Téléphones, des bâtiments d'État, en général des édifices hauts de dix à quinze étages, des hôtels dont on lit le nom en grandes lettres lumineuses qui brillent encore dans l'aube.

Lentement, le bateau franchit la passe ; à gauche, un vieux fort espagnol à tourelles d'angle, tout doré de soleil. « El Morro », nous dit un passager cubain... Cette quasi ruine, à bâbord, devant cette ville neuve qui s'étend de l'autre côté du goulet, c'est encore l'Europe et nous la considérons avec je ne sais quelle tendresse filiale. Mais La Havane nous appelle, de cuivrée devenue rose, et de rose toute blanche : maintenant le soleil éclate dans un ciel sans nuage, et tout de suite il frappe dur. Des nègres portefaix, les premiers noirs, envahissent le bateau, zézayant de leurs bouches ourlées de mauve un espagnol incompréhensible, rapide comme leurs gestes, obscur comme leurs faces. Et le navire aborde au wharf de la Transatlantique qu'inonde un soleil qui n'est pas de nos villes, un soleil jaune, épais et comme sirupeux.

EN PLEINE ESPAGNE

La première impression à La Havane est enchanteresse. Des rues étroites, les rues de la vieille ville, pleines d'ombre, barrées de coups de soleil obliques, d'un soleil qui n'est pas

(1) Avec ses faubourgs, elle compte aujourd'hui près de six cent mille habitants. Il n'y en a d'ailleurs que quatre millions et demi dans toute l'île. Cuba est un corps encore maigre avec une tête énorme.

seulement lumière, mais couleur, d'un soleil riche qui est aux yeux ce que le sucre est à la bouche, à la fois une excitation et un épanouissement. Dans les rues beaucoup de passants en toile blanche; çà et là des magasins sans portes ni murs extérieurs, séparés de la rue seulement par des piliers, comme des halles, afin que le vent y circule librement; quelques antiques maisons espagnoles, basses, aux fenêtres grillées pour qu'on puisse les laisser ouvertes sur la rue pendant la nuit; de jeunes écolières, dont quelques-unes déjà grandes et belles, en un charmant uniforme, jupe bleue, blouse blanche, grand chapeau de paille noire; et partout, marchant, courant, traînant des charrettes, conduisant des voitures ou des autos, arrêtés à causer dans l'ombre bénie, partout le pittoresque, le piquant, et, je n'hésite pas à le dire, l'un des principaux charmes de Cuba, partout des nègres et des négresses. Beaucoup de nègres à cheveux blancs; des *muchachas* délicieuses avec dix raies dans leurs cheveux crépus; des jeunes femmes noires, quelques-unes très jolies, fardées et poudrées de rose, ce qui donne à leur peau une couleur violette étrange; d'autres, des matrones négresses, en robe blanche, incroyablement obèses, tête et bras noirs dans ces blancheurs, comme du chocolat dans de la crème; et çà et là une pauvre espagnole, à visage fier, pareille à une Romaine en toge.

Ici, dans la vieille Havane, nous sommes en pleine Espagne (avec les nègres en plus). L'Amérique protectrice est superposée à Cuba: c'est l'Espagne qui fait le fond. L'Amérique a assaini et embelli (elle a supprimé radicalement la fièvre jaune en brûlant des quartiers entiers, certains quartiers nègres de La Havane; durant tout notre séjour nous n'avons vu ni moustiques ni mouches (1).) Elle a imposé son architecture, sa voirie, ses chemins de fer, ses pullman-cars, ses automobiles, ses banques, son dollar (qui est ici le peso) et même parfois sa langue. Mais c'est l'Espagne qui a créé et qui, somme toute, avait civilisé. C'est elle qui, d'une conche habitée par quelques pauvres sauvages, avait fait cette ville de La Havane, déjà grande à la fin du *xviii*^e siècle.

Les Espagnols ont sagement pris leur parti de la perte de

(1) Ce sont d'ailleurs deux médecins français, les docteurs Marchoux et Salimbeni, qui, choisis par les États-Unis, ont accompli ce prodige.

Cuba. Ici l'on a oublié la guerre de l'Indépendance, nous en aurons la preuve maintes fois dans l'île; et même, si on se la rappelle, c'est avec une fierté de part et d'autre. L'ambassadeur espagnol aujourd'hui est *persona grata* à La Havane. Et à juste titre.

COURSE DANS LE VENT

A l'hôtel, les chambres nous font d'abord un assez pauvre effet avec leur carrelage sonore et leurs murs nus; mais ici tout est en fonction de la chaleur, et les appartements des plus belles maisons elles-mêmes, nous le verrons plus tard, sont dallés et très peu meublés.

Il fait horriblement chaud, bien que nous ne soyons qu'au début de mars. Heureusement on nous apporte des boissons glacées, au jus d'ananas, et des cocktails incomparables.

...Le soir, nous sommes allés respirer l'air de la nuit en suivant l'immense « Croisette » qu'on appelle le Malecon. C'est un boulevard de la mer qui épouse la courbe parfaite de la conque au bout de laquelle s'ouvre le goulet de La Havane.

Cette promenade nocturne au Malecon, nous la recommencerons presque tous les soirs. Après la fournaise de la journée, le vent de la course, ces ailes de l'air sur nos visages, sur nos mains, sur les bras nus des femmes, nous dispensent une heure divine qui vaudrait presque à elle seule la traversée. Pendant près de quinze kilomètres, — la distance ou peu s'en faut de Paris à Versailles, — avec la mer devinée à droite, et sur nos têtes les étoiles tropicales plus larges que chez nous, on suit une longue bande de gazon et de fleurs (lauriers-roses, hibiscus, etc.), étendue entre deux chaussées, l'une montante et l'autre descendante, avec l'impression de longer dans la nuit des jardins interminables et délicieux. Le plan de ces merveilles est d'ailleurs dû au grand artiste qu'était notre Forestier.

Au passage, à certains carrefours, sous la profusion d'électricité qui caractérise La Havane, nous entrevoyons des statues aux gestes excessifs, des palais emphatiques et trop blancs, des monuments commémoratifs (1), des gloriettes,

(1) Entre autres celui du *Maine*, en souvenir du cuirassé américain qui fit explosion. Les États-Unis accusèrent les Espagnols de l'avoir fait sauter et ce

petits temples ronds posés sur trois colonnes, pareils à des trépieds de coupoles, tout cela parmi des palmiers, le plus souvent des palmiers royaux, la plus belle espèce, que leur écorce hélicoïdale roulée en spires jusqu'au faite fait ressembler à des estompes gigantesques terminées par des bouquets de plumes vertes.

Nous traversons ici les quartiers neufs de La Havane qui doublent ou triplent l'étendue de la ville; ils ont été bâtis en quelques années sur des marécages mis à sec, et peuplés de maisons dont beaucoup, aux toits bas, à l'architecture coloniale, sont charmantes. D'autres moins heureuses, surchargées d'appendices et renflées de gibbosités, paraissent des maquettes grandeur nature dans un plan de ville qu'aurait dressé un architecte fou.

Mais jolies ou laides, partout elles élèvent devant elles, sur les côtés, à l'arrière même, des colonnes rondes ou carrées, minces ou larges, nues ou ornées, simples ou géminées, qui supportent un avant-toit et qui font à chaque maison, sur les quatre faces, une sorte de véranda ouverte où, le soir venu, tout La Havane, de plain-pied avec la chaussée, se balance dans des rocking-chairs en respirant le serein : c'est le *portal*, une des caractéristiques de l'architecture tropicale. La Havane est la ville des colonnes.

Nous arrivons ainsi, très loin de la ville qui maintenant scintille derrière nous, à l'inévitable casino. On y offre aux joueurs tous les moyens de risquer leur argent : la roulette, la boule, le chemin de fer, le baccara, etc... et maints jeux qui n'ont pas encore franchi l'Atlantique et qui font de ce casino comme un musée expérimental de la chance. Des Américains en smoking, des Américaines en toilette de soirée y jouent flegmatiquement et devant nous perdent des piles de vingt, cinquante, cent dollars, en tâchant de ne pas perdre la face.

Au retour, toujours éventés par la brise nocturne, si épaisse encore de chaleur qu'on croit la sentir comme une écharpe s'enrouler autour de soi, nous remarquons en passant, perpendiculaire à la route, un étincellement dans la nuit : la *Concha*, une sorte de fête de Neuilly nègre où nous

fut l'origine de la guerre de 1898. Il a été à peu près prouvé que l'explosion était fortuite et due à l'instabilité de la poudre, comme celle de l'*Iéna* et de la *Liberté*.

nous promettons de revenir. Et nous rentrons par une transition insensible au cœur de la ville, encore animée à une heure du matin comme nos boulevards à dix heures du soir. En fermant nos fenêtres, ou plutôt, — car ici on couche, plus que partout ailleurs, les fenêtres grandes ouvertes, — en levant nos stores baissés tout le jour à cause de la terrible lumière, nous poussons un cri d'admiration : une féerie se dresse au milieu du ciel, une chose irréelle, incroyable, la tour des Téléphones déjà aperçue ce matin du bateau, éclairée maintenant par en bas d'un million d'ampoules invisibles qui font projecteur, et qui la transforment en une sorte de Babel d'argent élançée au-dessus de la ville comme un rêve des Mille et une Nuits (1).

AU CONGRÈS DE LA PRESSE LATINE

La nuit a été brûlante. Au réveil nous nous précipitons vers la douche froide : certains de nous ne résisteront à la chaleur qu'en prenant deux ou trois douches par jour. A dix heures et demie, nous devons nous rendre au Théâtre National où le Congrès sera reçu par le Président de la République.

Nous arrivons, en suivant des rues très animées, sur une grande place blanche, trop blanche, trop neuve, mais tout à fait digne de la grande ville qu'est La Havane, et nous nous engageons sous le vaste péristyle du théâtre. La musique militaire de la Garde y est déjà massée avec le monde officiel, les hommes en jaquette et chapeau haut de forme. Au bout d'un quart d'heure survient le cortège présidentiel. Nous entendons pour la première fois l'hymne de Cuba, pompeux et héroïque ainsi qu'il sied.

Voici le général Machado qui descend de son automobile et pénètre dans le théâtre, accompagné de sa suite, militaires et civils. Il est assez grand, a les yeux cerclés de grosses lunettes d'écaille, les cheveux gris, une figure rasée, dure et grave. Il a fait la guerre de l'Indépendance et y a gagné le grade de général. Présentations. Musique de nouveau. La sonorité des cuivres dans l'air brûlant, sous la voûte du péristyle, est presque intolérable.

(1) C'était, déjà réalisée, l'illumination nocturne que le regretté Jacopozi a si merveilleusement créée à Paris et qui fait le soir, de la place de la Concorde, quelque chose comme un Piranèse éblouissant.

Le vaste théâtre est décoré à l'espagnole de drapeaux non pas arborés, mais étalés, qui font tapisserie sur le devant des loges. Dans l'une d'elles, quatre moines en robes brunes, à faces glabres, qui semblent sortir de *Torquemada* (le clergé à Cuba est encore tout espagnol de cœur et d'action, me dit-on). Le discours de bienvenue du Président Machado est traduit ensuite par le ministre des Affaires étrangères, M. Martinez Ortiz, ancien ministre de Cuba à Paris, qui parle très bien notre langue.

C'est le *Diario de la Marina*, le plus ancien journal de La Havane, qui, avec le gouvernement cubain, a organisé le Congrès. Mais les autres principaux journaux, *El País* et *El Mundo*, tiennent à nous recevoir. Aujourd'hui a lieu le banquet offert par *El País*. Au dessert, on offre à chaque convive un excellent cigare enfermé dans une petite boîte de cèdre oblongue comme un minuscule cercueil.

Discours encore et toujours. Nous en entendrons sans arrêt. Les Cubains et tous les Hispano-Américains sont des orateurs-nés. Ils n'hésitent ni ne se reprennent jamais. Hommes de lettres, plus habitués à la plume qu'à la parole, nous ne cessons pas d'en être stupéfaits. « Parler? je ne peux pas. Je fais des ratures en parlant », disait spirituellement Anatole France, à un banquet où nous lui avions demandé de dire quelques mots. Est-ce parce qu'ils apprennent leur texte par cœur? non; je crois plutôt que c'est par don naturel de l'éloquence: nos amis cubains ne font jamais de ratures en parlant. Ils discutent avec une sorte de tension nerveuse, un air de gravité et presque de colère, qui fait grand effet. On est tout étonné ensuite d'apprendre par la traduction qu'ils ont affirmé que Cuba est latine et qu'ils aiment la France...

Vue de notre hôtel, La Havane éclate de soleil cru sur ses maisons blanches. La lumière est ici un cinquième élément qu'on respire avec l'air et qu'on avale par les yeux. Dans nos chambres dallées, sonores au pied, sans tapis, sans tentures, un bruit infernal entre par les fenêtres qu'on ne peut pas fermer sous peine de se sentir étouffer. Le bruit est pour l'oreille le climat de La Havane, comme la lumière pour l'œil. C'est au point que du téléphone qu'on trouve dans toutes les chambres, on peut à peine se servir. Le tumulte de la rue

couvre les voix des interlocuteurs. Tous les taxis en particulier, bien que les rues soient presque toutes à sens unique, font marcher leur klaxon à chaque tournant, à tout propos et hors de propos.

La chaleur même fait du bruit, semble-t-il : on en est comme assourdi. Le jour est une espèce d'orage. Quand le soleil se couche, on éprouve un soulagement, comme dans une symphonie quand à un *tutti* des cuivres succède brusquement un *pianissimo*.

La nuit tombe très vite : un quart d'heure après les magnificences du plein midi, il fait nuit, une nuit bleue argentée d'étoiles qui clignent et battent comme des yeux encore éblouis.

AU THÉÂTRE CHINOIS

Qui nous eût dit que nous viendrions à Cuba pour assister à une pièce chinoise ? Une heure de miaulements et de tintamarre métallique indescritibles. Un mélange de barbarie sauvage et d'antique civilisation. La barbarie, c'est la musique, à cause non pas tant de la gamme chinoise, — d'ailleurs incompréhensible à nos oreilles, — que de l'orchestration. L'orchestre chinois accompagne sans discontinuer la récitation de la pièce par les acteurs. Tous les quatre mots, un coup de cymbales ponctue le texte. Et de quelles cymbales ! deux énormes chaudrons heurtés qui font un tonnerre plus qu'assourdissant et produisent une espèce d'hypnose. Nul doute d'ailleurs, à la réflexion, que ce ne soit là leur office : ce bruit est une forme brutale de l'incantation. Il confère à tout ce que disent ou chantent les acteurs un caractère étrange, fantastique, extra-humain.

Entre les déclamations s'intercalent des moments symphoniques où font rage les instruments : les deux cymbales dont on ne dira jamais assez le bruit infernal, les bâtonnets en bois de fer (en chinois *kou-pain*) qui, frappés l'un contre l'autre, rythment à contre-temps le chant mélodique, le petit tambour qui est le centre de l'orchestre (c'est le chef d'orchestre qui en joue), et deux espèces de violons dont les violonistes tirent des sons aigus en les tenant droits sur leurs genoux. Les musiciens sont assis sur la scène même, dans le fond. C'est devant

eux et tout contre eux que s'agitent les acteurs. Quand l'un des musiciens est fatigué ou a fait son temps, il se lève et sort tranquillement de scène, tandis qu'un autre vient des coulisses en soulevant un rideau de soie et prend sa place avec naïveté. De même le chef accessoiriste, entre deux actes, pénètre sur le plateau, change trois coussins de place, met une chaise à l'envers, et cela suffit pour former un autre décor.

Un mélange de barbarie et d'antique civilisation, disais-je. La civilisation, c'est le jeu des acteurs. On sent derrière eux, à leurs physionomies complexes, à leurs gestes rapides, synthétiques, le passé d'une des plus vieilles races du monde. Les femmes surtout ont comme des mouvements rituels; en particulier celui-ci : les deux index pointés tour à tour après un geste rond du bras, comme pour enseigner. Et elles jouent en se tenant par moments toutes droites, presque immobiles, d'une immobilité hiératique, sauf leurs mains qui continuent à part leur danse étrange, leur ballet aérien. Mais ce qu'on ne peut traduire par la plume, ce sont leurs voix, leurs voix menues, grêles, souples et rauques à la fois, leurs voix de petites filles fardées. Il faut les avoir entendues, il faut avoir entendu ces consonnes qui se chevauchent et s'écrasent, ces chuintements sourds et ces stridences qui s'adoucissent parfois en râles en miniature pour reprendre en un fausset encore plus aigu. On dirait un sabbat de chattes amoureuses.

Dans le fond de la salle, trois ou quatre cents Chinois en vestes blanches, rien que des hommes, — les femmes chinoises, sauf quelques actrices, ne sont pas admises à Cuba, — écoutent, penchés pour mieux entendre et souriant parfois. L'une des actrices était visiblement une négro-chinoise, assez jolie d'ailleurs, mais indiciblement étrange.

COMBAT DE COQS A GUANABACOA

Un Cubain qui fut un Parisien très lancé vers 1890, et que le ministre a mis à notre disposition, l'élégant Rodolphe de M..., est venu aujourd'hui nous chercher en auto pour nous mener à la campagne. Nous roulons d'abord dans des banlieues, des Saint-Denis et des Saint-Ouen havanais, aux cases multicolores d'un étage à fenêtres grillées. Puis nous traversons une petite ville qui est presque un faubourg de La

Havane, Guanabacoa, à modeste église espagnole de 1820.

Dans les rues de Guanabacoa, beaucoup de nègres et de négresses, encore plus qu'à La Havane, mêlés aux blancs sans distinction de races. Mais cette indistinction n'est qu'apparente : quoi qu'il en semble, les noirs sont tenus à l'écart. On les traite d'ailleurs très bien à Cuba, beaucoup mieux qu'aux États-Unis. Un nègre peut être ici député, sénateur, ministre, tout, sauf Président de la République. Mais si quelqu'un de la société épouse une négresse ou même une mulâtresse (dont certaines sont ravissantes), on ne le reçoit plus. En Europe, cet ostracisme nous paraît cruel. C'est que nous n'avons pas peur d'être envahis par l'élément noir. Mais ici où les nègres comptent pour le tiers de la population et sont très prolifiques, on conçoit que les blancs se gardent. Quand on voit, même dans les quartiers pauvres, des enfants incroyablement blonds, des descendants authentiques et sans mélange, après quatre cents ans, des Vandales qui ont donné leur nom à l'Andalousie, on comprend quelle chose précieuse, quelle chose fragile est la race, et de quels soins il a fallu entourer cette flamme vacillante pour qu'elle ne s'éteignît pas tout à fait. Sa perpétuité parmi tous ces noirs est une sorte de miracle.

A un tournant de la route, presque au sortir de Guanabacoa, s'arrondit sur une place un petit cirque à ciel ouvert, qu'emplit une foule hurlante où se mêlent blancs et nègres : une arène pour combats de coqs. Sur le sable, deux coqs, aux trois quarts plumés pour que les blessures soient plus promptes et plus décisives, sont en train de s'assommer à coups de bec et d'ergots ; l'un d'eux chancelle déjà, l'aile pendante, sous les cris délirants du public. Hideux spectacle ! Ce sont les Espagnols, hélas ! qui ont implanté ces jeux dans Cuba, île paradisiaque où il n'y a pas encore un serpent venimeux ni un fauve.

Jusqu'ici nous ne sommes guère sortis de la marge de la grande ville. En continuant à rouler, nous arrivons enfin dans la campagne havanaise. Au loin, sur des lignes de collines pierreuses, s'enlèvent dans l'azur des cimes de palmiers. C'est une des caractéristiques de Cuba que ce déchiquètement de l'horizon par des silhouettes maigres de palmiers. Les forêts n'y font pas, comme chez nous, des masses sombres, pareilles à des manteaux de feuillages jetés sur les collines : elles

hérissent irrégulièrement l'horizon de têtes de palmiers séparées par de légers intervalles, çà et là dominées par une cime plus haute, qui semble sur le fond du ciel pâle une étoile de palmes.

Par endroits quelques vieilles chaumières, les fermes d'autrefois, recouvertes d'une sorte de paille grise : des palmes séchées. Nous faisons peu à peu le tour de la baie immense, de la magnifique rade intérieure qui, en donnant naissance à son port, a fait la fortune de La Havane. Après ce vaste tour, nous arrivons derrière le cap que nous voyions à bâbord le premier jour en pénétrant dans le goulet, et le vieux fort espagnol salué à l'arrivée, el Morro.

Il est occupé aujourd'hui par une école militaire. Beaux jeunes gens en kaki, casquette kaki, leggings fauves, très élégants. Quelques-uns noirs. On a eu la coquetterie de laisser en place les gros canons de marine espagnols de 1898, maintenant tout rouillés. Le chemin de ronde donne à pic sur la mer où nous croyons voir des requins, — les eaux territoriales en sont infestées, — chasser des poissons tout contre les rochers du bord. Le souvenir chante en nous des beaux vers de Heredia sur Santiago de Cuba, dont il était originaire (il n'a passé que peu de temps à La Havane, quelques mois à peine à l'Université) :

Morne ville, jadis reine des Océans !

Le requin monstrueux poursuit en paix les scombres...

A LA CONCHA

Gustave G..., le frère d'Armand G..., Cubain devenu poète de France, nous a ce soir fort aimablement invités à dîner dans sa maison de campagne d'Arroyo Naranjo (Ruisseau Orange). La route pour y aller est celle même par où le Président Machado se rend à sa maison des champs, *Nenita*, où le Congrès sera reçu samedi prochain.

La nuit est tombée, nuit divine de douceur et d'ailes aériennes. La lune, rouge d'abord comme une énorme orange, devient blanche, d'un blanc étincelant, et gravit les hauteurs du ciel. Partout des ombres et des clartés répandues, mêlées en une sorte de lait céleste ou baignent toutes choses.

Nous voici à la Villa Maria, vieille maison poétique d'il y a une cinquantaine d'années, éclairée sous ses palmiers par des globes ronds très 1880. Sous le *portal*, de plain-pied avec le jardin, nos hôtes nous attendent. Lui est charmant, très cultivé, fort au courant de nos lettres; M^{me} G. est le type de la parfaite beauté espagnole, sans nulle recherche moderne, et délicieuse. Tous les deux parlent français, français créole, adouci, arrondi, si je puis dire, où les *r* sont des *l*, et d'ailleurs excellent.

En attendant le diner, nous faisons avec eux quelques pas dans le jardin. C'est la nuit tropicale : une chaleur moite, éventée de souffles eux-mêmes brûlants. Devant la maison deux manguiers plantés jadis par les parents de notre ami. Ce sont maintenant de très grands arbres, avec des fruits déjà gros en mars comme d'énormes cerises vertes, et qui deviendront de la taille d'une poire. Sur leurs troncs ridés et crevassés vivent de grandes orchidées parasites.

Dîner délicieux, à la cubaine, servi sur une très jolie table, dentelles et fleurs. Le grand succès a été pour une glace à la *goyabana*, d'une blancheur de neige, et qui a un goût de menthe à la fois et de lait arrivant de l'étable. Le palais s'en étonne, proteste un peu, puis en redemande.

Au retour, nous sommes allés, comme nous en avions l'intention depuis le premier soir, voir de près la Concha. Fête de Neuilly nègre : telle elle nous était apparue ce jour-là, de loin. De près, c'est bien cela, — et c'est autre chose. Pas de tirs, pas de chevaux de bois, pas de « jeux ». Rien que des guinguettes où l'on boit des orangeades, en écoutant, en regardant jouer et danser des noirs. C'est moins la fête que la *feria*. Il y a là autour des tables tout un menu peuple flâneur, rôdeur, un peu louche. Les trois quarts sont nègres. Les « pâles voyous » des capitales ont à La Havane la face noir-cirage.

Nous retrouvons là dans l'assistance un jeune Cubain, Alejo C.,., fils d'un Français et ancien élève de Janson-de-Sailly, qui, tout jeune, est déjà rédacteur en chef d'une remarquable gazette illustrée, et qui repartira avec nous sur l'Espagne après avoir fait ses malles en quelques heures. Il demande à l'orchestre nègre de nous jouer un air religieux

qu'il connaît et qu'il aime, *Eribo*. Et alors, après quelques apèges de guitare préparatoires, grandit, se déchaine, sévit avec une sorte de fureur sacrée une longue, longue suite de chants à la fois planants et haletants, dont le souvenir est peut-être le plus extraordinaire que j'aurai emporté de Cuba. La mélodie, qu'entonnent les voix, est faite d'interminables tenues, mais l'accompagnement suffoque de syncopes continues. C'est étrange, magnifique et un peu tragique. Sous l'or jaune et le rouge pourpré de l'Espagne, tout l'obscur de l'Afrique, toutes les ombres, toutes les profondeurs de la forêt équatoriale transparaissent dans cet hymne à un dieu féroce, à quelque idole de bois aux cheveux d'étoffe, aux yeux d'émail.

L'ancien explorateur et ami de Stanley, Herbert Ward, nous montrant un jour un tam-tam qui là-bas, en Afrique, servait à communiquer de village en village, nous confiait : « Je ne puis plus en entendre le bruit sans un serrement de cœur, ce bruit qui, porté par le fleuve, annonçait au crépuscule pour le lendemain matin, les sacrifices humains, les mises à mort des captifs. » C'est un tambour pareil que l'on entend résonner en basse continue dans cette musique barbare, funèbre et comme sanglante.

L'Espagne et l'Afrique se partagent l'orchestre : l'Espagne est représentée par les guitares à trois cordes, les *tres* au bruit brusque d'abeille heurtée contre une vitre, quelquefois par une trompette, ou même par le cornet à piston de nos foires, qu'un nègre à chapeau melon embouche d'un geste naïf, comme s'il voulait asperger de bruit les étoiles.

L'Afrique, elle, revit et tinte dans les *maracas*, deux calebasses pleines chacune de cent quatre-vingts petits cailloux, (on les ramasse un à un par une nuit de lune, afin qu'ils soient plus sonores), calebasses que le musicien agite en croisant les mains, ajoutant à la musique une sorte de chorégraphie manuelle qui est un élément supplémentaire de pittoresque ; dans les *claves*, deux petits morceaux de bois de fer frappés en cadence, qui rendent une note toujours la même, et dont le rythme seul varie ; dans la *marimbula*, sorte de piano primitif dont les touches sont des lames de fer que le musicien, assis sur le piano, pince entre ses jambes ; enfin dans le tambour déjà mentionné, le *bongo*, que l'exécutant tour à tour frappe du bâton ou racle de la paume.

Mais ce dont rien ne donne l'idée, ce sont les contretemps de cette musique. Elle ressemble au *jazz* américain ? dira-t-on. Non pas. D'abord le *jazz* est européenisé : les harmonies en sont savantes, même les plus hardies, empruntées en somme aux traités traditionnels, au Reber, au Durand ou au Théodore Dubois ; ici il y a de la gaucherie dans l'harmonie : les voix exécutent des sautes d'intervalles peu correctes et toutes primitives. En outre, chaque instrument ayant sa partie et faisant ses propres contretemps, on entend comme un échelonnement de syncopes qui s'ajoutent et se croisent : c'est du contrepoint de contretemps.

Cette floraison de rythmes contrariés, ces recherches rythmiques, quand elles sont des trouvailles, indiquent, je le croirais volontiers, un des sens futurs où peut s'orienter la musique. La mélodie éternelle demeure toujours pareille dans son fond ; l'harmonie a peut-être donné depuis deux cents ans le plus beau de ce qu'elle peut donner ; déjà la polyphonie multitonale aboutit de nos jours à la cacophonie ; c'est peut-être dans la direction du rythme qu'il y a encore à chercher et à trouver.

Remarquons-le : si la mélodie est italienne et slave (elle vient sans doute ici et là de la Grèce antique), si l'harmonie est germanique, le rythme, lui, est africain. Tout ce qu'il y a de merveilleux rythmes dans la musique espagnole est dû à ses accointances, à travers l'Arabie, avec la Nigritie.

NOUVELLE ET VIEILLE HAVANE

Aujourd'hui Rodolphe de M... nous conduit en auto dans les nouveaux quartiers, parcs, jardins, que l'on a tracés depuis dix ans, à l'ouest, à Marianao.

Quel merveilleux urbanisme ! (c'est toujours notre Forestier qui a établi les plans). Certains endroits de ce *reparto* (lotissement) sont absolument délicieux : d'épais gazons, des terrasses charmantes, des massifs de fleurs énormes, et là-dedans des maisons de style colonial tout à fait enviables. Partout d'excellentes routes, féeriquement éclairées dans le crépuscule par des globes dépolis.

Puis M... nous fait visiter quelques quartiers de la vieille Havane, aux rues étroites et toutes brûlantes encore de la cha-

leur du jour. Il est près de neuf heures du soir, mais notre aimable guide arrive, — par quel prestige? — à nous faire ouvrir la cathédrale, appelée cathédrale de Colomb et dédiée à la Vierge de la Conception. Nous entrons par une sorte de patio, longeons le côté d'un cloître, et pénétrons dans la nef. Belle, sans plus. On l'éclaire électriquement pour nous, en tournant un seul bouton : d'un coup toute l'église s'illumine.

Plus loin, sur une place ancienne et charmante, se dresse le *Templete*, petit temple édifié à l'endroit où Diego de Velasquez, qui a fondé La Havane en 1519, fit célébrer la première messe, sous un arbre immense dont un rejet vit encore. C'est là qu'était la tombe de Christophe Colomb, avant que l'Espagne, par le traité qui termina la guerre désastreuse de 1898, se fût fait restituer, — pensée noble et touchante, — les os du grand navigateur. On sait que Colomb mourut à Valladolid en 1506. De 1509 à 1540, ses restes furent inhumés près de Séville, à Triana, dans l'église conventuelle Nuestra Señora de las Cuevas. Puis, suivant le dernier désir de Colomb, ils furent transférés à Saint-Domingue, dans l'île d'Haiti. Cette partie de l'île étant devenue française, ils furent de nouveau transportés en 1796 à La Havane, d'où ils sont revenus à Séville en 1898. Étranges tribulations d'un marin maudit qui n'a pas donné son nom au continent qu'il avait découvert, et qui n'a pas même trouvé la paix dans la mort !

Continuant notre promenade nocturne, nous visitons, dans les ombres et les lumières mêlées, le Sénat au patio ravissant qui date du XVIII^e siècle. Puis la prison. Elle est fermée au public, surtout à cette heure. Mais notre guide a un « sésame, ouvre-toi », qui lui en fait forcer les grilles, et à nous avec lui.

Les cellules des prisonniers ne sont pas closes de murs, elles sont simplement grillées, à cause de la chaleur. Ce ne sont d'ailleurs pas des cellules individuelles, mais des dortoirs qui contiennent six, huit condamnés : régime bien plus humain que le régime cellulaire.

DÉJEUNER CRÉOLE

Aujourd'hui un « déjeuner créole » nous est offert par M. et M^{me} Francisco C... en leur propriété de la Finca Mariana, déjeuner que « le général Machado doit honorer de sa pré-

sence ». Le Président doit nous recevoir avant le déjeuner à une sorte de *cocktail-party* dans sa propriété de *Nenita*.

Nous partons en auto et laissons assez vite derrière nous La Havane et sa banlieue. Vu les premiers bananiers, en longues rangées. Ce sont des plantes à énormes feuilles, quelquefois déchiquetées verticalement, et qui pendent alors et flottent, molles comme des linges verts.

Nenita est une exquise demeure coloniale, entourée d'un jardin où toutes les merveilles des Tropiques sont rassemblées, fleurs, arbres, oiseaux des Iles dans des cages immenses.

Dans le jardin, sous un énorme pavillon à jour, grand comme une maison, couvert d'un chaume épais qui verse une ombre presque fraîche, une table gigantesque est dressée, chargée de nombreux *zakouskis* (ce n'est pas le mot ici, mais c'est la chose) d'une somptuosité invraisemblable. En particulier un caviar frais, tout à fait imprévu, et qui vient directement de Russie par le Pacifique.

Nous voici bientôt chez M. C... Le maître du logis est le fils d'un Espagnol qui a lutté contre les Cubains révoltés. Il avait levé à ses frais une légion de volontaires dont la bannière est aujourd'hui, en notre honneur, écartelée sur le mur de la maison. Cette relique glorieuse porte ces mots brodés sur sa vieille étoffe déteinte : *Les volontaires de Holquin, Viva España !* On nous la montre avec une espèce d'attendrissement. Et ceci prouve bien à quel point les passions et les haines de jadis sont calmées. Les pères étaient des Espagnols fervents, les fils sont de fervents Cubains.

Un orchestre créole, analogue à ceux de la Concha, plus élégant mais aux mêmes instruments, à la même musique, scande dans un coin du beau jardin ses contretemps tour à tour farouches ou languides, cependant que les dames se rafraîchissent à un peu de brise créée par le balancement des *meccadoras*, car dans ce climat brûlant où l'on cherche toujours de l'air, si les chaises sont à bascule, les bancs eux-mêmes sont des balançoires pour quatre ou cinq personnes.

L'immense table en fer à cheval est dressée sous un pavillon analogue à ces tentes où l'on met ici sécher le tabac : le toit en est fait de palmes où ne passe pas un fil de soleil.

Amusant *almuerzo criollo* (déjeuner créole) : cochon de lait au manioc, le manioc assez semblable à la polenta ; poulets

étiques, comme tous ceux d'ici; haricots noirs et riz mélangés (on appelle ce plat *cristianos y moros*, les *moros* sont les haricots noirs, les *cristianos* les grains de riz); parmi les fruits, avec les bananes coutumières, des *zapotes*, sortes de nèfles à goût de poires.

FÊTE A MIRAMAR

Aujourd'hui a lieu la fête offerte au Congrès et à la société havanaise par le comte de Céspedes, ministre des Travaux publics, dans sa propriété de Miramar.

Miramar se trouve sur la route de Marianao, au bord de la mer. Un artiste japonais a travaillé pendant plusieurs années à la décoration du jardin : grottes de rocaïlle sur la mer, *glorieta* du plus pur style mauresque, bien qu'élevée par un architecte nippon. M. de Céspedes avait fini par prendre ce décorateur japonais en amitié. Quelle ne fut pas sa stupeur de le retrouver plus tard sur un vaisseau amiral nippon en qualité de chef d'état-major! Il était venu à Cuba pour le compte de son gouvernement et avait mené pendant plusieurs années cette vie subalterne de paysagiste aux gages pour servir son pays.

Au bord des grottes donnant sur la mer, à travers les étroits jardins qui entourent la maison, sur la haute terrasse d'où l'on voit le golfe, les tables du goûter sont dressées pour deux cents personnes. Trois musiques, un orchestre cubain, un orchestre hawaïen, un quatuor de chanteurs, se répondent sans relâche. Un bateau à voile croise dans la baie à la disposition des invités. Ça et là des aras bleus et rouges craquentent sur leurs perchoirs. Dans une cage halète un magnifique ours blanc : il a son escalier particulier pour descendre à la mer et se baigner; ainsi, en dépit de sa fourrure, supporte-t-il vaillamment ce climat peu polaire. Pour nous rendre de la terre ferme à la maison, nous passons sur un pont qui domine une sorte d'*arroyo* marin où rêve une troupe d'ibis roses, debout sur une patte; leur plumage semble harmonisé au ton du crépuscule, qui commence à rosir le large.

Le goûter est servi dans une animation charmante, pendant que la musique de l'orchestre cubain rythme ses *sons* et ses *rumbas*. La nuit tombe, des petites lanternes pareilles à des lucioles s'allument de toutes parts. Sous les larges étoiles

tropicales qui brasillent dans un ciel si bleu qu'il semble fait en lapis-lazuli, le spectacle est absolument féérique. Où sommes-nous? Dans quelle Espagne de Musset? Dans quelle Italie de Shakespeare? — Non, nous sommes à Cuba; tout nous le rappelle : la chaleur torride, les nègres qui nous servent, les musiques langoureuses et syncopées qui font danser les jeunes femmes aux yeux incendiaires, — et le discours dont M. de Cespedes salue le Congrès, et où il glisse ces phrases d'une malice ingénue : « Je viens d'apprendre, (je ne sais pas si c'est vrai), que la science, par la voix autorisée de ses savants, attribue au sucre de betterave le malheureux pouvoir de déclencher le cancer à la deuxième génération. Si cela est vrai, vous pouvez être sûrs que Cuba fera le nécessaire pour fournir au monde entier son admirable sucre de canne, sans but de mesquines spéculations, mais animée par le sentiment généreux de faire du bien à l'humanité. »

Hélas! l'humanité n'a pas eu assez peur de ce qu'avaient découvert les savants, et Cuba n'a pas pu vendre son sucre par humanité.

PÊCHERIES D'ÉPONGES

M^{me} Gregh avait exprimé hier devant le secrétaire d'État le regret de n'avoir pas vu un petit port de pêcheurs, de n'avoir encore pu surprendre la vie de l'île en dehors de La Havane et de ses environs. « Qu'à cela ne tienne, nous dit l'aimable M. Martinez Ortiz; demain, je viendrai vous chercher à midi, et nous nous rendrons à Batabano. » Comment décliner une si tentante invitation? A midi et demi, sa matinée de ministre terminée, M. Ortiz vient donc nous prendre, et nous emmène dans sa rapide voiture.

Une fois franchie la banlieue, — aux maisons basses d'un seul étage que nous connaissons bien maintenant, et qui sont peintes en vert tendre, ou en rose, ou en jaune comme les maisons espagnoles autour de Valence et de Grenade, — le paysage commence à onduler et devient bientôt de la grande campagne. Nous croisons des cavaliers à larges étriers mexicains. Tous les chevaux cubains descendent d'une seule paire qu'avait apportés Colomb dans un de ses derniers voyages.

Voici des plantations de cannes à sucre; nous aurions cru

la canne plus haute, plus élancée, plus grêle, pareille à un bambou. Elle est moins élevée qu'un bambou, plus trapue, et elle a des feuilles, de vraies feuilles lancéolées.

Nous n'avions pas encore aperçu de forêts ; en voici : des forêts véritables de palmiers royaux, l'arbre le plus répandu à Cuba. Les flamboyants ne sont pas encore en fleurs. Nous en apercevons un cependant, qui commence à en arborer quelques-unes, d'un rouge vif, juste pour nous donner une idée de ce que doit être ici la splendeur du printemps. Mais bientôt se multiplie devant nos yeux le plus bel arbre de Cuba, le *ceiba* magnifique, — l'arbre caractéristique de l'île, plus cubain encore que le palmier royal. Le *ceiba*, c'est le chêne de l'île. Mais son tronc, au lieu d'être ridé comme celui de notre chêne, est lisse, tout gonflé sous sa peau grise de pachyderme, et parfois tordu, d'une lente et immense torsion, par son effort vers la lumière. Des bananiers, encore et toujours, plantés en rangs infinis. Certains, d'entre leurs feuilles énormes, érigent et balancent une grosse fleur violette : c'est là que dorment les futurs régimes de bananes sous la forme d'innombrables anthères jaunes. Des ananas sauvages poussent en haies des deux côtés de la route ; d'autres, cultivés, par files. Ce sont des petites plantes, à peu près hautes comme nos iris. M. Martínez Ortiz nous apprend, à notre grande surprise, que ce n'est pas le fruit de l'ananas que nous mangeons, mais les fleurs agglutinées et intimement soudées.

Sur le quai de Batabano, les éponges font des tas énormes. Au loin, la flottille des bricks pêcheurs d'éponges se balance à l'ancre : les voiliers blancs, tout pareils à ceux des boucaniers et des pirates de jadis, vont en mer à quarante, cinquante kilomètres ; ils trouvent là des archipels où, dans les bas-fonds marins, vivent les éponges.

LA LANGUE FRANÇAISE A CUBA

En sortant de chez la brillante cantatrice Lydia de Rivera, qui nous a invités à une séance de musique cubaine et fait entendre un jeune compositeur justement réputé, Ernest Lecuona, nous nous arrêtons quelques instants à l'Université, toute neuve, toute blanche, immense au haut d'un escalier monumental. On y enseigne tout ce qu'on enseigne dans nos

Universités ; mais, hélas ! le français y est en baisse. Autrefois, toute la haute société cubaine parlait notre langue ; et nous-mêmes nous avons encore pu converser en français avec maints Cubains de la politique ou du monde. Mais, tandis qu'on préparait le Congrès de la Presse latine, on a supprimé d'un trait de plume la chaire de français à l'Université. Et pourtant c'est à Cuba que Heredia avait appris la langue où il devait écrire ses splendides *Trophées*. Il y aurait tout un effort à faire, sinon pour ressaisir notre suprématie, du moins pour maintenir ici l'emploi de notre langage.

UNE USINE DE SUCRE

Voici le dernier jour que nous aurons passé dans cette Cuba que ses premiers maîtres espagnols ont appelée l'île de Beauté.

Nous devons aller visiter avec le Président une des plus grandes usines de sucre de l'île. Rendez-vous à sept heures du matin, à la gare centrale.

...L'usine de sucre Tinguaro, se dresse au loin comme une forteresse au milieu d'immenses champs de cannes qui s'étendent jusqu'à l'horizon. Les cannes, coupées à la main, sont amenées sur des chars à bœufs à des wagons, qu'on pousse à bras jusqu'au bord d'un chemin roulant qui pénètre dans l'usine. Un dispositif ingénieux, par un mouvement doux de bascule, incline chaque wagon vers le chemin roulant où la cargaison de cannes s'écroule, et le chemin les porte sous les dents d'un premier broyeur. A partir de ce moment la canne à sucre passe dans une série de machines qui la cardent de plus en plus menu, devient une bouillie pâteuse, puis un torrent jaune, la *massa cocida*, qu'on voit ruisseler dans d'énormes appareils de cuivre, lesquels la font évaporer et la transforment en une poussière d'un blanc douteux, immédiatement mise en sacs. C'est en Amérique qu'on la raffinera.

J'ai goûté le sucre brut tout chaud, on y sent encore la saveur végétale. Quant à l'odeur du moût, elle est si forte, si écœurante dans la chaleur des machines, que beaucoup de visiteurs en sont incommodés. Le résidu, la *bagasse*, sert de combustible. Nul besoin de houille ni de pétrole : l'usine marche par sa propre substance.

Cuba produit assez de cannes à sucre pour fournir 25 pour 100 de la production mondiale de sucre, y compris celle du sucre de betteraves. Sa production est triple de celle de Java.

Mais les Américains possèdent 60 pour 100 des actions des sucreries cubaines. Ce sont eux qui ont restreint la production du sucre de canne, car leur industrie du sucre de betteraves, dans les États du nord, souffrait de la concurrence.

DÉPART

Nous sommes rentrés à La Havane à deux heures du matin, pour prendre la mer le lendemain à onze heures.

L'*Espagne* était depuis hier à quai, venant de Vera-Cruz. L'embarquement a eu lieu dans la bousculade habituelle. Grand honneur : la musique de la Garde fait entendre les sonorités de ses cuivres. Bientôt éclate dans le tumulte le gros sifflet du navire, et lentement le flanc de l'*Espagne* commence à se détacher du quai. Une foule d'amis cubains et français agite sur le quai chapeaux et mouchoirs : « Adieu... au revoir ! A Paris ! »

On part. Au loin le panorama de toute la ville avec le Morro à tribord cette fois, et le Malecon à bâbord. Voilà l'instant du dernier coup d'œil. Au loin le rivage s'abaisse. Tout s'efface peu à peu et disparaît. Adieu, belle Cuba au ciel immuablement pur, à la mer d'un azur plus profond que le bleu des névés, au soleil si brûlant ! Adieu, nature si riche et si ardente, « arbres singuliers et fruits savoureux », comme chante Baudelaire, à qui je n'ai cessé de penser dans ces pays tropicaux, frères de ceux qu'il vit pendant son unique voyage aux Indes, mais dont il fut marqué pour la vie entière. Adieu, ville magnifique, Habana prodigieuse d'étendue et de blancheur, et qui mêles à l'antique noblesse castillane, à la splendeur des baies de Naples et de Lisbonne, quelque chose de la culture parisienne, faisant ainsi de cette île du Nouveau Monde une synthèse de la vieille latinité !

FERNAND GRECH.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

SURVEILLEZ VOTRE MÉTABOLISME BASAL

Il y a des siècles que la vie a été comparée à un feu. L'intuition précède la science, avec beaucoup d'avance parfois : les découvertes de Lavoisier sont venues justifier la légende millénaire ; Prométhée devait ravir le feu du ciel s'il voulait animer les argiles dont ses doigts avaient modelé les premiers hommes. Car la respiration, qui est le signe le plus indiscutable de la vie, « la respiration n'est qu'une combustion lente de carbone et d'hydrogène, qui est semblable en tout à celle qui s'opère dans une lampe ou dans une bougie allumée, et, sous ce point de vue, les animaux qui respirent sont de véritables combustibles qui brûlent et se consomment ».

QU'EST-CE QUE LE MÉTABOLISME ?

Lavoisier écrivait cette phrase dans son *Premier mémoire sur la respiration des animaux*, en 1789, et par quelques expériences qui demeurent le plus admirable modèle de la création scientifique, s'ouvrait un chapitre essentiel de la physiologie ; les savants du monde entier travaillent aujourd'hui encore sur le schéma tracé dans ce laboratoire de l'Arsenal qu'éclairait la grâce de M^{me} Lavoisier. « Comme dans la respiration c'est la substance même de l'animal, c'est le sang qui fournit le combustible, si les animaux ne réparaient pas habituellement par les aliments ce qu'ils perdent par la respiration, l'huile manquerait bientôt à la lampe et l'animal périrait comme une lampe s'éteint lorsqu'elle manque de nourriture. »

Nous conservons intacte la pensée de Lavoisier. Le *xix^e* siècle a créé pour la résumer le mot « métabolisme » ; il unit deux racines grecques évoquant l'idée de changement et celle de propulsion ; il doit nous rappeler que, même sous une immobilité apparente, la matière vivante est traversée par un courant de substances chimiques en transformations incessantes. L'importance de cette notion est telle que le biologiste trouve en elle la seule qui soit toujours capable de caractériser la vie ; le métabolisme, c'est la vie même.

De suite s'évoquent pour nous la série des êtres animés et les manifestations diverses de la vie : les muscles du bœuf bandés d'un effort continu ou le galop du chevreuil, l'albatros qui fend les airs, les déroulements de la pieuvre et la pulsation des méduses, mais aussi l'arbre dont le tronc saigne sous la hache, les graminées aux panaches légers, les infiniment petits qui pullulent partout. Chaque espèce est définie sans doute par le flux de matière inerte qu'elle appelle à la vie autant que par la forme du moule qu'elle lui offre. Et, puisqu'il faut toujours en revenir à l'homme qui est notre principal souci, nous sentons que les molécules chimiques brûlent et flambent en certains êtres dont la joie de vivre semble émettre une lumière et que souvent elles s'attardent et s'engourdissent dans le sang alangui de nos malades. Si le métabolisme est bien la vie, n'est-ce pas lui qu'il faut connaître d'abord pour savoir la cause de nos maux, lui sur lequel il faut peut-être tenter d'agir pour en atteindre la guérison ?

Connaître le métabolisme d'un être vivant, ce serait savoir la nature et la masse des aliments qu'il utilise. Quelle tâche ! Il faudrait doser qualitativement et quantitativement, dans leur multiplicité chimique, les produits que notre muqueuse intestinale laisse filtrer vers notre sang. Mais nous avons un moyen plus simple. Si les aliments ou la matière vivante à laquelle ils ont donné naissance sont finalement brûlés dans la flamme de la vie par l'oxygène emprunté à l'air, nous aurons, dans la grandeur des oxydations, une mesure directe du flux de matière qui traverse l'être vivant. Le métabolisme d'un organisme est exprimé par la quantité d'oxygène consommée par sa respiration pendant l'unité de temps.

Un pas encore. Dans la matière inerte, l'oxydation transforme l'énergie chimique en chaleur ; celle-ci, en tant que

telle, n'a de prix que pour nos corps qui désirent une ambiance douce. Mais le feu, la chaleur ont été domestiqués; dans nos systèmes mécaniques, locomotives, machines gigantesques de G. Claude, ils se laissent muer en formes de l'énergie qui nous sont plus utiles : mouvement, électricité. N'est-ce point là un modèle simple des systèmes vivants, où nous imaginerions volontiers des dispositifs admirables, utilisant tout ce qui présente une valeur énergétique? Puisque les oxydations vitales libèrent de l'énergie, sans doute connaissons-nous le secret de la vie quand nous saurons dans le détail les transformations de cette énergie, son utilisation... Or ce que l'on sait, à ce jour, est déroutant : sans que le bilan soit parfait, on est assuré que la plus grande part de l'énergie chimique libérée, presque tout peut-être, apparaît sous forme de chaleur. L'oxydation vitale est un feu de joie où se dissipe une richesse qui ne sert à rien pour les fonctions de l'être vivant; la vie avoue qu'elle ne saurait persister que dans un milieu où se dégrade une énergie précieuse, gaspillée comme par gageure. Le métabolisme des êtres vivants, c'est surtout ce gaspillage inévitable de l'énergie chimique, sous forme de chaleur, par les oxydations respiratoires. Nous sommes donc en droit de l'exprimer comme une quantité de chaleur, de l'évaluer par le nombre de calories dégagées pendant l'unité de temps. Cette manière de coter la vie nous donnera la satisfaction d'appliquer la même unité à deux des notions abstraites dont la compréhension et l'étude sont le but auquel tendent les efforts des savants, la vie et l'énergie.

ENQUÊTE A TRAVERS LE MONDE VIVANT

Les êtres inférieurs, — c'est par eux qu'il faut commencer, — ont une intensité de métabolisme tout à fait variable. Une température plus élevée, un milieu moins sec, davantage d'oxygène, des aliments plus abondants, et le train de vie s'active... Et comme ils sont presque la totalité de la matière vivante, — puisqu'à toutes les plantes il faut joindre dans leur ensemble les animaux à sang froid, invertébrés de toutes sortes, poissons, batraciens et reptiles, — on peut dire que le métabolisme est réglé par les conditions du milieu : l'hiver endort également la grenouille et l'arbre...

Un petit groupe d'êtres, — d'importance infinie, car il englobe l'humanité, — semble échapper à la loi. Les homéothermes, (c'est ainsi qu'on appelle les animaux à sang chaud), présentent de merveilleuses régulations qui mettent leurs cellules dans des conditions parfaitement constantes : température du corps, teneur en eau des tissus, teneur du sang en aliments, en oxygène, tout est parfaitement fixe. Le métabolisme serait fixe lui-même, si le maintien de la température corporelle et le mouvement ne venaient, par les dépenses énergétiques supplémentaires qu'ils occasionnent, rompre cette constance.

C'est en modifiant l'intensité de ses combustions que l'homéotherme, mammifère ou oiseau, garde fixe sa température intérieure, malgré la variation de la température extérieure. Un corps inerte, chaud, placé dans un milieu froid, émet sa chaleur et se refroidit, tandis qu'il chauffe l'atmosphère ambiante. Les lois qui règlent l'émission calorifique sont les mêmes pour un être vivant et un corps inanimé. L'homéotherme ne se refroidit pas, parce qu'il produit à chaque instant une quantité de chaleur suffisante pour compenser la déperdition de chaleur qu'il subit; dans les divers foyers de son corps, dans ses muscles, dans son foie, il oxyde davantage de glucose et son sang plus chaud va porter les calories dégagées aux chairs dont la température baissait. Ainsi se réalise une variation des oxydations, une variation des dépenses énergétiques en fonction de la température. La chaleur elle-même augmente les oxydations : il faut que, pour éviter une élévation de sa température corporelle, l'animal à sang chaud accroisse sa déperdition de chaleur. Par exemple, le chien qui se grille au soleil est haletant; les mouvements précipités de sa cage thoracique font passer dans son poumon des litres et des litres d'air qui entraînent les calories en excès. Cette « polypnée thermique », ce sont des mouvements qui se paient en oxygène consommé et glucose détruit, activant le métabolisme. Entre le chaud et le froid, il y a la neutralité thermique, température du milieu ambiant pour laquelle les dépenses occasionnées par la régulation de la température corporelle sont minima.

Comme le froid, l'exercice donne de l'appétit; cette sensation trahit le déficit que des combustions exagérées ont produit

dans nos réserves. Le travail musculaire peut faire notre métabolisme triple ou quadruple de ce qu'il était pendant notre repos.

Ainsi, même chez les homéothermes, il y a une variation assez large du métabolisme ; elle se développe entre deux valeurs extrêmes. Le métabolisme de sommet est la dépense énergétique la plus forte que puisse réaliser un être pendant l'unité de temps : imaginez-le amené à la limite du travail musculaire : Ursus et le taureau affrontés, le cerf fuyant devant la meute, ou, à la limite du travail thermique, les pontonniers d'Éblé, l'alpiniste qui se blottit et tente la lutte dernière contre le froid...

L'autre extrême est le métabolisme de base : c'est la dépense énergétique la plus faible que puisse présenter un être qui a supprimé toutes ses dépenses contingentes ; son étude permet de définir le régime de la machine vivante à son minimum de marche ; elle présente dès maintenant une importance de premier ordre pour la connaissance et le contrôle de l'organisme humain

CONDITIONS EXPÉRIMENTALES

Nous quittons donc le domaine un peu théorique et lointain de la physiologie générale : la vie retient notre attention surtout parce que nous y participons et c'est nous-mêmes que nous recherchons toujours sous le verre grossissant de la science. Peut-être, dans quelques mois, étant allés consulter pour quelque malaise indécis, nous entendrons notre médecin nous dire : « J'aimerais connaître votre métabolisme basal ». Nous avons rencontré la définition de cette cote nouvelle sur laquelle va se fonder un diagnostic. Il est indispensable de voir comment elle sera obtenue et quels renseignements elle pourra fournir.

D'après la définition donnée plus haut, il va falloir qu'on « réduise nos dépenses énergétiques au minimum, qu'on supprime toutes nos dépenses contingentes ». A cet effet, on nous examinera au repos musculaire parfait, à jeun, à la neutralité thermique.

L'examen se fait le matin entre huit et dix heures ; on profite du repos musculaire assuré par la nuit et le sommeil ; ce

doit être le lendemain d'un jour banal où nous n'avons pas eu de fatigues excessives et le médecin nous a demandé au moins dix heures de lit. Nous obtenons aisément ainsi les conditions de jeûne requises, écartant toute influence de l'état de nutrition sur le métabolisme ; il faut douze heures écoulées depuis le dernier repas ; il est souhaitable que celui-ci ait été léger, comportant un faible taux d'albumines, car leur ingestion augmente les échanges respiratoires d'une manière plus durable que celle des autres aliments.

Le plus délicat à réaliser semble la neutralité thermique, cette température du milieu ambiant pour laquelle les dépenses occasionnées par la régulation de la température corporelle seront minima. Après avoir pensé la chercher en plaçant le sujet dans un bain à 36 degrés, on s'est aperçu qu'il suffisait de laisser le corps humain dans le lit où les vêtements de nuit, les draps, les couvertures créent des couches d'air qui l'isolent. Qu'il n'ait ni trop chaud, ni trop froid, et la neutralité thermique sera réalisée, la température de l'atmosphère qu'on souhaite adoucie important peu.

Ainsi donc nous devons, le matin convenu, rester au lit et paresser, gardant le repos le plus parfait qu'il nous soit possible ; il nous faut aussi remettre à plus tard l'heure de notre petit déjeuner. Vers neuf heures, notre opérateur arrive, porteur d'un énigmatique petit bagage.

L'EXPÉRIENCE

Quelques paroles échangées, en marge de notre sujet, et voici que, d'une valise ouverte, sort tout un laboratoire de biologie. Un masque d'abord. « Mais c'est le masque de Tissot ! » vous écriez-vous, monsieur, reconnaissant un ami des heures dangereuses où vous étiez en proie au tir d'obus à gaz. Il est vrai ; ce masque s'applique parfaitement sur le visage par son facial en caoutchouc ; grâce à ses deux soupapes, fonctionnant l'une à l'inspiration, l'autre à l'expiration, il détermine, sous le mouvement rythmé de la poitrine, la réalisation d'un courant d'air orienté, entrant par une soupape, sortant par l'autre. Pendant la guerre, il suffisait d'adapter une boîte filtrante au tube d'inspiration pour assurer une purification parfaite de l'air inspiré. Ici l'inspiration se fait

librement dans l'atmosphère. C'est au contraire le courant d'air expiré qui intéresse l'opérateur; il le recueille, en adaptant à la soupape d'expiration un long caoutchouc; l'autre bout est engagé sur la tubulure d'entrée d'un spiromètre, compteur de précision destiné à la mesure des volumes gazeux; au delà s'ajuste un sac de caoutchouc d'abord aplati. A chaque inspiration, à chaque expiration, on entend claquer une des soupapes du masque; l'air expiré est poussé à travers le tuyau de caoutchouc vers le spiromètre dont la grande aiguille décrit le tour du cadran pour un litre de gaz passé dans l'appareil et où deux petits cadrans, unités, dizaines, peuvent inscrire jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf litres; sortant du spiromètre, l'air expiré va s'accumuler dans le sac à gaz qui se gonfle peu à peu et se déploie sans distension.

C'était seulement la mesure pour rien, destinée à purger les appareils de l'air atmosphérique qu'ils contenaient: l'opérateur, avec des gestes rapides dont aucun n'est inutile, sépare le sac à gaz et le vide totalement, ramène le spiromètre au zéro, rétablit les connexions, met son chronomètre en marche; une première épreuve dure six minutes durant lesquelles nous n'avons qu'à nous laisser vivre, sous le masque qui ne cause aucune gêne. Au bout du temps précis, l'opérateur rompt le circuit et inscrit quelques nombres: le temps qu'a duré l'expérience, le volume qu'il lit sur le spiromètre, la température du gaz expiré, indiquée par un thermomètre.

Mais, tandis que notre respiration faisait tourner le spiromètre et gonflait le sac à gaz, tout un dispositif nouveau, sorti de la valise, a été assemblé et préparé; voici maintenant que, le sac gonflé d'air expiré étant joint à cet appareil, une petite partie du gaz qu'il contenait est conduite dans une ampoule de verre tout à l'heure pleine de liquide. Deux pinces ferment les caoutchoucs que porte cette ampoule; on la détache de l'appareil à échantillonner: elle renferme l'échantillon de l'air expiré qui permettra de reconnaître, au laboratoire, les modifications apportées à l'air atmosphérique par notre respiration.

Une seconde opération renouvelant la précédente et durant le même temps, une prise de l'air de la pièce où se passe cette scène, et notre visiteur nous quitte, emportant trois ampoules pleines de gaz et une collection de chiffres: à ceux qui résu-

maient les expériences, il en a ajouté quelques autres : il nous a fallu décliner notre poids, notre taille, et, — question bien indiscreète, mais tout est permis au médecin, — notre âge.

MANIPULATIONS ET CALCULS

Suivons notre opérateur jusqu'à son laboratoire. Il doit tout d'abord procéder à une analyse des échantillons de gaz dans lesquels il dosera l'acide carbonique, l'oxygène, le total des gaz restants qu'il appelle dédaigneusement « azote » puisqu'ils ne prennent pas part au métabolisme.

L'appareil d'analyse, ou eudiomètre, fixé à un bâti de bois sur lequel brille un treuil nickelé, est un chef-d'œuvre de verrerie : tubes, robinets, flacons et réservoirs pleins de liquides colorés ou de mercure ; la pièce principale est une éprouvette où l'on mesure cent centimètres cubes de gaz. Les manipulations convenables permettent de mener ce gaz au contact d'une solution de potasse qui absorbe l'acide carbonique. On le ramène à nouveau dans l'éprouvette où on le mesure ; son volume est diminué, par exemple de 3,58 centimètres cubes. On le pousse, ensuite, dans une autre partie de l'appareil au contact d'une solution concentrée de pyrogallate de potasse qui absorbe l'oxygène, diminuant derechef le volume total, de 16,27 centimètres cubes par exemple. Il nous reste donc, sur nos 100 centimètres cubes analysés, 80,15 centimètres cubes d'azote. Il faut d'ailleurs, dans ces manipulations qui sont minutieuses, prendre garde aux changements de la température et de la pression atmosphérique, à moins que l'appareil d'analyse ne comporte un dispositif qui rende ses résultats indépendants des variations extérieures.

Maintenant, quittant la blouse du chimiste, notre opérateur s'assoit à sa table et se mue en calculateur. Il faut parcourir deux étapes successives pour connaître, exprimé en calories, notre métabolisme basal.

La première étape est la détermination du volume d'oxygène que nous avons consommé en une heure ; ce volume sera obtenu en multipliant le volume d'air qui serait, en une heure, ressorti de notre poumon, — c'est ce qu'on nomme la ventilation, — par le pourcentage de l'oxygène consommé. La ventilation est aisément calculée ; il ne faut pas oublier pourtant

qu'un volume gazeux doit être ramené au système de référence des physiciens, et qu'on l'exprime en litres mesurés à la température de 0° et à la pression de 760 millimètres de mercure. La recherche du pourcentage de l'oxygène consommé, correspondant à cent parties d'air expiré, est un problème d'arithmétique simple : deux règles de trois, une soustraction. Et le résultat des calculs est le nombre de litres d'oxygène, mesurés à 0° sous 760 millimètres de pression, auquel correspond notre métabolisme basal.

La seconde étape est la transformation de ce volume gazeux en un nombre de calories. Notre calculateur n'est pas encore tout à fait au bout de ses peines, car un litre d'oxygène consommé ne donne pas toujours le même nombre de calories. Cette valeur, oscillant de 3,05 à 4,65 calories, dépend de la nature des combustions et celle-ci se marque par une grandeur indispensable à connaître : le « quotient respiratoire ». On appelle ainsi le quotient du volume d'acide carbonique produit par le volume d'oxygène consommé. Il faut le dégager des résultats des analyses déjà faites et attribuer à chaque litre d'oxygène consommé la production calorifique qu'il lui reconnaît. Nous atteignons donc au but, et nous pouvons, à la question : « Quel est votre métabolisme basal ? », répondre fièrement en indiquant un nombre de calories.

MÉTABOLISME BASAL ET PHYSIOLOGIE

Le point essentiel, c'est que le nombre ainsi obtenu ait une signification, et pour cela qu'il soit constant. Soyez tranquilles. Vous pouvez vous soumettre à la détermination tous les matins durant trois mois ; si vous restez en équilibre d'entretien sans engraisser ni maigrir, la valeur trouvée sera constante, à 5 pour 100 près, ce qui est négligeable.

Il ne suffit pas de se comparer à soi-même ; il importe de se comparer aux autres. Naturellement un homme de 100 kilos brûle plus qu'un homme de 50 kilos. Mais si on se rapporte au kilo d'homme, on constate encore une différence importante de l'un à l'autre, même parmi les sujets normaux : l'un produit à l'heure 1 calorie par kilo, l'autre 1,5 calorie. La physiologie comparée souffle à la physiologie humaine une unité préférable : si elle rapporte le métabolisme au kilo,

aucune constance d'une espèce homéotherme à une autre; le kilo de chardonnerets, — ce qui fait un peu moins de 100 chardonnerets, — produit à la neutralité thermique environ 16 calories à l'heure; le kilo de lapin, 3,4 calories; le kilo d'homme, environ 1,3. Ces différences énormes s'effacent presque si on se rapporte à la même surface corporelle: 34 calories par mètre carré de surface corporelle chez le chardonneret, 36 chez le lapin, 38 chez l'homme. En somme le métabolisme basal est le même, à surface égale, pour les divers animaux à sang chaud. Il doit être le même, *a fortiori*, pour les divers humains. Pour comparer entre eux les hommes, c'est par unité de surface qu'il faudra le faire. D'où la définition ultime du métabolisme basal: c'est le nombre de calories émises pendant une heure, par mètre carré de surface corporelle.

Mais comment connaître la surface de notre corps, exprimée en mètres carrés? Les mesures directes sont très délicates et très longues. On a mesuré des corps humains, ou leurs moulages, par triangulation, comme font les arpenteurs sur un terrain. D'autres ont déterminé quel poids avaient les découpages de feuilles d'étain, d'épaisseur rigoureusement connue, nécessaires pour tapisser exactement la surface du corps. On a cherché le rapport existant entre les valeurs expérimentales ainsi obtenues et des grandeurs aisément mesurables, dont la surface est nécessairement fonction. C'est ainsi que du Bois, physiologiste américain, a obtenu la formule classique

$$S = 71,84 \times P^{0,425} \times H^{7,25}$$

où S est évalué en centimètres carrés, quand P est exprimé en kilos et H en centimètres. Divisons par cette surface le nombre de calories fournies à l'heure et nous obtiendrons la valeur qui nous caractérise et permet de nous comparer non seulement à tous les humains, mais à tous les animaux à sang chaud...

Appliquant cette méthode de calcul à l'espèce humaine, on voit les résultats s'ordonner d'eux-mêmes.

Les sujets normaux ont un métabolisme basal qui se rapproche d'une valeur moyenne: trente-huit calories par mètre carré de surface corporelle.

On constate des variations avec l'âge ; d'abord, tant que la croissance persiste, le métabolisme est beaucoup plus élevé, d'autant plus que le sujet est plus jeune : autrement dit, la croissance se paie en dépenses énergétiques supplémentaires. Passé vingt ans, il n'est plus guère question de croissance ; l'influence de l'âge se marque par un abaissement progressif du métabolisme : 39,5 calories par mètre carré à vingt-cinq ans, 35,5 à soixante-quinze ans. Il y a une influence du sexe sur les dépenses énergétiques ; à âge égal, la chaleur émise par mètre carré de surface corporelle est moindre pour la femme que pour l'homme.

Enfin, il y a aussi des variations individuelles. Deux sujets parfaitement normaux peuvent n'avoir pas exactement le même métabolisme basal : l'écart autour d'une moyenne fréquemment rencontrée peut atteindre 10 pour 100, par excès ou par défaut.

C'est ainsi d'ailleurs, par rapport à la valeur moyenne, qu'on exprimera le plus souvent notre métabolisme. Avoir un métabolisme de + 20 pour 100, c'est avoir un métabolisme supérieur de 20 pour 100 à la valeur normale, 45,6 calories où on en attendait 38 ; de même, 30,4 calories au lieu de 38 sera coté : métabolisme de — 20 pour 100, c'est-à-dire de 20 pour 100 inférieur à celui du sujet normal.

MÉTABOLISME BASAL ET PATHOLOGIE

Voici qui va sans doute légitimer ce dédale de mesures et de calculs où les lecteurs ont bien voulu me suivre. Nous supposons, dès le début, que la pathologie nous ferait rencontrer des métabolismes anormaux, en relation avec des maladies diverses.

Écartons d'abord toutes les fièvres et maladies accompagnées d'états fébriles. Nous n'avons pas besoin des techniques du métabolisme basal pour nous apprendre que l'organisme brûle plus pendant la fièvre qu'à l'état normal. Mais le thermomètre est beaucoup moins sensible que nos méthodes ; l'organisme peut produire plus de chaleur, en émettre plus, et le thermomètre n'en savoir rien... Au début de la tuberculose pulmonaire, le métabolisme s'élève, trahissant des combustions augmentées sous l'action excitante du bacille, avant même que le thermomètre signale aucun trouble.

La plupart des maladies organiques n'altèrent pas le métabolisme basal ; les affections du foie, du rein, du cœur, de la peau, du système nerveux, le laissent normal. On a plus de surprise à voir qu'une maladie de la nutrition aussi profonde que le diabète n'y détermine aucun trouble : le diabétique réalise la production de chaleur normale, par des moyens d'ailleurs anormaux, comme le montre l'abaissement du quotient respiratoire.

C'est surtout dans les états pathologiques dus aux troubles des glandes à sécrétions internes que la connaissance du métabolisme basal est indispensable. J'en prendrai pour exemple le cas des troubles thyroïdiens, dont souffrent tant de femmes, bien souvent à l'insu du médecin. L'influence des sécrétions thyroïdiennes sur le métabolisme général de l'organisme est d'autant plus aisée à mettre en évidence, que des savants ont pu en isoler la substance active, la thyroxine, et que, l'ayant analysée, ils l'ont reproduite de synthèse. Les expériences physiologiques établissent les faits suivants : un animal à qui on retire la glande thyroïde présente, à la suite de l'opération, une véritable chute du métabolisme et celui-ci demeure bas. Mais, qu'à cet animal privé de thyroïde on injecte des extraits thyroïdiens ou de la thyroxine, on détermine une élévation de son métabolisme qui redevient normal, et même, sous l'action de doses fortes, supérieur à la normale. On peut donc dire, en première approximation, que la thyroxine sécrétée par la glande thyroïde, véhiculée par le sang en tout point du corps, règle l'importance des oxydations cellulaires ; surabondante, elle exagère le métabolisme ; déficiente, elle laisse languir les oxydations. Or, la pathologie nous apprend qu'il y a des maladies qui ont pour cause des troubles du fonctionnement thyroïdien. Ce fonctionnement est exagéré dans les hyperthyroïdies, en particulier dans la maladie de Basedow ; le métabolisme y est toujours supérieur à la normale. Le fonctionnement est insuffisant chez les hypothyroïdiens, chez les myxœdémateux par exemple ; le métabolisme est alors inférieur à la normale.

De même les troubles d'autres glandes à sécrétions internes, par exemple de celles qui forment une partie des glandes génitales, entraînent des anomalies du métabolisme basal.

Quelle est l'importance de ces variations observées en

pathologie? En schématisant un peu les résultats obtenus par les expérimentateurs dignes de foi, on peut dire que les échanges les plus intenses sont le double de ce qu'ils sont chez le normal, et chez les plus ralentis, la moitié seulement; c'est-à-dire que, là où le normal produit 38 calories, les variations pathologiques vont s'étaler entre des extrêmes qui sont 76 et 19 calories. Cette variation est d'une ampleur considérable; elle déborde très largement la variation de 10 pour 100 qu'on rencontre chez le normal. Elle donne donc une importance essentielle aux indications fournies par la détermination du métabolisme basal.

AU SERVICE DU DIAGNOSTIC ET DE LA THÉRAPEUTIQUE

Nous devinons sans peine, à présent, de quel secours sera pour le médecin la connaissance du métabolisme basal de son malade.

A l'occasion du diagnostic d'abord. Il y a bien d'autres indices des affections thyroïdiennes; ici, par exemple, elles se traduisent par un goître encore légèrement dessiné, peut-être même par quelques troubles nerveux et psychiques. Mais devant ces seuls symptômes, le médecin hésite; est-ce une maladie de Basedow, légère encore et pas très gênante, mais capable, si elle se développe et se précise, de rendre la vie insupportable au patient? Est-ce un goître accompagné d'hypothyroïdie, susceptible d'évoluer vers le myxœdème et toutes ses déchéances? Est-ce un adénome simple du corps thyroïde, c'est-à-dire une prolifération banale du tissu de la glande thyroïde, qui ne comporte aucune menace pour la santé du sujet? La détermination du métabolisme basal assure le diagnostic: s'il est supérieur à la normale, c'est une maladie de Basedow; inférieur à la normale, un goître hypothyroïdien; normal, sans doute un adénome simple: et toute la thérapeutique à venir procédera de cette détermination.

Ailleurs, elle permettra de faire le départ entre des troubles du cœur et des troubles hyperthyroïdiens qui s'accompagnent de manifestations cardiaques analogues. Dans d'autres cas enfin, où le médecin disait: « Je ne vois rien » et ne pouvait essayer qu'à l'aveuglette, elle décèlera parfois comme cause à cette angoisse, à cette lassitude, à ces troubles si féminins

devant lesquels certains haussent les épaules en disant : « Imagination ! », un mauvais fonctionnement des sécrétions internes, et la guérison ne sera pas loin. Remarquons d'ailleurs que la détermination du métabolisme basal apporte non seulement une appréciation qualitative permettant avec l'aide d'autres signes cliniques d'étiqueter la maladie, mais aussi une donnée quantitative : le plus souvent l'écart par rapport à la normale définit la gravité du trouble.

Pour la thérapeutique aussi, le métabolisme basal fournit au médecin des indications précieuses. Il s'agit par exemple, de soigner une hypothyroïdienne qui présente, à côté d'une petite obésité qui s'esquisse à peine, divers signes de ralentissement. La médication opothérapique semble s'imposer ; elle est toujours difficile à doser, car les malades y sont très diversement sensibles. On essaie donc, sur dix ou quinze jours, l'effet d'une dose plutôt faible ; la malade sent une amélioration nette. Maintenu pour quinze jours à nouveau, le traitement pourra faire apparaître des troubles d'hyperthyroïdie ; alors, sa cessation même risque de rester d'abord inefficace ; la médication trop active encore et trop prolongée a réalisé un état de « saturation » qui mettra quelque temps à disparaître. Si, après dix ou quinze jours, on avait eu recours à la détermination du métabolisme basal, on eût trouvé les échanges déjà ramenés à la normale, l'ayant peut-être même dépassée et l'on eût cessé le traitement.

De même dans la maladie de Basedow, l'efficacité de la médication iodée, ou celle du traitement par les rayons X devront être contrôlées de temps en temps. La variation du métabolisme basal permet dans des cas semblables un véritable dosage des agents thérapeutiques, dosage remarquable à coup sûr, puisqu'il permet de faire intervenir cet élément essentiel, que le laboratoire permet si peu souvent de faire entrer en jeu : le tempérament du malade.

Il n'est pas jusqu'au chirurgien qui n'ait parfois à s'appuyer sur la connaissance du métabolisme basal de son malade. Bien des exemples ont établi que lorsque l'ablation d'un goitre thyrotoxique est indispensable, — elle ne devrait jamais être décidée sans contrôle préalable du métabolisme, — il est préférable d'opérer seulement après avoir obtenu des agents thérapeutiques un abaissement déjà notable du métabolisme de base.

Revenons, après ces exemples, à l'image de la vie fondée sur ce flux de matière qu'elle s'approprie un instant, aux oxydations respiratoires qui en sont la condition même. On s'étonne de ne pas voir le contrôle de cette fonction essentielle jouer un plus grand rôle en médecine.

Le métabolisme basal est une première voie ouverte; il y en a bien d'autres. La nature des combustions n'est pas la même chez tous les êtres. Ici des déchets demeurent qui empâtent l'organisme. Là les tissus sont l'objet de phénomènes physiologiques anormaux qui se traduisent par des échanges gazeux ayant le caractère de fermentations... On commence donc à appliquer les techniques respiratoires à l'étude de l'obésité, du diabète... et il y a beaucoup à faire.

La difficulté de ces recherches, de ces déterminations, les a assez longtemps écartées. Sous la pression de la nécessité, peu à peu, on leur a fait leur place. Il y a beaucoup d'hôpitaux, de cliniques, de laboratoires qui ont créé des services à l'usage du métabolisme basal. Bien des médecins se souviennent que l'initiation médicale oblige à être chimiste et physicien et opèrent eux-mêmes. La collaboration de la physiologie et de la médecine a mis au point un matériel parfaitement adapté, — et si là, comme avec la plupart des déterminations de laboratoire, le médecin doit toujours se rappeler que l'homme est faillible et qu'une série d'analyses ne peut, suivant la mode américaine, remplacer l'examen raisonné du malade, il sait qu'il dispose souvent d'une méthode lui permettant d'assurer son diagnostic et de régler sa thérapeutique. Tout laisse présager que le contrôle physiologique constitué par le métabolisme basal et par les techniques respiratoires verra s'élargir encore le rôle important que les chefs de la médecine française lui ont reconnu dès aujourd'hui.

LUCIEN PLANTEFOL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE PROBLÈME DU DÉSARMEMENT

Les vieilles démocraties occidentales se résignent difficilement à comprendre que les révolutions intérieures qui ont profondément bouleversé et renouvelé les doctrines et les pratiques gouvernementales en Russie, en Italie, en Allemagne, aux États-Unis, — la liste s'allonge toujours, — ont aussi radicalement modifié les conditions de la politique extérieure et les rapports des nations entre elles. Les dictateurs et les oligarchies qui les ont créés et sur lesquelles ils s'appuient sont obligés de parler aux masses, de les associer à de grandioses et fréquentes manifestations qui développent chez elles le sentiment de la cohésion et la volonté de la puissance. On s'adresse non à leur raison, mais à leurs instincts et à leurs passions ; tout se passe comme s'il s'agissait de les empêcher de penser en les entretenant dans un état d'enthousiasme et de vibration collective qui prend un caractère presque religieux. Ce sont là des phénomènes que la psychologie des foules a depuis longtemps analysés, mais dont il n'avait jamais été fait d'applications aussi prolongées et aussi amples. A y regarder de près, il s'agit d'une forme de démocratie directe ; l'échelon parlementaire étant supprimé, le contact est immédiat entre le chef et la masse. Tandis que le chef et ses fidèles sont seuls à décider et à agir, les foules, grâce à la télégraphie sans fil, sont directement interpellées par leur maître et ont l'illusion de participer à son action directrice.

Cette illusion est-elle plus forte que celle des « peuples » occidentaux qui se croient souverains parce qu'ils déposent, à des intervalles plus ou moins longs, un bulletin dans une urne ? Non,

sans doute ; mais elle est plus dangereuse pour les voisins. Car, d'une part, si l'instinct profond des foules est pacifique, elles sont sujettes, sous l'aiguillon d'une incessante propagande, à des entraînements irrésistibles que ceux-là même qui les ont déchainés ne sont plus maîtres de retenir ; et, d'autre part, il arrive que les maîtres du pouvoir ne trouvent plus d'autre solution aux difficultés dont on ne vient pas à bout avec des mots, que l'aventure et la catastrophe. Des manifestations comme le Congrès de Nuremberg, qui s'est terminé le 3 septembre, où un million de spectateurs acclamèrent fanatiquement le défilé de 200 000 hitlériens des formations d'assaut marchant sac au dos, en rangs bien alignés, manœuvrant comme de vieux soldats, ne peuvent passer pour un enseignement pacifique. Qu'il survienne quelque incident international, que ces masses mobilisées s'imaginent être lésées dans leur droit, blessées dans leur fierté que l'on entretient à l'état frénétique, et il deviendra impossible même à leurs chefs de les arrêter. Qu'importe que les dirigeants soient sincères dans les déclarations pacifiques qu'ils multiplient à tous les échos, s'ils font tout ce qui peut rendre la guerre inévitable ? Le racisme, scientifiquement absurde, répond à un besoin psychologique. Il est nécessaire de croire que la race allemande est une race pure pour avoir le droit de s'imaginer qu'elle doit être « une race de maîtres » destinée à régenter les peuples inférieurs. Le racisme est un instrument d'offensive et de conquête.

C'est avec ces phénomènes absolument nouveaux qu'il convient de confronter aujourd'hui la question de la réduction des armements qui revient bien mal à propos sur le tapis et qui fait actuellement l'objet de pourparlers entre les gouvernements. On constate avec satisfaction qu'en général l'opinion anglaise a parfaitement compris les nouveaux aspects du problème. Un journaliste bien connu, M. Garvin, de l'*Observer*, qui longtemps combattit les thèses françaises de stricte exécution des traités et fit campagne pour la revision, a montré avec force, dans un article qui a fait grande impression sur l'opinion britannique (17 septembre), combien la situation a changé depuis que s'est ouverte, en février 1932, la Conférence de Genève et quelles résolutions nouvelles s'imposent aux gouvernements pacificateurs et particulièrement à l'Angleterre et à la France.

« Le temps est venu, dit-il, de parler franc. La paix peut être sauvée presque certainement encore par une ferme détermination

de la conserver et par une irrésistible combinaison des forces dans cette intention. Rien autre ne peut la sauver. Elle ne pourra jamais être sauvée, en des circonstances si profondément modifiées, par les méthodes employées jusqu'à présent à Genève. Quelles qu'aient été nos querelles et nos divergences d'opinions avec nos voisins, ce chapitre est clos et mis de côté. Jamais, même parmi les périls de l'avant-guerre, même pendant la guerre, l'absolue solidarité des deux peuples n'a été plus essentielle à l'un et à l'autre, comme à la civilisation... Le désarmement de la France est une concession que l'on ne saurait faire aux hitlériens. »

M. Garvin analyse ensuite l'esprit de l'hitlérisme dans les relations internationales et continue : « En cela réside le danger pour l'Europe et la civilisation occidentale. Et rien, si ce n'est une écrasante combinaison de forces unies dans un esprit de foi en la paix, ne vaudra pour éviter que ces doctrines de sauvagerie scientifique ne passent à la logique de l'action. Il existe heureusement des signes de la formation d'une telle coalition. En attendant, les arguments de la France sont irréfutables. Elle ne désarmera pas ; elle ne peut pas désarmer ; nul d'entre nous ne peut désarmer tant que l'hitlérisme ne cessera pas de prêcher l'idéal infernal de la guerre pour la guerre, tant qu'il ne commencera pas de donner de claires assurances de sage conduite. » C'est la vérité même ; ce que nous répétons souvent ici, comment n'aurions-nous pas saisi avec satisfaction l'occasion de le redire une fois de plus sous la plume de M. Garvin ?

Des entretiens diplomatiques ont commencé à Paris, le 18 septembre, entre M. Eden, secrétaire d'État parlementaire au Foreign Office, et M. Paul-Boncour. M. Henderson, qui date de l'époque préhitlérienne, multiplie les démarches pour qu'on aboutisse. Mais encore faut-il savoir à quoi il serait possible d'aboutir. L'Allemagne n'attend pas pour réarmer le prétexte de l'échec de la Conférence. La presse anglaise est remplie de détails précis sur l'accroissement de ses effectifs, la fabrication de nouveaux engins, la militarisation de toute la nation. C'est donc d'arrêter un réarmement déjà commencé qu'il s'agit et non de désarmer les autres Puissances. On ne peut pourtant pas traiter les Allemands comme un peuple de bergers d'Arcadie occupés à jouer de la flûte en gardant leurs troupeaux ! S'il s'agit d'interdire certaines armes, telles que les gaz asphyxiants, le seul moyen consiste à édicter des sanctions redoutables et auto-

matiques contre le premier qui s'en servirait. Contrôle et sanctions : tout tient dans ces deux termes. Pour qu'un contrôle soit efficace, il faut qu'il soit automatique et périodique. Ce serait aggraver les difficultés internationales que d'attendre, pour déclencher une enquête de contrôle, la plainte d'un État voisin. Qui donc oserait dénoncer les puissants ou leur donner tort ? Il est nécessaire que de pareilles enquêtes ne soient confiées qu'à un pouvoir supérieur aux nations, d'une impartialité reconnue et respectée et qui dispose des moyens de faire exécuter ses décisions. La Société des nations est, aux termes des traités, désignée pour remplir ce rôle ingrat et difficile ; mais son autorité morale n'est pas intacte et elle ne possède aucune force capable d'exercer des sanctions contre les récalcitrants.

Le point de vue de la France est très simple. Point de réduction des armements sans l'organisation d'un contrôle automatique et périodique ; on déterminera une période d'épreuve durant laquelle le contrôle sera expérimenté et son efficacité reconnue ; cette période sera assez longue, — cinq ans, par exemple, — pour que l'expérience soit concluante et qu'il ne puisse y avoir de surprise. M. Norman Davis, qui est arrivé à Paris le 19, apporte, semble-t-il, l'adhésion de principe du président Roosevelt au point de vue français ; il admet que la réduction des armements ne peut s'accomplir que par étapes successives. M. Eden, après ses entretiens à Paris, est retourné à Londres où un important conseil de cabinet, qui a eu lieu le 20, a entendu son rapport. M. MacDonald cherche, semble-t-il, le moyen de concilier son fameux plan, auquel il tient plus que de raison, avec les nécessités d'une situation profondément modifiée ; il se rend compte cependant des dangers qui résulteraient de décisions prématurées et téméraires. Le gouvernement de M. Mussolini est partagé entre la claire compréhension des dangers que la politique hitlérienne fait courir à l'Europe et son désir de jouer un rôle d'arbitre dont la subtilité ne paraît pas en rapport avec ce que la situation actuelle a de brutal et de net. L'Italie fasciste n'oublie pas ses affinités avec l'hitlérisme qu'elle considère comme un disciple ; elle avait proposé que fût accordée à l'Allemagne l'autorisation de posséder des « prototypes » des armes qui lui sont interdites par le traité ; mais elle ne semble pas insister. Son attitude, en définitive, dépendra, dans une large mesure, de celle du Cabinet britannique.

Le 22 septembre, sir John Simon est venu à Paris avec M. Eden

et une conférence s'est réunie à l'ambassade d'Angleterre. Il semble que l'Angleterre, les États-Unis et l'Italie acceptent le principe d'un contrôle automatique et permanent dont la contre-partie serait l'adoption d'un programme précis de réduction des armements à appliquer à l'expiration de la période d'épreuve. Mais l'accord ne paraît pas réalisé sur les sanctions auxquelles M. Daladier attache avec raison une importance capitale.

La situation ne peut guère évoluer qu'entre les termes d'un dilemme très serré. Ou bien les Puissances occidentales, appuyées par les États-Unis, adopteront un projet de contrôle très sérieux avec sanctions à l'appui, et alors il y a peu de chances pour que l'Allemagne l'accepte ; ou bien on n'aboutira qu'à un projet insuffisant et, par conséquent, dangereux ; et nous voulons croire que le gouvernement français le rejettera. Le voyage à Paris de M. Beck, ministre des Affaires étrangères de Pologne, ses entretiens avec M. Paul-Boncour et la satisfaction qu'il paraît en avoir éprouvée, indiquent que, dans les conseils du gouvernement français, on n'est pas disposé à sacrifier la sécurité de la France et l'avenir de la paix aux velléités dangereuses d'un idéalisme désuet. Certes, l'échec définitif de la Conférence de Genève aurait des conséquences regrettables ; il servirait à l'Allemagne de prétexte pour précipiter son réarmement ; mais ces inconvénients seraient infiniment moins graves que ceux de concessions précipitées et d'ailleurs vaines. Il faut en revenir aux conclusions si fermes de M. Garvin. La diplomatie du désarmement est aujourd'hui périmée ; elle ne répond plus à la situation telle que l'a créée la révolution nationale-socialiste. Le seul moyen actuellement d'arrêter le réarmement de l'Allemagne et de sauver l'avenir de la paix, c'est une étroite solidarité des Puissances pacifiques pour le maintien des traités et du statut territorial de l'Europe. Puisse-t-il n'être pas trop tard ! Et puissent les divergences de détail s'atténuer et disparaître en présence de la certitude grandissante du commun péril !

LE NOUVEAU CABINET DOLLFUSS

L'Autriche prend de plus en plus goût à la vie et à l'indépendance. Cela ressort même des scissions qui se produisent dans le front anti-hitlérien. Les passions, c'est la vie ; la politique autrichienne n'a plus ce goût de mort, ce relent de suicide dont elle

était naguère imprégnée. M. Dollfuss a réalisé ce miracle ; c'est une nation nouvelle qui naît, une Allemagne danubienne et catholique. La religion est le puissant ciment qui assemble et consolide les diverses provinces de la république autrichienne. A ce point de vue, les fêtes catholiques et nationales qui ont commémoré, à Vienne, le deux cent cinquantième anniversaire de la délivrance de la ville et de la défaite des Turcs par le roi Sobieski et Stahremberg, et, en même temps, le cinq centième anniversaire de l'achèvement de l'admirable cathédrale Saint-Etienne, ont pris, par suite des circonstances, un sens politique d'un frappant symbolisme. En même temps, à Wittenberg, sous le principat du catholique Hitler, le national-socialisme célébrait le quatre cent cinquantième anniversaire de la naissance de Luther, héros du germanisme nordique, destructeur de l'unité chrétienne, incarnation de la réaction spécifiquement allemande contre la civilisation occidentale et latine.

A Vienne, le Pape avait délégué un légat, le cardinal Lafontaine, patriarche de Venise ; à l'invitation du cardinal Innitzer, archevêque de Vienne, avaient répondu le cardinal Hlond, primat de Pologne, et le cardinal Verdier, archevêque de Paris ; mais les catholiques de l'Allemagne hitlérienne étaient absents. Ces détails sont significatifs ; le centre vivant et libre du catholicisme de langue allemande est désormais Vienne. Les fêtes récentes semblent avoir rendu à la vieille capitale du germanisme danubien une raison de vivre.

L'Autriche a trouvé mieux encore : un chef. A l'occasion du Congrès catholique, le 11 septembre, le chancelier Dollfuss a prononcé un discours où il a affirmé de nouveau la volonté de son pays de rester indépendant et de conserver son caractère particulier : « Ce que nous voulons, c'est vivre en paix et en tranquillité dans notre propre maison. Nos affaires intérieures ne regardent que nous-mêmes ; ce qui se passe maintenant entre frères dépasse de beaucoup la mesure de ce qui est permis. » Le Chancelier a indiqué sur quelles assises il entend construire son État. Il ne sera ni marxiste, ni libéral. Ce que M. Dollfuss et ses amis, les chrétiens-sociaux d'Autriche, rejettent surtout dans le socialisme, c'est son caractère matérialiste. L'État autrichien sera chrétien et social ; et c'est surtout en ce dernier sens qu'il sera anti-libéral ; il sera fondé sur la famille et sur le métier organisé corporativement. On retrouve ici, plus encore qu'une inspiration

fasciste, les doctrines de l'école sociale d'Autriche, des Lueger, des Aloïs Liechtenstein, des Scheicher qui s'apparentent de très près aux conceptions d'un La Tour du Pin, d'un Albert de Mun, d'un Henri Lorin. C'est en s'inspirant des encycliques sociales de Léon XIII et de Pie XI que M. Dollfuss entend résoudre les problèmes économiques et sociaux et mettre fin à la lutte des classes.

Mais quelle sera la forme du gouvernement ? Il ne sera pas parlementaire ; il sera « autoritaire, mais non pas arbitraire ». En somme, au point de vue politique, ce sera un État de type fasciste, mais assez différent du fascisme italien. L'Autriche ne peut échapper à l'emprise du germanisme nordique d'Hitler qu'en s'appuyant sur le fascisme de Mussolini. A l'entrevue de Riccione, le Duce paraît avoir consenti des avantages économiques à l'Autriche, notamment pour la vente de ses bois, pourvu qu'elle fasse passer, dans toute la mesure où elle le pourra, son commerce d'exportation par Trieste et Fiume, devenus ports italiens. Une certaine parenté dans les institutions politiques pourrait favoriser les desseins de l'Italie dans le bassin du Danube ; mais l'Autriche de M. Dollfuss ne défend pas son indépendance contre les hitlériens de Prusse pour l'abandonner au profit des fascistes d'Italie. C'est bien une Autriche indépendante que le Chancelier est résolu à faire vivre.

Il se heurte encore à de sérieuses difficultés. Le national-socialisme allemand prend tous les moyens pour s'infiltrer en Autriche, et chaque jour on découvre des organisations nazis. En face de pareils procédés, la mansuétude serait une duperie et l'inertie une trahison ; M. Dollfuss emploie, pour se défendre des nationaux-socialistes, les mêmes moyens qu'Hitler contre ses adversaires politiques, avec moins de violences et d'injustices. Ce sont les populations du Tyrol et de la Carinthie que le Chancelier a quelque peine à rallier à sa politique, et on peut se demander si, dans ces régions surtout, le fascisme autrichien ne pourrait pas dégénérer en un fascisme hitlérien. Pour prévenir ce danger, M. Dollfuss compte sur l'appui du prince Stahrenberg et des Heimwehren qui sont résolument opposés à l'*Anschluss*, sous quelque forme détournée qu'il se présente. Peu de jours après le discours de M. Dollfuss, le vice-chancelier Winkler réunissait à Graz ses amis du « front national des corporations », environ 25 000 personnes, et, dans un discours, il critiquait assez vivement les tendances fascistes du Chancelier et des Heimwehren. M. Winkler partage, bien qu'il appartienne à un autre grou-

pement, les idées des chrétiens-sociaux, mais il est opposé au fascisme aussi bien qu'au marxisme ; comme le Chancelier, il ne veut pas de partis politiques, mais un État autoritaire et corporatif très distinct du fascisme : « Nous n'avons pas lutté pendant des années contre le national-socialisme pour aplanir la voie à l'austro-fascisme et le mettre en selle ; nous ne voulons pas d'un régime qui nous vient de l'étranger. » Le front national-corporatif reste donc indépendant et ne se confond pas avec le front patriotique, tout en combattant énergiquement le national-socialisme.

Le même jour que M. Winkler parlait, à Graz, à ses amis du Landbund et du front corporatif, M. Steidle, chef des services de sûreté, et le prince Stahrenberg faisaient entendre à 4 000 Tyroliens, réunis à Kufstein, une note patriotique aussi énergique mais un programme politique différent. Il faudra que l'Allemagne renonce à s'immiscer dans la politique intérieure de l'Autriche ; mais il faut aussi que M. Dollfuss soit en garde contre ceux qui voudraient faire rentrer en fraude le libéralisme et la démocratie. Des deux influences, laquelle allait l'emporter ? On ne tarda guère à le savoir. M. Dollfuss estima sans doute que, dans les circonstances actuelles, au fort de la lutte contre le national-socialisme prussien, il lui fallait avant tout rallier les gens du Tyrol, de Salzbourg, de Carinthie, parmi lesquels le prince Stahrenberg est très puissant, et disposer de la troupe de choc des Heimwehren. Le 21 septembre, il procédait à un remaniement de son cabinet. M. Winkler était éliminé et, avec lui, M. Vaugoin et M. Schumy ; c'est M. von Fey, l'un des chefs les plus énergiques des Heimwehren, qui devenait vice-chancelier, tandis que le général prince Schœnburg-Hartenstein, qui commanda une armée pendant la guerre et est président des groupements d'anciens combattants, prenait la direction de la défense nationale comme sous-secrétaire d'État. M. Dollfuss est à la fois chancelier, ministre des Affaires étrangères, de la Sûreté publique, de la Défense nationale, de l'Agriculture ; il assume en fait une véritable dictature avec des pouvoirs comparables à ceux de M. Mussolini. C'est une formation de combat qu'il a voulu mettre sur pied : combat contre le national-socialisme de marque prussienne, lutte contre le socialisme et le chômage par le corporatisme. Mais, dans cette lutte, M. Dollfuss, qui a contre lui les socialistes, encore maîtres de la municipalité de Vienne, ne risque-t-il pas de devenir le prisonnier des Heimwehren ses alliés ? Le discours de M. de Neu-

rath, ministre des Affaires étrangères du Reich, et la publication des « conditions de paix » que M. Rosenberg, l'inspirateur de la politique extérieure hitlérienne, offre à l'Autriche pour la reprise des relations normales, ont resserré la cohésion des groupes hostiles à l'Anschluss ; mais la propagande allemande est tenace et insinuante. Pour venir à bout de tant de difficultés, M. Dollfuss compte avec raison sur son énergie personnelle, sur sa popularité grandissante, et sur l'appui de l'Italie. Il peut compter aussi sur celui de la France qui ne le chicanera pas sur sa politique intérieure, pourvu qu'il assure, avec l'indépendance de l'Autriche, l'équilibre de l'Europe centrale. Personne n'a intérêt à voir les États successeurs divisés en deux groupes antagonistes sur lesquels s'exerceraient des influences étrangères trop exclusives. Le corollaire de l'indépendance autrichienne c'est un accord économique danubien.

EN ESPAGNE : LE CABINET LERROUX

En Espagne continue de siéger l'Assemblée constituante qui, ayant depuis longtemps voté la constitution, se perpétue au pouvoir en laissant traîner indéfiniment le vote d'une loi agraire qu'elle considère comme un complément de la constitution ; mais, dans le pays, pour autant qu'il ait l'occasion de manifester ses préférences, la lassitude et le mécontentement grandissent contre une politique asservie au socialisme. La loi sur les fermages, qui est d'inspiration socialiste et qui ferait de l'État un grand propriétaire au lieu de faire des paysans de petits propriétaires, n'est pas souhaitée par les classes rurales. Les lois de laïcité, conçues dans un esprit hostile au catholicisme, ont mécontenté une importante partie de la population. En réalité, le système parlementaire, auquel les Espagnols ont toujours été réfractaires, ne réussit pas à s'acclimater. Déjà, en avril, des élections municipales partielles avaient manifesté le déclin de la popularité de M. Azaña et des partis d'extrême-gauche. Le 3 septembre, les conseils municipaux avaient à élire les membres régionaux du Tribunal des garanties constitutionnelles. On sait que l'existence de ce tribunal, qui rappelle l'antique institution du *justiza* en Aragon, est l'un des traits originaux de la constitution ; il a pour fonction de recevoir et de juger les appels des citoyens contre des mesures législatives qu'ils estiment contraires à la constitution. Les conseils municipaux,

composés cependant en majorité d'hommes élus sous l'influence des partis de gauche, ont voté contre les candidats ministériels. Cet échec a été très sensible à M. Azaña. Le 6 septembre, il était attaqué à la Chambre par M. Lerroux, chef du parti radical, et invité à se démettre ; un vote de confiance, où il n'obtenait que 136 voix sur 446 députés, ne l'empêchait pas de porter sa démission au Président de la République.

M. Alcala Zamora fit appeler M. Lerroux et lui confia la mission de former un cabinet. Les républicains espagnols considèrent M. Lerroux comme le plus remarquable de leurs chefs, mais il avait été jusqu'ici écarté du pouvoir par les socialistes. « Que personne ne croie, s'écriait-il aux Cortès, le 6 septembre, que je prétends me substituer à vous. J'ai peur du pouvoir. Vous l'avez mis en telle condition que recueillir cet héritage implique une responsabilité qui dépasse toute mesure. » Les circonstances sont, en effet, difficiles, et l'on peut se demander si M. Lerroux, malgré son expérience et son autorité, réussira à y faire face. Le cabinet de concentration républicaine qu'il est parvenu à constituer, le 12 septembre, après de laborieuses négociations, exclut les socialistes dont la politique conduisait la République à l'impopularité et à la catastrophe. M. Lerroux, malgré le choix heureux de ses collaborateurs, aura quelque peine à remonter la pente. Son heure ne vient-elle pas trop tard ? On lui prête l'intention de promulguer par décret la loi sur les fermages s'il n'obtient pas la majorité aux Cortès. La dissolution aurait lieu vraisemblablement en novembre et les élections générales un mois après.

Les faits nous apprendront ce qu'il sera possible à M. Lerroux de réaliser ; c'est déjà, pour lui, un succès d'avoir réussi, dans les conditions les plus délicates, à constituer un cabinet. Sa durée dépendra en partie des agrariens et de la droite qui n'ont pas de représentant dans le ministère. Les socialistes, s'ils veulent éviter au pays de nouvelles secousses et, à la naissante République, le danger d'une nouvelle dictature, feront bien de s'abstenir d'attaquer M. Lerroux. Les élections générales marqueront très probablement un mouvement vers la droite. En Espagne aussi, le socialisme au pouvoir prépare le retour d'un régime d'autorité.

RENÉ PINON.

t
l
e
e
z
e
t,
ré
et
r,
a-
à
a-
re
ul-
la
la-
ès,
ux
les
rée
de
ter
, le
tta-
pro-
assi,
ité.